

MAÎTRE ADAM LE CALABRAIS  
(1839)



ALEXANDRE DUMAS

# Maître Adam le Calabrais

LE JOYEUX ROGER  
2011

Cette édition est basée sur celle de Michel Lévy Frères de 1871, où la nouvelle fait suite à *La Colombe*.

Nous avons respecté l'orthographe, mais modifié la ponctuation.

ISBN : 978-2-923523-84-2

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal  
lejoyeuxroger@gmail.com

## La madone qui parle

Il faut que nos lecteurs, s'ils éprouvent quelque curiosité pour les événements futurs de la très-véridique histoire que nous allons leur raconter, aient la complaisance de nous suivre en Calabre, où nous les avons déjà conduits deux fois, la première pour leur narrer les aventures de Cherubino et de Celestini<sup>1</sup>, la seconde pour les faire assister à la mort de Murat.

C'est une magnifique contrée que la Calabre: l'été, on y grille comme à Tombouctou ; l'hiver, on y gèle comme à Saint-Pétersbourg ; enfin, on n'y compte point, comme dans les autres pays, par années, par lustres ou par siècles, mais par tremblements de terre.

Cependant il y a peu de peuples plus attachés à leur sol que les Calabrais. Cela tient sans doute à ce que la croûte qui le recouvre est des plus pittoresques ; ses vallées sont fertiles comme des jardins, ses montagnes sont boisées comme des forêts ; puis, de temps en temps, au-dessus de la cime des châtaigniers qui les dominent, on voit s'élever, ferme comme une tour de granit sillonnée par la foudre, un pic rougeâtre qui fait croire au voyageur qu'il s'approche de quelque village cyclopéen.

Il est vrai que, dans ce bienheureux pays, on ne peut compter sur rien de tout cela. L'Etna et le Vésuve n'ont jamais pris au sérieux la séparation opérée entre la Sicile et la Calabre, de sorte que ces deux vieux amis ont conservé des relations souterraines assez fréquentes pour prouver que la meilleure intelligence règne toujours entre eux. Il en résulte que, toutes les fois qu'ils se mettent en communication l'un avec l'autre, la presque île bondit comme les collines de l'Écriture, non pas de joie, mais de ter-

1. Voir les *Souvenirs d'Antony*.

reur : alors les vallées se gonflent en montagnes, les montagnes s'affaissent en vallées, les villes disparaissent dans quelque gouffre refermé aussitôt qu'ouvert, si bien que l'aigle qui s'élève au-dessus de toute cette surface mouvante comme la mer qui l'entoure ne reconnaît plus aujourd'hui la Calabre de la veille. Du jour au lendemain, elle a changé de face depuis Reggio jusqu'à Pestum ; c'est le kaléidoscope du Seigneur.

Grâce à cette mobilité du sol sur lequel ils vivent, non-seulement les Calabrais n'ont pas d'histoire, car rarement les archives d'un siècle ont été transmises intactes à un autre siècle, mais encore il existe des individus qui ne savent ni leur âge ni leur nom. Tel enfant a échappé comme Moïse presque seul à un cataclysme qui a englouti tout un village ; si le barbier qui a accouché sa mère ou si le prêtre qui l'a baptisé n'ont pas survécu, il n'y a plus moyen pour lui d'avoir aucun renseignement sur lui-même. Il recueille bien çà et là, chez les habitants des environs, quelques notions vagues sur l'époque où il est né et sur la famille à laquelle il devait appartenir, mais son âge véritable est la date du tremblement de terre, mais sa famille réelle est celle qui l'a adopté.

Maître Adam, le héros de notre histoire, était un exemple vivant du fait assez étrange que nous venons de raconter : si nos lecteurs veulent faire connaissance avec cet estimable personnage sur lequel nous appelons toute leur attention, ils n'ont qu'à jeter les yeux sur la route escarpée qui conduit de Nicotera à Monteleone. Ils y verront, cheminant sous l'ardent soleil d'août, un homme de cinquante à cinquante-cinq ans à peu près, vêtu d'une veste et d'une culotte de velours dont il est difficile de reconnaître la couleur primitive sous les différentes couches de peinture qui l'ont successivement recouverte par plaques plus ou moins larges. Des poches de son gousset, au lieu du couteau dont ses compatriotes ont l'habitude de se munir, sortent, instruments plus pacifiques, un double faisceau de brosse et de pinces de toutes tailles ; sa ceinture contient, en place de pistolets, un

assortiment choisi de ces couleurs vives et criardes que préfèrent aux tons fondus les peuples primitifs ; la gourde qu'il porte suspendue en bandoulière renferme non pas le nectar de Lipari ou de Catanzaro, mais l'eau gommée qui lui sert en même temps à se désaltérer d'une manière moins crue et à fixer son vermillon et son indigo d'une façon plus solide. Enfin, la canne dont il est armé et que, pareille à la carabine nationale, il porte d'une manière si formidable sur son épaule, n'est autre que l'innocente baguette que les peintres ont baptisée du nom caractéristique d'appuie-main.

Maintenant, cet homme aux formes athlétiques, à la démarche encore vive et légère, au regard insouciant et joyeux fut trouvé, le 21 juillet 1764, nu et vagissant à un quart de lieue du village de Maïda, qui venait de disparaître pendant la nuit, maisons et habitants, comme une de ces villes maudites sur lesquelles a passé la colère de Dieu. Recueilli par des paysans de Nicotera qui le trouvèrent au bord du chemin sans pouvoir deviner comment il avait été transporté là, il reçut d'eux le nom du premier homme, sans doute en commémoration de l'obscurité de son origine ; reste à expliquer maintenant d'où lui était venue la désignation magistrale qui partageait son nom.

Le jeune Adam, dont l'âge date, en conséquence, de la catastrophe de 1764, ce qui pouvait le rajeunir d'un an ou dix-huit mois à peu près, avait d'abord été destiné par ses parents adoptifs à la garde des troupeaux, poste de confiance s'il en fut, la laine, comme on le sait, formant avec l'huile et le vin les seules richesses de la Calabre ; mais il n'avait pas tardé à montrer son peu de vocation pour le plaisir de la vie pastorale, si poétiquement chantée par son compatriote Théocrite. En échange, comme le Giotto, il avait une forte propension à dessiner sur le sable des figures d'hommes, d'arbres et d'animaux, et, s'il eût trouvé ouvert l'atelier de quelque Cimabue, peut-être fût-il devenu un grand peintre. Malheureusement, le maître manqua à l'élève, l'étude ne vint point fortifier ses dispositions naturelles, et le jeune Adam resta

un barbouilleur.

Du reste, nous tombons ici dans le défaut de notre époque, qui est de tout juger au point de vue de notre civilisation ; le digne imagier que nous venons de traiter irrévérencieusement de barbouilleur et qui, bien franchement peut-être, eût mérité ce titre à Paris, à Londres ou à Rome, était, pour le pays qu'il habitait, un artiste très-distingué et dont les productions avaient joui un instant d'une réputation telle que la police napolitaine s'était crue obligée de s'en mêler ; nous allons raconter en quelle circonstance ce souci vint à cette paternelle institution.

Maître Adam avait déjà, par la confection d'une multitude d'enseignes plus ou moins pittoresques, mérité le titre qui précède son nom, lorsque arriva la contre-révolution de 1798 ; Ferdinand et Caroline, chassés par l'occupation française, s'étaient, comme on le sait, retirés en Sicile sur le vaisseau du contre-amiral Nelson et, transportant le siège du gouvernement à Palerme, avaient abandonné Naples à Championnet, qui y avait fait proclamer la république parthénopéenne. Malheureusement pour les nouveaux affranchis, le roi et la reine à moitié détrônés avaient près d'eux un homme de résolution qui se nommait le cardinal Ruffo et qui entreprit de reconquérir le trône de ses souverains légitimes. En conséquence, il débarqua, lui troisième, en Calabre, et, au nom de la sainte foi, il appela à lui tous ceux qui étaient restés fidèles aux vieux principes royalistes. Cinq ou six cents hommes accoururent à cette première sommation ; l'audacieux partisan jugea que cette troupe était suffisante, et comme il ne lui manquait pour se mettre en route qu'un drapeau autour duquel il pût rallier ses soldats, il fit demander un artiste qui peignît sur son étendard Notre-Dame-du-Mont-Carmel, sous la protection de laquelle il avait placé son entreprise.

Maître Adam était alors dans la fleur de l'âge et dans la force du talent : il se présenta avec confiance devant Ruffo, se fit expliquer le programme et exécuta la madone demandée avec tant de promptitude et de sentiment qu'il satisfit à la fois l'homme



d'Église et l'homme de guerre. Le général-prélat lui offrit à ce double titre de lui accorder, tant au spirituel qu'au temporel, tout ce qu'il pourrait désirer. Maître Adam demanda au spirituel sa bénédiction et au temporel le droit de peindre seul, sur tous les murs blancs qu'il trouverait à dix lieues à la ronde, les madones et les âmes du purgatoire. Cette double demande, quelque ambitieuse qu'elle parût aux assistants, lui fut accordée à l'instant même. Ruffo ayant reconquis le royaume et rappelé dans leur capitale Ferdinand et Caroline, maître Adam, qui avait concouru de tout son pouvoir à ce grand événement, jouit sans conteste du privilège qui lui avait été accordé en récompense de son patriotisme et de sa fidélité.

Ceux de nos lecteurs qui ont voyagé en Italie et qui ont vu la dévotion des paysans napolitains et calabrais à ces sortes d'images comprendront facilement de quelle importance était pour maître Adam un pareil monopole. En effet, tout couvent qui voulait avoir une madone neuve ou en faire rajuster une vieille était forcé d'avoir recours à lui. Or, comme il était seul, maître Adam imposait ses conditions ; et ces conditions étaient ordinairement le droit de faire la quête devant l'image sainte conjointement avec le sacristain de la communauté pendant un laps de temps plus ou moins long et fixé à l'amiable entre les parties. Quant aux âmes du purgatoire, c'était bien autre chose encore : aussitôt qu'un riche paysan mourait, quelles que fussent les intentions de Dieu sur son âme, qu'il lui destinât l'enfer ou le paradis, maître Adam le mettait provisoirement dans le purgatoire. En conséquence, aux nombreuses têtes qui sortaient des flammes élevant vers le ciel leurs mains suppliantes, l'impitoyable Minos ajoutait une tête et deux mains, mais une tête si ressemblante, mais deux mains crispées par une telle douleur que les parents n'auraient pas eu d'entrailles s'ils avaient laissé sans prières et sans aumônes une âme qui se réclamait d'eux d'une manière aussi ostensible et à la face de toute la population. Il en résultait que les héritiers, pour leur propre honneur plus encore que pour le

soulagement du défunt, faisaient dire force messes au curé et donnaient aussi force aumônes au peintre ; aussi chacun remplissait son office en conscience : chaque matin, le curé disait la messe, et, chaque nuit, le peintre allait éteindre une flamme et effacer une contraction ; de sorte qu'à mesure que les héritiers accomplissaient leur devoir de charité, ils avaient la satisfaction d'en suivre l'effet sur la physionomie de l'âme en peine, qui passait successivement et par des progressions visibles du désespoir d'un damné à la béatitude d'un élu. Les messes dites et les aumônes versées, un beau jour, le trépassé prenait des ailes, les parents faisaient un dernier sacrifice, et, le lendemain, la place était vide : délivré par la pitié de ceux qu'il avait laissés sur terre, le bienheureux était monté au ciel.

Il y avait une dizaine d'années que maître Adam exerçait loyalement cette innocente industrie, sans avoir jamais éprouvé d'autres désagréments que ceux que lui suscitaient ses pieux associés, lesquels prétendaient quelquefois que les âmes du purgatoire n'avaient besoin que de messes et pourraient parfaitement se passer d'aumônes, lorsque Fra Bracalone, sacristain de l'église de Nicotera, vint le chercher de la part du prieur pour remettre à neuf sur le mur d'un immense jardin qui s'étendait en face de l'église une vieille madone de plâtre autrefois très-miraculeuse, mais qui, par mécontentement sans doute de l'abandon où on la laissait, avait cessé de donner aucun signe d'existence depuis plus de dix années : le motif pour lequel le prieur pensait à cette sainte image venait de la peur qu'inspirait dans toute la Calabre inférieure un certain brigand, nommé Marco Brandi, que l'on soupçonnait d'avoir établi son domicile dans les environs. Les marguilliers de Nicotera avaient donc décidé qu'on ferait quelque chose pour la sainte afin que la sainte reconnaissante fit à son tour quelque chose pour le village ; en même temps et pour plus de sûreté, on avait dépêché un exprès au juge de Monteleone en lui faisant part de la situation des choses et en lui demandant quelques gendarmes.

Maître Adam s'était mis à la besogne avec une ardeur toute chrétienne. Sous son pinceau, le visage de la madone avait repris sa fraîcheur, son front, son auréole, et ses vêtements, leur coloris. Tout le temps qu'il avait travaillé, maître Adam avait eu autour de lui un cercle de curieux dont l'attention soutenue indiquait l'importance que le village attachait à l'œuvre nationale qui s'accomplissait sous ses yeux, et, l'image terminée, chacun avait félicité le peintre, qui avait répondu aux compliments, avec une modestie tout artistique, que son opinion, en harmonie avec celle de ses concitoyens, était qu'il venait tout bonnement de faire son chef-d'œuvre.

De son côté, le juge de Monteleone avait répondu au cri de détresse de ses administrés, de sorte que Nicotera pouvait compter sur une protection temporelle en même temps que spirituelle. En effet, aussitôt arrivés, les braves gendarmes s'étaient mis en campagne, avaient débusqué Marco Brandi d'une position excellente où il avait déjà fait tous ses arrangements pour prendre son quartier d'hiver, avaient dispersé sa troupe et poursuivi le chef avec une telle activité que Marco Brandi, cerné entre les sbires de la ville, n'avait eu que le temps de se jeter dans une petite forêt de châtaigniers attenante aux murs mêmes du jardin de l'abbaye. Aussitôt, par une manœuvre aussi savante que rapide, le bois avait été entouré, fouillé en long, puis refouillé en large, mais tout cela inutilement : Marco Brandi avait disparu. On visita le bois arbre à arbre et buisson à buisson ; mais les recherches demeurèrent sans résultat, quoiqu'on n'eût pas passé à côté d'une touffe d'herbe sans y fourrer le bout d'une baïonnette. C'était à croire qu'il y avait quelque peu de magie dans tout cela.

Huit jours se passèrent sans que l'on entendît parler de Marco Brandi. Cependant, comme on savait le danger imminent, les gendarmes redoublaient de surveillance, et les habitants, de dévotion. Jamais madone n'avait été priée, choyée et flattée comme la madone de maître Adam. Les plus riches paysannes des environs étaient venues lui apporter leurs boucles d'oreilles et leurs col-

liers, qu'elles comptaient bien lui reprendre aussitôt que Marco Brandi serait arrêté, mais qu'elles lui prêtaient en attendant. Une lampe brûlait nuit et jour à ses pieds bénits, et l'entretien de cette lampe était confié à une sainte femme qu'on appelait sœur Marthe, laquelle, tous les matins, allait de maison en maison quêter pour l'huile et, le soir, venait verser dans le récipient le résultat de la quête du matin, toujours assez abondante, au reste, pour que la digne femme n'y mît point du sien. Au contraire, chacun se faisait un plaisir de forcer un peu l'aumône en lui demandant une part dans ses prières ; car sœur Marthe, nous l'avons dit, était en odeur de sainteté à dix lieues à la ronde. Comme sainte Thérèse, elle avait des visions ; quelquefois, pendant un jour et même deux, elle restait étendue sur son lit sans mouvement, mais les yeux ouverts et le visage contracté : le médecin appelait cela de l'épilepsie, et Fra Bracalone, de l'extase.

Or, il arriva que, sur ces entrefaites, sœur Marthe eut une de ses attaques habituelles et fut quarante-huit heures sans paraître pour remplir auprès de la madone son office accoutumé. Mais tel est en Italie le respect pour les droits industriels de chacun que nulle femme, si sûre qu'elle fût de sa piété, n'osa remplacer sœur Marthe, et que, pendant les trois quarts de tout ce temps, l'huile étant épuisée, la sainte image resta sans lumière.

On était à la fin du second jour, la nuit s'avavançait rapide et sombre, l'*Ave Maria*, ce dernier chant du crépuscule, venait de monter au ciel, les rues se faisaient désertes, et, à l'exception d'un groupe d'enfants qui jouaient devant la madone, chacun regagnait sa maison, lorsque tout à coup une voix qui semblait partir de la niche de la Vierge se fit entendre, distincte et sonore, appelant par son nom celui de tous ces petits drôles qui était le plus près d'elle. Les enfants, étonnés, se retournèrent.

- Paschariello ! dit une seconde fois la même voix.
- Qu'est-ce que vous voulez, madone ? demanda l'enfant.
- Va dire à sœur Marthe, continua la voix, que, depuis deux

jours, elle a oublié de mettre de l'huile dans ma lampe.

Paschariello ne se le fit pas répéter : il prit ses jambes à son cou, et, suivi de tous les enfants criant « Miracle ! miracle ! » il arriva couvert de sueur, pâle et haletant chez Marthe au moment où, après une léthargie de quarante-huit heures, la sainte femme venait de reprendre ses sens.

Sœur Marthe écouta ce que lui dit l'enfant, et comme si, en revenant peu à peu à elle-même, elle retrouvait un à un tous ses souvenirs, elle déclara devant les voisins attirés autour de son lit par l'étrangeté de la nouvelle que la Vierge venait en effet de lui apparaître et lui avait dit les mêmes paroles que lui rapportait Paschariello. Alors ce ne furent plus les enfants seulement qui crièrent miracle, mais bien le village tout entier. Sœur Marthe se leva au milieu d'un concert d'acclamations, de cris et de chants, et s'achemina vers l'image miraculeuse. Paschariello, devenu l'objet de la vénération générale, fut porté en triomphe sur les épaules de deux vigoureux Calabrais. Puis, arrivé en face de la madone, le cortège, sur l'invitation de sœur Marthe, s'arrêta, chantant les litanies de la Vierge ; et tandis que, mettant à profit la circonstance, Fra Bracalone d'un côté et maître Adam de l'autre faisaient la quête, l'un pour son couvent, l'autre pour lui-même, la femme élue s'approcha seule de l'image et s'entretint pendant quelques instants à voix basse avec elle. Enfin, à la suite de cette conversation dont chacun attendait avec impatience le résultat, sœur Marthe se retourna vers l'auditoire et déclara, au nom de la madone, que celle-ci venait de lui avouer qu'elle était on ne peut plus mortifiée du peu de foi des habitants de Nicotera, lesquels avaient cru devoir, pour se garantir des entreprises de Marco Brandi, adjoindre à la protection de la Vierge toute-puissante un secours aussi terrestre qu'une escouade de gendarmerie. Elle se refusait donc entièrement à une pareille alliance, déclarant qu'il fallait que les habitants optassent entre les moyens spirituels et les moyens temporels ; qu'on ne pouvait pas être à la fois pour la gendarmerie et pour la Vierge ; qu'en conséquence, les assis-

tants n'avaient qu'à se prononcer : s'ils étaient pour la gendarmerie, elle n'avait pas le plus petit mot à dire, ne voulant pas forcer les consciences ; seulement, elle laisserait faire les gendarmes et ne répondrait de rien. Si, au contraire, ils étaient pour elle, elle se chargeait de tout et répondait que, de ce jour en trois ans, on n'entendrait plus parler de Marco Brandi.

Il n'y avait pas de doute dans la décision. Les cris de « Vive la madone ! à bas les sbires ! » retentirent de tous les côtés, et les malheureux gendarmes, rappelés des différents postes où ils veillaient depuis huit jours avec un courage et une ténacité dignes d'une meilleure récompense, partirent la même nuit pour Monteleone, accompagnés des huées de la multitude, au milieu de laquelle plusieurs voix proposèrent même de les lapider.

En conséquence, la madone de maître Adam resta en possession de la place et maîtresse du champ de bataille. Hâtons-nous de dire, à son honneur, qu'elle n'avait pas fait une promesse fautive, et qu'à partir de ce moment, on n'avait plus entendu reparler à Nicotera ni dans ses environs du terrible Marco Brandi.

## II

### La poste aux lettres

Cependant le bruit du miracle s'était répandu depuis Reggio jusqu'à Cosenza et avait excité une grande dévotion à l'image sainte ; les madones environnantes avaient bien voulu, de leur côté, montrer qu'elles n'étaient pas indignes de toute attention ; en conséquence, les unes avaient levé les bras, les autres tourné les yeux, d'autres remué les lèvres, mais aucune n'avait parlé ; de sorte que la victoire était restée en définitive à la madone de Nicotera, vers laquelle les pèlerinages se dirigeaient de tous les coins de la Calabre. Après elle, les trois personnages les plus importants étaient Paschariello, à qui elle s'était adressée d'abord ; sœur Marthe, qui avait conversé face à face avec elle comme Moïse avec le Seigneur ; enfin, maître Adam, qui l'avait restaurée d'une façon si triomphante que, ans sa joie, sans doute, d'être ainsi remise à neuf, elle avait opéré le miracle que nous venons de raconter. Quant à Fra Bracalone, il se trouvait, comme on le voit, entièrement éclipsé dans toute cette affaire. Aussi sa quête s'en était-elle ressentie, et cette baisse dans la recette lui avait inspiré une certaine rancune contre maître Adam, dont la popularité se trouvait ainsi momentanément jeter une ombre sur la sienne.

Il faut dire, au reste, que le triomphe des trois illustres personnages était aussi complet que possible ; Paschariello, qui jusqu'à cette heure n'avait jamais obtenu de ses concitoyens la moindre attention, si ce n'est lorsque quelque brave paysan, ennuyé de ses espiégleries, mettait le bout de son pied ou le plat de sa main en contact avec une partie quelconque de sa personne ; Paschariello, qui jusqu'alors avait couru les rues de Nicotera couvert de ces haillons qu'il faut avoir vus sur le corps d'un mendiant sicilien

ou calabrais pour comprendre qu'il y a des malheureux qui se drapent avec des trous et des franges, si bien qu'ils semblent avoir emporté, après une longue lutte, la toile de quelque araignée gigantesque ; Paschariello, enfin, habillé des pieds à la tête aux frais de la commune du plus beau velours qui avait pu se trouver à Monteleone, était exposé à la curiosité publique sur une espèce d'échafaudage qu'on lui avait élevé en face de la madone, source de sa fortune, et où chacun lui jetait des oranges, des grenades et des châtaignes dont il renvoyait les pelures et les écorces que les fidèles se disputaient comme des reliques ; Paschariello voyait, dis-je, au lieu de la vie de misère et de travail pour laquelle il était né, se dérouler devant lui un avenir couleur de rose dans lequel il se lançait insoucieux et insolent, certain qu'il était maintenant, après une existence de chanoine, d'arriver tôt ou tard à la béatification éternelle.

Sœur Marthe, de son côté, n'avait point été oubliée dans le partage de la reconnaissance publique. La faveur dont elle paraissait jouir auprès de la madone avait même fait tomber entièrement certains bruits injurieux que des esprits méchants et incrédules avaient à diverses reprises tenté de répandre sur elle : on avait été jusqu'à dire que cette excellente femme avait eu autrefois quelques relations d'affaires avec la bande que commandait le père de Marco Brandi, vieillard vénérable retiré à Cosenza, où il achevait sa carrière, entouré de la vénération publique. Nous raconterons plus tard comment et dans quelles circonstances ce respectable industriel abandonna la carrière où son fils lui avait succédé avec honneur ; mais nous ne voulons pas nous écarter en ce moment de notre sujet, et nous revenons à sœur Marthe, dont la réputation venait enfin de triompher de tous ces bruits grâce au choix que la madone avait fait d'elle pour verser l'huile dans sa lampe ; aussi partageait-elle avec l'image sainte le privilège de faire certaines cures, et, pour les miracles de second ordre, était-ce généralement à elle qu'on s'adressait.

Quant à maître Adam, il était arrivé au plus haut degré de



gloire auquel un artiste puisse prétendre : depuis qu'il avait fait une madone qui parlait, il n'y avait pas d'église, si pauvre qu'elle fût, qui n'en voulût avoir une de sa façon ; aussi maître Adam avait-il coté ses vierges à dix écus la pièce, et, malgré ce prix exorbitant, ne pouvait-il répondre à toutes les commandes qu'il recevait. Il en était résulté dans le petit ménage du pauvre peintre une amélioration notable dont il s'était félicité surtout à cause de sa fille, en qui il avait concentré toute l'ardeur de ses affections ; aussi Gelsomina ne sortait-elle plus que parée à faire envie à la madone elle-même, ce qui était toujours un grand sujet de scandale pour Fra Bracalone, qui ne manquait pas de dire, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, que cela finirait mal, et que le diable serait bien maladroit s'il ne tirait point parti de l'orgueil du corps pour damner à tout jamais l'âme.

Les prédictions de Fra Bracalone ne tardèrent point à s'accomplir, du moins du partie. Le bruit du miracle était parvenu d'un côté jusqu'à Naples, et de l'autre jusqu'à Palerme ; on ne parlait plus dans tout le royaume des Deux-Siciles que de pèlerinages à la madone de Nicotera, de sorte que le gouvernement, en voyant la quantité de passe-ports que l'on demandait pour Monteleone, commença de soupçonner que la dévotion n'était pas la seule cause d'un déplacement aussi général. En effet, on ne tarda point à s'apercevoir que les carbonari avaient mis à profit la circonstance, et que, sur les dix ou douze mille passe-ports délivrés pour la Calabre, plus de trois mille avaient été demandés par des individus attachés aux différentes ventes du royaume. On était en 1817 ; l'Europe commençait à tourner aux révolutions. Ferdinand, qui revenait à peine d'exil, ne se souciait aucunement d'y retourner ; il envoya trois mille hommes à Monteleone et trois mille à Tropea ; puis, pour couper le mal dans sa racine, il fit mettre Paschariello dans une maison de correction, força sœur Marthe d'entrer dans un couvent et intima à la madone l'ordre exprès de ne plus faire aucun miracle sans sa permission.

Au grand étonnement des habitants de Nicotera, la madone

obéit ; il y a plus, la police, qui a la manie de tout expliquer, même les choses les plus inexplicables, prétendit que sœur Marthe avait confessé au supérieur du couvent avoir renoué avec la troupe du fils les relations qu'elle avait eues autrefois avec celle du père ; or, il paraîtrait, si ce n'est pas une impiété que de croire à de pareils bruits, que Marco Brandi, poursuivi comme nous l'avons vu et forcé de se jeter dans le petit bois, avait enjambé le mur qui y attenait et s'était caché dans le jardin du couvent, où nul n'avait pensé à l'aller chercher. Cette circonstance avait dû être connue de sœur Marthe, qui, tous les soirs, sous prétexte de verser l'huile dans la lampe, s'approchait de la madone et, grâce à l'obscurité, passait, par une ouverture pratiquée dans la muraille, des vivres au bandit, qui ne pouvait regagner la montagne, des sentinelles ayant été placées de tous les côtés. Mais, sœur Marthe étant tombée malade, les provisions manquèrent tout à coup. Marco Brandi avait eu patience pendant deux jours ; cependant, au bout de ce temps, commençant à craindre de n'avoir échappé à la potence que pour mourir de faim, il avait pris le parti de rappeler à sœur Marthe, au nom de la madone, que, depuis quarante-huit mortelles heures, elle avait oublié de verser de l'huile dans la lampe. On a vu comment le hasard avait fait que sœur Marthe avait pu se rendre à l'invitation de la madone et comment celle-ci avait, par l'organe de cette digne femme, manifesté son aversion pour le respectable corps de la gendarmerie, aversion qui, de la part de la vierge Marie, n'avait étonné personne, les gendarmes étant généralement désignés, en Italie comme en France, sous la dénomination populaire de grippe-Jésus.

On ne crut pas à cette histoire parce que c'était la police qui l'avait racontée et que l'on ne croit jamais à ce que raconte la police ; mais, toute fausse qu'elle était, elle ne fit pas moins un tort réel à la madone. Ce tort rejaillit tout naturellement sur maître Adam, son peintre ordinaire. On avait placé une sentinelle devant l'image avec la consigne expresse de disperser tout ras-

semblement qui se composerait de plus de trois individus. Il fallut dire adieu aux quêtes. De leur côté, les couvents, de peur de se compromettre, interrompirent les commandes ; maître Adam eut beau diminuer le prix de ses madones, ce rabais ne servit qu'à les dépopulariser encore davantage ; de sorte que, comme l'honnête artiste n'avait pas eu, au jour de la prospérité, plus de prévoyance que la cigale, il se retrouva bientôt aussi pauvre qu'auparavant, à la grande satisfaction de Fra Bracalone qui, comme nous l'avons dit, avait prophétisé cette catastrophe.

Si maître Adam eût été seul, il eût pris ce changement de fortune avec l'insouciance d'un artiste et le calme d'un philosophe ; mais il avait une femme, un fils et une fille. Il est vrai que sa femme, excellente créature s'il en fut, écho vivant de toutes les phrases qu'on disait devant elle et dont elle répétait les derniers mots, l'inquiétait médiocrement. Maître Adam ne devait à la bonne Babilana que le partage dans sa bonne et sa mauvaise fortune, et il s'acquittait religieusement, sous ce rapport, de l'engagement qu'il avait pris au pied des autels ; de sorte que la pauvre femme n'avait rien à dire et ne disait rien. Quant au fils, il s'était senti tout jeune une grande vocation pour le service du roi. En conséquence, il s'était engagé dans l'artillerie à pied, et, après huit ans passés sous les drapeaux, comme son intelligence était d'accord avec son enthousiasme, il était parvenu au grade éminent de caporal et avait substitué à son nom de famille, trop pacifique, celui plus formidable et plus expressif de Bombarda. De ce côté, maître Adam n'avait donc point à s'occuper de sa progéniture : elle poussait glorieusement à l'abri de la caserne et à la fumée du canon, nourrie et habillée par le gouvernement, qui la tenait en garnison à Messine, n'exigeant d'elle, en échange des trois sous qu'il lui donnait par jour, que de répondre dans une tenue convenable à l'appel du soir et du matin, et, dans ses moments perdus, d'allonger quelques coups de sabre aux bandits qui rôdaient autour de la ville, avec recommandation d'en donner le plus qu'elle pourrait et d'en recevoir le moins possible, le tout

par égard non pas pour sa peau, mais pour l'uniforme qui la recouvrait.

Mais Gelsomina, sa fille chérie, le modèle de ses madones, pour laquelle, dans ses songes d'artiste, il rêvait toutes les richesses de la terre et toutes les béatitudes du ciel, Gelsomina qui, pendant un instant, avait goûté de cette vie enivrante que l'on désire tant qu'on ne l'a pas et qu'on regrette dès qu'on ne l'a plus, Gelsomina la fantasque, la volontaire, la capricieuse enfant, qu'allait-elle devenir sans ses aiguilles d'or, sans ses boucles d'oreilles de perles et sans ses colliers de corail qui étaient le pain de son orgueil ?... Aussi c'était à elle surtout que maître Adam cachait sa misère ; il avait peur, le pauvre cœur paternel, que sa fille ne lui fît un crime de sa pauvreté. Aussi, quelque chagrin qu'il eût dans l'âme, si Gelsomina l'appelait, il arrivait, le visage épanoui, ne craignant qu'une chose, c'est qu'elle ne lui demandât quelque objet qu'il ne pût pas lui donner... Qu'on juge quelle douleur ce serait pour lui le jour où elle demanderait du pain !

Le pauvre artiste en était enfin arrivé à ce moment terrible. Le matin du jour où nous l'avons rencontré sur la route de Nicotera à Monteleone, Gelsomina s'était levée dans des dispositions d'amour fraternel les plus touchantes. Il y avait longtemps qu'on n'avait reçu des nouvelles du caporal Bombarda, et, par un de ces caprices qui lui étaient si familiers, Gelsomina éprouvait le besoin d'en avoir. À peine eut-elle manifesté l'espoir qu'une lettre pouvait être à Monteleone et le désir de savoir ce que contenait cette lettre que maître Adam avait embrassé Gelsomina au front, avait donné à sa femme les cinq ou six sous qui lui restaient, afin qu'elle en tirât pour déjeuner le meilleur parti possible, et était parti à jeun, trop heureux que sa Nina eût manifesté un souhait qui ne coûtait que dix lieues à faire pour être accompli.

Maître Adam avait si bien cheminé pendant que nous donnions à nos lecteurs ces détails sur sa vie passée qu'il était arrivé

à Monteleone et s'était engagé dans les rues montueuses qui conduisent à la poste aux lettres. Parvenu à quelques pas de la maison qu'il venait chercher de si loin, il fit halte, ôta d'une main son bonnet grec, gratta de l'autre son front chauve et parut s'enfoncer dans une méditation profonde. Ceux qui n'étaient pas au courant de la situation financière de maître Adam auraient pu croire que le vénérable artiste était resté en extase devant l'architecture bizarre de ce curieux monument. En effet, l'office de la poste semblait une de ces maisons miraculeuses transportées par les anges ainsi que Notre-Dame-de-Lorette ; comme si elle eût été suspendue au ciel par des fils d'archal au lieu de se tenir au sol par des racines de pierre, elle avait résisté à tous les tremblements de terre qui avaient eu lieu depuis son édification. Vingt fois, au milieu des convulsions générales, elle avait tremblé d'un frisson mortel ; vingt fois la foudre avait sillonné sa façade cicatrisée ; vingt fois le vent d'orage l'avait secouée de sa base à sa terrasse comme un navire en détresse, et toujours ses étages ébranlés s'étaient raffermis, ses gerçures béantes s'étaient refermées, sa fièvre volcanique s'était éteinte, et elle était restée, boiteuse et bossue, il est vrai, mais néanmoins debout au milieu des ruines qui l'entouraient. Au déluge, elle eût surnagé comme l'arche ; à Gomorrhe, elle eût été incombustible, et, selon toutes les probabilités, elle était d'avance assurée contre le dernier jour et devait donner un démenti formel à l'Apocalypse.

Au bout d'un instant de cette contemplation vague qui indiquait que maître Adam regardait sans voir, un rayon de génie illumina le front de l'artiste, une flamme joyeuse passa devant ses yeux, et un sourire de dédaigneuse supériorité contracta ses lèvres. Il releva la tête en homme qui sent que le monde est le domaine du fort ou du rusé, et, s'avancant tout en faisant tourner sa calotte grecque au bout de son doigt, il alla se suspendre par les deux mains à la grille qui entourait le bâtiment que nous venons de décrire. Il était depuis un instant dans cette posture qui indiquait l'attente, lorsqu'un employé tourna la tête de son côté,

releva ses lunettes sur son front et lui demanda d'une voix aigre ce qu'il y avait pour son service.

— N'auriez-vous pas, poste restante, dit d'une voix mielleuse celui auquel cette question était adressée, une lettre de Messine à l'adresse de maître Adam, artiste peintre à Nicotera ?

— Voici, répondit l'employé après un instant de recherche et en tendant au vieillard l'objet demandé.

— Voudriez-vous me la lire, mon bon monsieur ? reprit maître Adam avec un ton de bonhomie merveilleux ; car il faut être un savant comme vous pour déchiffrer un pareil barbouillage.

— Volontiers, mon brave homme, répondit l'employé, qui commença à reconnaître dans son interlocuteur le Michel-Ange de la Calabre. C'est sans doute de votre fils le caporal Bombarda.

— Eh ! mon Dieu, oui, ce cher enfant ! il manie mieux l'écouvillon que la plume, et comme ma vue commence à faiblir, je perds ordinairement la moitié de ce qu'il m'écrit.

— Mais l'écriture n'est pas trop mauvaise pour un canonnier, dit d'un ton doctoral et en abaissant ses lunettes le complaisant employé, et je vais vous lire cela comme de l'imprimé, moi. Hum ! Écoutez donc. Hum ! hum !

Maître Adam fit signe qu'il ne perdait pas une parole.

« Mon chère père... » dit l'employé,

— Oui, oui, c'est un enfant respectueux et soumis, interrompit maître Adam.

Le lecteur fit un signe d'assentiment et reprit :

*Mon cher père, nous avons joui ici d'un si magnifique tremblement de terre que, si Dieu avait daigné le faire durer seulement cinq minutes de plus, nous serions tous à cette heure en paradis, ce dont le ciel nous préserve ! Je me suis battu comme un lion contre les brigands de Messine, qui ne valent pas ceux de notre belle Calabre, et j'en ai mis deux en pièces pas plus tard qu'hier. Aussi ai-je obtenu mon congé définitif pour six semaines.*

*Je compte les aller passer immédiatement avec vous ; attendez-moi donc toujours, même quand vous ne recevriez pas cette lettre, et mettez-moi en réserve votre bénédiction et quelques-unes de ces figues de Palma que vous savez que j'aime tant.*

*Votre fils dévoué,*

Le caporal BOMBARDA.

— Merci, mon brave monsieur, dit maître Adam ; voilà tout ce que je désirais savoir ; je viendrai chercher la lettre quand j'aurai de l'argent.

Et aussitôt, quittant la grille contre laquelle il était resté collé tout le temps qu'avait duré la lecture, il remit sa calotte sur sa tête, tourna les talons et disparut à l'angle de la rue la plus voisine.

### III

## Fra Bracalone

Maître Adam était déjà loin avant que le pauvre employé fût revenu de sa surprise. Ainsi qu'il l'avait dit, il savait tout ce qu'il désirait savoir ; aussi s'éloignait-il d'un pas leste et joyeux. La lettre qu'il venait d'entendre lui ôtait dix années.

C'était un heureux vieillard que maître Adam, une de ces organisations faciles à épanouir et qui s'ouvrent naturellement à l'espérance et à la joie comme les fleurs s'ouvrent au soleil. En le voyant passer ainsi, fredonnant une vieille chanson et fendant l'air avec son appuie-main, plus d'un riche eût envié cette quiétude de l'âme qui annonçait une foi inépuisable dans la Providence. En effet, lui-même, pour le moment, croyait n'avoir rien à demander au ciel.

— Mon Dieu, pensait-il, je suis un homme prédestiné. J'ai un talent que personne ne conteste et qui fait ma gloire s'il ne fait pas ma fortune. J'ai un fils brave comme Judas Macchabée, j'ai une fille belle et pure comme la vierge Marie ; mes deux enfants vont se trouver réunis. Tout ce que j'aime au monde sera entre mes bras demain, ce soir peut-être. Comme Gelsomina va être contente de la nouvelle que je lui apporte ! comme elle va me sauter au cou pour me remercier de la peine que j'ai prise ! et avec quel bon appétit nous souperons !

À ce dernier mot, ou plutôt à cette dernière pensée, maître Adam s'arrêta tout court et se frappa le front comme un homme qui se réveille en sursaut. Il venait de se rappeler que, le matin, il avait pour déjeuner donné à sa femme le reste de son argent, et qu'il n'en rapportait pas d'autre pour souper. En pensant que sa Gelsomina chérie n'aurait peut-être pas le soir de quoi manger, le vieillard s'était souvenu qu'il avait faim.



Maître Adam poussa un profond soupir et continua sa marche la tête basse et humiliée. Il n'y avait qu'un instant qu'il aurait voulu avoir des ailes, et maintenant il lui semblait qu'il arriverait toujours trop tôt. Il ralentit donc le pas, suivant machinalement son chemin et cherchant un moyen de sortir de la crise où il se trouvait. Sur sa route, il rencontra deux ou trois de ses peintures, soit âmes du purgatoire, soit madones ; mais elles ne servirent qu'à lui faire sentir plus profondément encore l'instabilité des choses divines et humaines. Il y avait trois ans, aux jours de sa gloire, il eût trouvé auprès de ces images saintes les populations pressées et priant ; il n'eût eu qu'à dire sévèrement : « C'est moi qui suis le peintre » et à faire le tour de l'assemblée pour recueillir une quête telle que non-seulement il eût rapporté à la maison de quoi vivre pour huit jours, mais que, du superflu même, sa Gelsomina eût eu de quoi acheter un costume à faire envie aux femmes de Vina et de Triolo. Aujourd'hui, quelle différence ! Depuis que le gouvernement avait défendu aux madones de maître Adam de faire des miracles et que les madones ingrates avaient cru devoir obéir, les productions de son pinceau avaient perdu tout leur crédit, de sorte qu'elles étaient solitaires et abandonnées. Il n'y avait pas jusqu'aux âmes du purgatoire qui ne se fussent ressenties de cette déconsidération, et maître Adam eut même la douleur de voir un paysan qui, avec plus de compassion que de respect, faisait tout ce qu'il était en son pouvoir de faire pour éteindre les flammes qui dévoraient l'une d'elles.

C'était le dernier coup porté à sa résignation. Il passa du découragement au désespoir, et lorsque, arrivé au sommet d'une colline, il aperçut les maisons blanches de Nicotera groupées sur le rivage de la mer comme une troupe de cygnes au bord d'un étang et, plus loin, la petite case isolée et perdue dans les oliviers où l'attendaient Gelsomina et sa femme, au lieu de continuer sa route, il tomba plutôt qu'il ne s'assit au pied d'un mur neuf qui, dans tout autre temps, lui eût offert une toile digne de recevoir le pendant du *Jugement dernier*.

Il était là depuis un quart d'heure à peu près, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains et absorbé dans les réflexions les plus tristes, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom. Il leva la tête et vit devant lui Fra Bracalone et son âne qui s'en allaient à la provision au village voisin. Maître Adam était si préoccupé qu'il n'avait pas même entendu le tintement de la sonnette au moyen de laquelle l'honnête animal annonçait aux gens renfermés ou distraits l'approche de son maître. Le sacristain était debout devant lui et le regardait avec cet air de compassion goguenarde que sait si bien prendre une physionomie encapuchonnée.

— Eh bien, maître Adam, lui dit-il, que faisons-nous là ? Nous rêvons à quelque sujet de tableau, n'est-ce pas, mon brave homme ?

— Hélas ! non, répondit le pauvre peintre : j'ai chaud, je suis fatigué, et je suis assis là pour me reposer un instant.

— Voilà pourtant un beau mur, maître, reprit le sacristain en lui montrant celui contre lequel il était appuyé, et une madone ferait à merveille là-dessus.

L'artiste poussa un soupir.

— Oui, je comprends, continua Fra Bracalone, le temps est passé, n'est-ce pas, et les madones ne font plus de miracles ? Ah ! mon Dieu, si vous aviez vécu comme moi au milieu d'elles, vous sauriez ce que c'est que les madones. Ça va, ça vient ; il faut de la philosophie, mon brave.

— Cela vous est bien aisé à dire, murmura le vieillard ; vous avez déjeuné ce matin, et vous souperez ce soir, vous !

— Dame, répondit Fra Bracalone, de son air le plus paternel, je ne suis pas un grand peintre, moi, je ne recherche pas la gloire de la terre ; je me confie à la Providence divine, et je croirais la tenter en faisant œuvre de mes doigts. Je ne suis qu'un pauvre sacristain, et voilà mon âne, qui n'est qu'un pauvre âne ; mais ni moi ni mon âne n'avons jamais manqué de rien, grâce au bienheureux saint François qui nous protège. Nous sommes à vide

tous les deux ; eh bien, si vous étiez là dans une heure, vous nous verriez repasser, moi avec ma besace ronde, lui avec ses paniers pleins. Une prise, maître Adam.

Fra Bracalone tira sa tabatière de sa poche et offrit du tabac au vieillard, qui secoua la tête en signe à la fois de remerciement et de refus.

— Vous avez tort, maître, reprit le franciscain en savourant la pincée de poudre qu’il tenait entre les doigts. Ce tabac a des qualités merveilleuses : il guérit de la migraine, dissipe les vapeurs et chasse les idées tristes.

— Vous perdez votre temps à me vanter votre spécifique, interrompit brusquement le vieillard ; je n’ai pas de quoi vous faire l’aumône, et je ne reçois rien pour rien.

— Encore une humiliation que je mets aux pieds du bienheureux saint François, reprit Fra Bracalone en levant béatement les yeux au ciel. Adieu, mon frère ! Dieu vous donne la patience comme il m’a donné l’humilité.

À ces mots, Fra Bracalone fit entendre un petit clappement de langue. Aussitôt son âne se mit en route, et il suivit son âne.

Maître Adam le regarda s’éloigner avec un sentiment de mépris mêlé d’envie, car ce que lui avait dit Fra Bracalone était vrai de point en point. Le digne sacristain était resté seul avec le prier de toute une communauté de franciscains dispersée et détruite pendant les guerres de 1809. Eux-mêmes avaient été obligés de se cacher à cette époque, et ce n’était qu’au second retour de Ferdinand à Naples et après la chute de Joachim, que ces deux respectables personnages s’étaient retrouvés, s’étaient réunis et avaient repris possession des deux meilleures chambres de leur abbaye, où ils vivaient sur un pied de fraternité tout à fait chrétienne. Il y en avait même qui disaient qu’au mépris de la hiérarchie de l’Église, c’était bien don Gaetano qui était le prier, mais que c’était véritablement Fra Bracalone qui était le maître. Cependant aucun acte ostensible ne venait à l’appui de cette assertion étrange ; et nul ne pouvait dire, quoique cela n’eût éton-

né personne, qu'il avait vu une seule fois le père Gaetano sonner la cloche et Fra Bracalone dire la messe. Il faut donc reléguer de pareils propos au rang de ces bruits populaires qui ne méritent de la part des historiens non-seulement aucune croyance, mais encore aucune attention.

Ce qu'il y avait de bien réel dans tout cela, c'est qu'au lieu de porter, comme maître Adam, ses espérances sur une gloire mondaine et, par conséquent, changeante et périssable, Fra Bracalone avait choisi, comme on le sait déjà, un de ces patrons solides et bien famés qu'une révolution humaine ne peut débusquer du ciel. Il en était résulté que la madone de Nicotera avait eu beau perdre son crédit, saint François avait conservé le sien, et que le digne Fra Bracalone n'avait remarqué aucune baisse dans la ferveur des fidèles ; au contraire, les dévots au cénobite d'Assise s'étaient recrutés des renégats de la madone, car à ce peuple plein de foi il faut toujours quelque chose à croire ou à adorer, et il est content et heureux pourvu qu'il croie ou qu'il adore.

Aussi la tournée de Fra Bracalone ressemblait-elle bien plutôt à celle d'un percepteur qui lève un impôt qu'à celle d'un moine qui fait une quête. Il sortait, comme nous l'avons vu, tous les deux jours, lui et son âne, lui avec sa besace creuse, son âne avec ses paniers vides, faisait sa tournée dans les marchés voisins et là, prélevait sa dîme sur toute chose, poissons, volailles, légumes, fruits, pain et vin. Toute sa manœuvre consistait à s'approcher du marchand et à prononcer pour tout exorde ces deux mots sacramentels : « San Francesco ». À peine le marchand les avait-il entendus qu'il se relevait, debout et fixe, portant la main à son chapeau comme un soldat russe qui voit passer son officier, et laissait Fra Bracalone libre de choisir dans sa marchandise le morceau à sa convenance. Seulement, pour les denrées variables ou dont le prix change selon les saisons, comme il arrive par exemple pour le poisson et les fruits, le marchand avait la précaution d'indiquer à Fra Bracalone le cours du moment. Ainsi, à ces mots : *San Francesco*, il répondait, toujours immobile et la

main au chapeau : À *douze sous* ou à *quinze sous la livre*. Alors le sacristain agissait en conséquence et se montrait discret et retenu en ne prenant qu'un petit poisson ou un fruit taché. De cette manière, il conservait ce droit conventionnel qu'une exigence plus grande de sa part eût changé en abus ; d'ailleurs, il rendait toujours quelque chose en échange de ce qu'il prenait : tantôt c'était une image de saint François recevant les stigmates, tantôt c'était un de ces petits gâteaux grands comme un écu de six francs et ayant la forme d'un pain en couronne et qu'on appelle *tarallini* ; tantôt enfin, c'était une prise de ce fameux tabac qu'il avait offert à maître Adam et dont une seule pincée suffisait pour guérir les maux de tête, dissiper les humeurs et procurer une couche heureuse. Une intelligence parfaite, reposant sur la confiance d'un côté et la discrétion de l'autre, régnait donc entre Fra Bracalone et les paysans des environs, et la seule chose que ceux-ci lui reprochassent quelquefois, c'était de manquer de pitié pour son âne non-seulement en chargeant ses paniers outre mesure, mais encore en lui mettant sur le cou sa besace, qu'il aurait dû, lui, porter sur ses épaules. Fra Bracalone n'avait donc rien avancé de trop en disant à maître Adam que, s'il voulait attendre seulement une heure, il le verrait repasser avec sa besace ronde et ses paniers pleins.

Fra Bracalone, comme nous l'avons dit, avait continué sa route ; mais les paroles qu'il avait dites en passant devant maître Adam n'étaient point tombées à terre. Ce mur blanc qui semblait tout préparé pour son pinceau, cet âne qui devait revenir chargé de vives avaient réveillé la verve dans son esprit et la faim dans son estomac. Néanmoins le vieillard demeura encore un instant pensif, mais non plus abattu. Il était occupé, à n'en point douter, de quelque grande conception, et sa main, avec laquelle il fendait l'air en lignes diagonales et circulaires, traçait dans le vide une esquisse invisible qui se réfléchissait déjà dans son cerveau. Au bout d'un instant de cette pantomime, maître Adam releva le front et se retourna vers le mur : son tableau était composé, il ne

lui restait plus qu'à le faire.

Alors maître Adam détacha sa gourde, tira de sa poche pinceaux et couleurs, se recula un instant, le fusain à la main, pour mesurer d'un coup d'œil l'espace nécessaire à son œuvre ; puis, se rapprochant aussitôt, il attaqua hardiment l'ébauche, qui, au bout de dix minutes, était entièrement tracée, et cela d'une manière assez complète pour qu'il n'y eût pas de doute sur le sujet que la fresque devait représenter.

C'était encore une âme du purgatoire, mais celle-ci se distinguait des âmes ordinaires par des détails particuliers et personnels. Elle était vêtue d'un habit de franciscain qui prouvait que, de son vivant, le corps qu'elle animait avait appartenu à cet ordre. Et tandis que la flamme la dévorait jusqu'aux genoux, elle était forcée de courber les épaules sous la charge d'un double panier surmonté d'une besace que lui imposait un diable dont le visage tenait le milieu entre une figure d'homme et une tête d'âne. C'était une de ces compositions à la manière de Dante et d'Orcagna, moitié grotesque et moitié terrible, sur l'intention de laquelle il n'y avait point à se tromper, car elle faisait allusion au seul reproche véritablement fondé que l'on pût, ainsi que nous l'avons dit, adresser à Fra Bracalone, celui d'être sans pitié pour le pauvre animal qu'il appelait humblement son compagnon, qu'il traitait véritablement en esclave.

Maître Adam s'était mis à la besogne en homme qui n'a pas un instant à perdre, et il la continuait avec un entrain et une verbe qui indiquaient qu'en moins de deux heures elle serait complètement achevée. Selon les principes de la fresque, il ne repassait pas deux fois le pinceau à la même place et achevait tout d'un coup chaque morceau de flamme, de vêtement ou de chair qu'il entreprenait ; c'était une sûreté de touche tout michel-angesque ; aussi l'ensemble marchait-il glorieusement à sa fin lorsque Fra Bracalone, précédé de son âne, parut au débour de la route.

La prédiction du sacristain s'était de point en point accomplie : l'âne était chargé à plier sous le poids, et Fra Bracalone, la

figure épanouie, le suivait sans remords, activant avec une baguette d'épine sa marche ralentie. Maître Adam les avait aperçus du moment où ils avaient débouché à l'angle du chemin ; mais, faisant semblant de ne pas les voir, il continuait sa besogne sans tourner la tête, averti seulement par le tintement de la sonnette. Plus ils s'avançaient, plus maître Adam redoublait d'ardeur. Enfin, le bruit argentin se tut, un moment de silence lui succéda, puis ce moment de silence fut interrompu par une voix tremblante d'étonnement et de colère qui demanda derrière l'artiste :

— Mais que faites-vous donc là, maître Adam ?

— Ah ! ah ! c'est vous, Fra Bracalone, répondit sans se retourner le vieillard. Eh bien, vous le voyez, je suis votre conseil ; je n'ai pas voulu passer devant un si beau mur sans user de mon privilège qui m'autorise à peindre les âmes du purgatoire à dix lieues à la ronde. Si vous voulez attendre un instant, je n'ai plus que la tête du patient à faire ; alors ce sera fini, et nous irons ensemble.

En effet, la figure manquait encore au capuce, dont l'ovale enfermait seulement l'espace nécessaire à son exécution. Aussi maître Adam, quittant le pinceau pour le fusain, se mit-il à esquisser avec une rapidité toujours croissante, et en même temps avec une sûreté presque fantastique, les yeux, le nez et la barbe du malheureux. Puis, quittant avec la même agilité le fusain pour le pinceau et faisant un mélange savant et rapide d'une partie de vermillon et de trois parties de blanc d'Espagne, à laquelle il ajouta un seizième de terre d'ombre, il donna la première touche au visage. Fra Bracalone vit qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

— Ah çà ! maître Adam, reprit-il une seconde fois d'un ton où la colère commençait à l'emporter de beaucoup sur l'étonnement, c'est mon portrait que vous faites !

— Vous croyez ? dit négligemment l'artiste en posant avec le bout de sa brosse sur le visage du patient une de ces touches d'esprit qui font le secret des grands peintres.

— Comment, si je le crois ! s'écria Fra Bracalone en lui saisissant le bras pour l'interrompre à temps s'il était possible ; je fais mieux que de le croire, j'en suis sûr.

— Vous vous trompez, dit maître Adam en dégageant son bras et en essayant de se remettre à la besogne.

— Eh ! non, je ne me trompe pas, reprit Fra Bracalone en s'emparant de nouveau du bras coupable ; je me trompe si peu que, si mon pauvre âne pouvait parler, je suis certain qu'il reconnaîtra son maître.

L'âne se mit à braire.

— Tenez, continua le sacristain, vous voyez que je ne le lui fais pas dire.

— Eh bien, tant mieux ! répondit maître Adam en faisant un effort qui le remit en possession du membre captif ; on m'avait toujours contesté la ressemblance, et vous tout le premier, Fra Bracalone : voilà comme le génie répond et se venge.

— Mais enfin, continua le sacristain de plus en plus inquiet, dans quel but faites-vous une pareille chose, maître Adam ?

— Dans un but tout matériel, je l'avoue, répondit l'artiste ; je ne gagne plus rien à brûler les morts, et je veux brûler désormais les vivants ; cela me rapportera peut-être quelque chose. Au reste, ne vous plaignez pas, Fra Bracalone ; car, au lieu de vous mettre dans le purgatoire, je pouvais vous mettre dans l'enfer, et une fois là, vous le savez bien, il n'y avait plus de messes ni d'aumônes qui pussent vous en tirer.

— C'est juste, répondit le sacristain, qui sentait toute la solidité de ce raisonnement et qui, par conséquent, commençait à trouver la situation moins mauvaise qu'elle aurait pu l'être. Eh bien, mon brave ami, voyons, n'y aurait-il pas moyen de s'arranger ?

— Si fait, répondit l'artiste, et je suis bien sûr que, d'ici à quinze jours, vous serez au ciel. Vous êtes trop aimé par tous les paysans des environs pour qu'ils vous laissent longtemps dans une position aussi cruelle ; vous n'en doutez pas, je l'espère ?



À ces mots, maître Adam, d'un seul coup de pinceau, tordit la bouche du patient de manière à ne laisser aucun doute sur l'intensité de ses souffrances. Fra Bracalone en frissonna des pieds à la tête, et il lui sembla éprouver en réalité toutes les tortures dont il voyait la représentation imaginaire.

— Non, certainement, je n'en doute pas, reprit le pauvre sacristain après un instant de silence ; mais croyez-vous qu'après m'avoir vu dans le purgatoire et m'avoir tiré de là, ils auront le même respect et la même vénération pour moi ? Dites, là, en conscience.

— Dame, répondit maître Adam en faisant rouler du bout de son pinceau une larme sur la joue contractée de l'âme en peine, personne ici-bas n'est sûr de son salut, mon frère, et le pape lui-même, tout en ouvrant les portes du ciel aux autres, est forcé, quand il s'agit de lui-même, d'en remettre les clefs à son successeur. Au reste, j'abrègerai l'épreuve autant qu'il me sera possible, et, dès demain, je commencerai la quête.

— Mais, sans recourir aux autres, hasarda Fra Bracalone d'une voix timide, ne pourrions-nous pas arranger la chose entre nous ?

— Cela me paraît bien difficile, répondit le vieillard en secouant la tête ; on ne tire une âme du purgatoire qu'à force de messes et d'aumônes.

— Quant aux messes, je m'en charge, répondit le sacristain, qui voyait avec plaisir que la chose se débrouillait, je les sonnerai, et le prieur les dira par habitude sans même demander pour qui.

— Resteront les aumônes, dans lesquelles je dois avoir ma part, continua maître Adam, et une des règles de votre ordre, Fra Bracalone, vous défend de rien vendre ni de rien acheter pour or ni pour argent. Vous voyez donc que la chose est bien difficile à arranger.

— Pourquoi cela ? reprit le sacristain, mettant dans la riposte la même vivacité que son antagoniste mettait dans l'attaque, nous

ne pouvons pas trafiquer pour de l'argent ou de l'or, c'est vrai ; mais nous pouvons, en échange, donner des choses bien autrement précieuses.

— Eh bien, voyons, quelles sont ces choses ? dit maître Adam en interrompant pour la première fois son travail.

— Vous avez une jolie fille.

— Ma Gelsomina ? Je crois bien, c'est un ange.

— Elle est en âge d'être mariée ?

— Elle aura seize ans à la Sainte-Marie.

— Nous lui dirons sa messe de noces gratis.

— C'est déjà quelque chose ; mais ce n'est pas assez.

— Vous avez un fils soldat ?

— C'est-à-dire caporal.

— Peu importe ; la question n'est pas sur le grade, mais sur la profession ; dans l'état qu'il exerce, on risque grandement de perdre son âme, attendu qu'on est plus souvent au cabaret qu'à la messe.

— Hélas ! vous dites vrai, et c'est une de mes inquiétudes.

— Eh bien, nous lui donnerons des indulgences qui le tiendront sans cesse en état de grâce.

— C'est tentant ; après ?

— Vous n'êtes plus jeune, maître Adam ?

— J'ai cinquante-cinq ans à peu près.

— C'est un âge où l'on ne peut plus compter sur une bien longue vie.

— Les jours des hommes sont comptés d'avance par le Seigneur.

— C'est convenu ; vous pouvez mourir d'un moment à l'autre.

— Eh bien ?

— Je vous ensevelirai dans un froc bénit, j'allumerai six cierges autour de votre bière, et je vous veillerai moi-même, ce que je ne fais pour personne.

— Cette dernière offre me décide, dit maître Adam, feignant

de ne pouvoir plus résister aux propositions merveilleuses qui lui étaient faites ; mais comme, au lieu d'aller à la provision, ainsi que ma femme me l'avait recommandé, je me suis amusé à faire cette peinture sur la muraille, et comme il est trop tard maintenant pour réparer ma faute, vous me donnerez bien par-dessus le marché la moitié de la charge de votre âne.

— Qu'à cela ne tienne ! s'écria vivement le sacristain, enchanté de sortir du purgatoire à si bon compte, et vous choisirez même ce que j'ai de plus beau et de meilleur.

— Est-ce convenu ? dit maître Adam en tendant la main à Fra Bracalone.

— Prenez la charge tout entière ! s'écria Fra Bracalone dans son enthousiasme.

— Allons, dit maître Adam en effaçant avec un soupir la fresque aux trois quarts achevée, encore un chef-d'œuvre de perdu ! mais ma fille soupera !

## IV

### Marco Brandi

— Tiens, femme, dit maître Adam en rentrant chez lui, j'avais oublié de te laisser de l'argent pour aller au marché ; mais voici des provisions : fais-nous un bon souper en l'honneur de notre fils, qui va nous arriver d'un moment à l'autre comme un boulet de canon.

— D'un moment à l'autre ? répéta la vieille Babilana, ce pauvre cher enfant !...

— Tu as donc reçu une lettre de mon frère ? dit en sortant d'une petite chambre une jeune fille qui vint en sautant se jeter au cou du vieillard.

— Oui, Nina, oui, mon enfant ; oui, j'ai reçu une lettre.

— Et où est-elle ? Voyons-la, voyons-la, s'écria le jeune fille.

Maître Adam fit semblant de chercher dans toutes ses poches.

— Allons, tu l'auras perdue, murmura l'enfant gâté en frappant du pied la terre. Voilà toujours comme tu es !

— Ne me gronde pas, ma Nina, dit le vieillard, ce n'est pas ma faute.

— Mais enfin, quand arrive-t-il ?

— Je ne puis pas te dire cela au juste ; je ne me rappelle pas la date.

— Tu ne te rappelles pas la date ? Ah bien, il ne manquait plus que cela, par exemple ! Non, je ne veux pas t'embrasser.

— Voilà comme tu me remercies d'avoir fait huit lieues pour t'aller chercher des nouvelles ?

— Pardon, père, dit la jeune fille en lui sautant au cou une seconde fois ; je suis une méchante enfant, mais je t'aime bien, sois tranquille.

Le vieillard prit la tête de sa Nina entre ses deux mains et se mit à pleurer de joie en la regardant.

— Et moi, donc, et moi, je ne t'aime pas, peut-être ! Tu ne sauras jamais ce que tu me coûtes, va. J'avais fait aujourd'hui mon plus beau tableau... Ah ! n'en parlons plus.

— Eh bien, après ?

— Rien ; va aider ta mère ; va, je sens que je souperai bien ; j'ai bon appétit.

Ce n'était pas étonnant, le vieillard n'avait pas mangé depuis la veille.

La jeune fille courut rejoindre et aider sa mère, sans même demander à maître Adam comment lui étaient venues ces belles et bonnes provisions qui semblaient, par leur choix, destinées à la table d'un cardinal. Gelsomina était à cet âge où l'on pense que la nature pourvoit naturellement aux besoins de l'homme et où l'on est convaincu que le bonheur pousse et fleurit tout seul comme les marguerites des prés. Quant au vieillard, il alla s'asseoir sur la terrasse de son petit jardin qui donnait sur le rivage.

Cependant le soleil, qui toute la journée avait ardemment roulé au milieu d'une mer d'azur, se couchait à l'occident dans un flot de nuages cuivrés sur lesquels se détachait Stromboli, comme un cône bleuâtre empanaché de flammes. Au midi s'étendait, pareil à un ruban tendu à fleur d'eau, le rivage de la Sicile, au delà duquel apparaissait, ainsi qu'une masse de vapeurs, le gigantesque Etna. Au nord, enfin, la vue était bornée par les côtes de la Calabre, qui se courbent gracieusement pour former le cap Vaticano ; la mer, où le soleil commençait à éteindre un des bords de son disque, roulait des vagues de flammes au milieu desquelles glissaient, pressées d'atteindre le port de Satina ou le golfe de Sainte-Euphémie, des barques attardées et craintives que des yeux moins exercés que ceux de cette population maritime auraient pu, grâce à leur voile blanche et triangulaire, prendre pour des mouettes regagnant leur nid. C'est que tout annonçait que la tempête n'attendait que l'absence du soleil pour s'emparer

à son tour de la nature. Aussi semblait-il se plonger dans la mer et abandonner de force son empire que, pareil à un souverain qui abdique, il laissait en proie à l'orage. C'était un si merveilleux spectacle que, quoi qu'il eût eu l'occasion de le voir bien des fois, maître Adam ne pouvait jamais le revoir sans extase. Aussi était-il plongé dans la contemplation la plus profonde, lorsqu'il se sentit touché sur l'épaule. Sans se retourner, il devina que c'était sa fille.

— N'est-ce pas, Gelsomina, que c'est bien beau ? s'écria le vieillard.

— Quoi ! ce vilain temps qui nous promet de l'orage ?

— Regarde quelles admirables teintes, quelles couleurs franches, quels tons hardis !

— Vois, mon père, comme les barques se hâtent de rentrer ! toutes n'arriveront pas à temps, et les hommes qu'elles portent ont des filles qui les attendent.

— Tu as raison, ma fille, voilà l'*Ave Maria* qui sonne : prie pour ceux qui sont en mer.

La jeune fille se mit à genoux et, d'une voix douce, sans la dire ni la chanter, modula la *Salutation angélique*. Quant au vieillard, il avait ôté sa calotte grecque, et, debout, les mains jointes, il semblait, les yeux levés au ciel, chercher du regard si quelque ange ne recueillait pas dans les airs les paroles de sa fille, emportées par les premières bouffées du vent. La prière finie, Gelsomina voulut se relever.

— Tu oublies quelque chose, lui dit le vieillard en la retenant.

— Quoi, mon père ?

— Tu as prié pour les marins, prie maintenant pour les voyageurs. Pendant l'ouragan, la montagne est aussi dangereuse que la mer ; et qui sait si ton frère doit venir par la mer ou par la montagne ?

— Tu as raison, père, dit la jeune fille ; ce pauvre Bombarda, je l'avais oublié, moi.

Et elle recommença sa prière que, cette fois, maître Adam ne se contenta point de suivre d'intention, mais accompagna à voix haute.

— Maintenant, père, dit la jeune fille lorsqu'elle eut achevé le signe de la croix, veux-tu venir ? Le souper est prêt.

Maître Adam suivit sa ville, non sans jeter encore quelques regards sur ce magnifique panorama déjà à moitié caché dans l'ombre de ces nuages que, pareils à une immense tenture mortuaire, une main invisible tirait de l'occident à l'orient. De temps en temps, un éclair précurseur gerçait rapidement toute cette surface sombre et laissait apercevoir au delà un réservoir de flammes, tandis que des bouffées de vent, que l'on entendait passer au-dessus de sa tête sans les sentir encore, allaient agiter la cime des châtaigniers dont les branches inférieures semblaient mortes jusqu'à la moindre feuille, tant elles demeuraient immobiles. Arrivé à la porte, maître Adam s'arrêta un instant sur le seuil et prêta l'oreille ; un roulement sourd commençait à gronder à l'occident, mais si lointain encore que l'on ne pouvait deviner s'il venait du ciel ou de la terre. Le vieillard reconnut la grande voix de la nature qui, au moment du danger, prévient ses enfants de chercher un abri contre la destruction.

Ce spectacle solennel avait fait un instant oublier à maître Adam qu'il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures ; mais lorsque la porte fut refermée et qu'il se trouva en face du souper, son imagination redescendit à des idées plus terrestres. La vieille Babilana avait fait de son mieux, et probablement la table du prieur lui-même était, ce soir-là, moins confortable que celle de son peintre ordinaire ; de sorte que maître Adam, qui était un heureux mélange d'exaltation et de matière, oublia ce qui s'accomplissait au dehors pour se livrer tout entier à ce qui allait se passer au dedans. Il y avait bien, derrière sa satisfaction gastronomique, un geste de regret pour sa fresque effacée et un fond de crainte que Bombarda ne fût en voyage ; mais, au premier verre de vin qu'il dégusta, au premier morceau qu'il porta à sa bouche,

l'œuvre qu'il commençait à accomplir lui parut, selon toute probabilité, si importante qu'il y donna toute son attention.

Cependant le tonnerre se rapprochait de plus en plus et annonçait un de ces orages méridionaux dont on ne peut se faire une idée exacte que lorsqu'on les a entendus gronder au-dessus de sa tête. Le vent s'était abaissé et maintenant rasait la terre comme s'il eût voulu déraciner tout ce qui s'élevait à la surface. De temps en temps, la pauvre chaumière, secouée par ces rafales, tremblait de son toit à ses fondements, et alors Gelsomina posait son verre ou sa fourchette et saisissait la main de son père. Elle le regardait avec une terreur d'enfant que ce vieillard dissipait en appuyant ses lèvres sur le front de la jeune fille. Quant à la vieille Babilana, elle mangeait avec l'insoucieuse gourmandise de la vieillesse, ne s'inquiétant pas plus de la tempête que si la tempête n'existait pas.

Tout à coup, on vit briller à travers les contrevents mal joints une espèce d'éclair, puis une détonation se fit entendre si bruyante, si soudaine et si rapprochée que, cette fois, Gelsomina ne se contenta point de saisir la main de son père, mais se jeta sur sa poitrine, toute pâle et toute tremblante.

— C'est le tonnerre, dit maître Adam en serrant l'enfant dans ses bras.

— C'est le tonnerre, répéta la vieille femme.

— Non, ce n'est pas le tonnerre, dit Gelsomina.

En effet, la foudre, comme pour donner raison à la jeune fille, commença de faire entendre un de ces roulements qui parcourent tout l'orbe du ciel et qui surpassent autant le bruit qu'on venait d'entendre que le mugissement de la mer surpasse le murmure d'un ruisseau. En même temps, une trombe de vent enveloppa la cabane de ses replis ; le toit gémit, les contrevents craquèrent ; maître Adam lui-même commença de craindre, et Gelsomina jeta un cri auquel sembla répondre par ses plaintes l'esprit de la tempête. En ce moment, la porte s'ouvrit, et un homme pâle, sans chapeau et les habits couverts de sang s'élança dans la chau-



mière.

— Je suis Marco Brandi ! s'écria-t-il ; sauvez-moi.

À cette apparition, à ce cri de détresse, à cet appel à son humanité, maître Adam oublia la tempête, et, pensant que celui qui réclamait sa protection était poursuivi de près, au lieu de perdre du temps à répondre, il étendit la main vers la chambre préparée pour son fils. Le bandit s'y élança avec cet instinct rapide de la conservation qui calcule d'un coup d'œil ce qu'il a à craindre ou à espérer ; il avait vu qu'il avait tout à espérer et rien à craindre.

Cette vision avait passé si rapide que ceux à qui elle était apparue auraient pu la prendre pour un effet de leur imagination si la porte par laquelle était entré Marco Brandi ne fût pas restée ouverte. À la lueur d'un éclair, on vit alors passer ventre à terre une troupe de cavaliers qui suivaient la route conduisant de la montagne à Nicotera. Gelsomina courut alors à la porte et la ferma ; car, si prompt qu'eût été le passage du bandit, la jeune fille avait eu le temps de reconnaître un beau garçon de vingt-cinq à vingt-huit ans qui conservait, tout en fuyant, cette fierté sauvage qui indique sur la face de l'homme ou du lion qu'il cède au nombre et non à la peur. Mais la pauvre enfant avait réuni toutes ses forces pour cette action ; aussi, à peine l'eût-elle accomplie que les jambes lui manquèrent et que, sentant qu'elle allait tomber, elle s'appuya contre la muraille. Son père, la voyant défaillir, accourut à elle et la soutint ; mais un nouvel incident lui rendit ses forces en attirant son attention.

Une autre troupe qui paraissait se composer de piétons se dirigeait du côté de la maison. Gelsomina et maître Adam écoutaient avec anxiété le bruit de leurs pas qui s'approchaient de plus en plus. Il n'y avait pas de doute, plusieurs hommes s'avançaient vers la porte, et l'un d'eux vint y heurter avec la crosse de sa carabine.

— Qui frappe ? dit maître Adam.

— Ouvre, répondit une voix.

— Et à qui ? demanda le vieillard.

— À un pauvre diable qui sera mort avant d'arriver à Nico-  
tera si tu n'as pas pitié de lui.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il vient d'être assassiné par Marco Brandi.

Gelsomina tressaillit, maître Adam la regarda, tous deux hésitèrent.

— Ouvrez, mon père ; c'est moi, dit une voix mourante.

— Bombarda ! s'écrièrent à la fois la jeune fille et le vieil-  
lard.

— Mon enfant, murmura la vieille Babilana en se levant toute tremblante et en s'appuyant des deux mains sur la table pour ne pas tomber.

Maître Adam ouvrit la porte.

Plusieurs gendarmes à pied portaient entre leurs bras le corps d'un jeune homme revêtu du costume de l'artillerie royale ; il avait reçu au milieu de la poitrine une large blessure d'où le sang sortait à flots. Le vieillard pâlit affreusement, Gelsomina tomba à genoux. En ce moment, les cavaliers qui étaient passés revinrent sur leurs pas ; un éclair leur avait découvert toute la route : la route était solitaire.

— Maître, dit le maréchal des logis qui les commandait, n'as-tu pas vu un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans avec de longs cheveux noirs et des favoris sous le cou, et qui doit être blessé ? Si tu l'as vu, dis-le nous à l'instant, car c'est l'assassin de ton fils.

Un sourire de vengeance passa sur les lèvres du malheureux père ; il ouvrit la bouche pour parler. Mais, en ce moment, Gelsomina jeta un cri ; le vieillard tourna les yeux vers elle ; l'enfant était à genoux, les mains jointes, et le regardait avec une expression d'angoisse indéfinissable.

— Je n'ai vu personne, dit le vieillard.

Et, prenant son fils dans ses bras, il l'emporta dans la chambre en face de celle où était caché Marco Brandi.

## Le commandeur

Six semaines après l'événement que nous venons de raconter, une heure environ après l'*Ave Maria*, le caporal Bombarda et Marco Brandi sortaient bras dessus bras dessous de la maison de maître Adam, l'un pour regagner son régiment, l'autre pour rejoindre sa troupe. Le premier allait solliciter son congé, le second, donner sa démission. Nous laisserons le brave caporal, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance, poursuivre tranquillement sa route vers Messine, et nous suivrons Marco Brandi sur la route de Cosenza.

Marco Brandi n'était point un de ces brigands poétiques comme Nodier nous a montré Jean Sbogar ou comme nous-même avons représenté Pascal Bruno. La société n'avait pas commis envers lui personnellement une de ces grandes injustices qui poussent un homme de la ville dans la montagne. Il était tout bonnement né brigand ; son père était le chef d'une troupe, et il avait hérité de son père. Voici à quelle occasion.

Placido Brandi était le chef d'une de ces bandes qui s'organisèrent en 1806 dans la Calabre pour lutter contre l'occupation française. Pendant six ou sept ans, il fit la guerre pour le roi ; puis, cette guerre finie, comme le roi paraissait avoir autre chose à faire que de le récompenser, il se décida à continuer la guerre pour son compte. Il était d'un courage à toute épreuve ; ses hommes étaient dévoués et aguerris ; ils résolurent de partager la bonne et la mauvaise fortune de leur chef, et bientôt Placido Brandi se trouva à la tête d'une des bandes les plus redoutables dont on eût jamais entendu parler du cap de Spartivento au golfe de Salerne.

L'injustice dont Ferdinand s'était rendu coupable envers lui

avait aigri son caractère. Il avait vu des hommes qui n'avaient rien fait pour la cause royale que de suivre la cour en Sicile et qui, là, avaient passé huit ans à parader avec les Anglais, tandis que leurs grades militaires leur imposaient l'obligation d'une autre conduite, revenir à Naples pour y recevoir toutes les récompenses que d'autres avaient méritées, tandis que ceux dont le sang tachait encore la route que Ferdinand avait suivie pour remonter sur le trône demeuraient méprisés et proscrits. Il en résulta que Placido Brandi, qui avait voué une haine profonde aux uniformes français, continua cette haine aux uniformes napolitains, et qu'il y eut tout bonnement une suspension d'armes pendant laquelle il changea d'ennemis. C'était déjà une amélioration, car Placido aimait mieux avoir affaire aux sbires de Ferdinand qu'aux voltigeurs de Joachim.

Placido se mit donc à faire son état en conscience. Ses relations d'amitié avec les habitants demeurèrent les mêmes ; il voua seulement une haine profonde aux militaires. De temps en temps, néanmoins, comme les uniformes sont, de tous les habits, ceux qu'on trouve généralement le moins doublés d'écus, il était obligé de s'en prendre aux voyageurs, et comme les Anglais commençaient à aller en Sicile par terre, ce qu'ils ne pouvaient pas faire au temps de l'occupation française, il se dédommageait sur quelque brave nabab ou sur quelque noble lord des expéditions sans profit qu'il faisait pour le compte de sa haine particulière.

Malheureusement, il n'y a pas de général si habile qui ne fasse dans sa vie une faute dont ne puisse profiter son adversaire. Dans une contre-marche mal ordonnée, Placido Brandi fut cerné avec trois ou quatre hommes seulement par une compagnie tout entière ; la défense était inutile, et cependant Placido Brandi ne se défendit pas moins comme un lion. Mais ce qui devait arriver arriva : après un combat désespéré, les trois hommes qui l'accompagnaient furent tués, et lui fut pris. Quant à ses vainqueurs, ils eurent une récompense proportionnée au service rendu. Le lieutenant fut nommé capitaine, les sergents devinrent sous-

lieutenants, les caporaux passèrent sergents, et tous les soldats furent faits caporaux.

On conduisit provisoirement Placido Brandi à Cosenza ; nous disons provisoirement parce qu'une disposition du code napolitain veut que le procès du criminel soit instruit au lieu même où a été commis le crime. Au reste, on voulut bien faire grâce au prisonnier des petites peccadilles qu'il avait commises à l'endroit des Français et ne lui demander ses comptes qu'à partir du jour où Ferdinand était remonté sur le trône. Il n'y avait donc pas trop à se plaindre.

Placido déclara n'avoir à se reprocher qu'un meurtre commis il y avait quatre ans environ, c'est-à-dire quelques mois justement après son entrée en exercice. La victime était un colonel napolitain qui revenait de Sicile, où il était en garnison, et qui traversait la Calabre pour se rendre dans la Capitanate. C'était entre Mileto et Monteleone que l'événement avait eu lieu : Placido fut, en conséquence, transféré de Cosenza à Monteleone.

Le procès dura six mois ; Placido fut condamné à mort.

Le lendemain de la signification du jugement, Placido fit venir le greffier ; il venait de se souvenir seulement à l'instant même qu'un an après le premier assassinat, il avait eu la faiblesse de se rendre coupable d'un second. Cette fois, c'était sur un Anglais qui allait de Salerne à Brindisi ; le crime avait été commis entre Tarente et Oria. Cet aveu frappait de nullité le premier jugement ; en conséquence, Placido Brandi fut conduit de Monteleone à Tarente.

Un second procès commença ; mais, cette fois, comme le prévenu avait affaire à des juges plus actifs, l'instruction ne dura que quatre mois. Ainsi que la première fois, Placido fut condamné à mort.

La veille de l'exécution, un moine vint préparer le coupable à la mort. La manière pleine d'onction dont il lui parla toucha le cœur de Placido, si endurci qu'il fût, et il confessa avec un repentir d'un merveilleux augure pour le salut de son âme qu'un an

après le second meurtre, il avait eu le malheur d'en commettre un troisième sur la personne d'un riche négociant maltais dont le navire était à l'ancre dans le port de Messine. C'était à trois lieues de Reggio que, tenté par le démon, il avait succombé à cette mauvaise pensée. Un pareil secret était trop grave pour que le prêtre ne demandât point à son patient la permission de le révéler. Placido répondit qu'il était prêt à subir, en expiation de ses péchés, toutes les épreuves auxquelles il plairait à Dieu de le soumettre. En conséquence, le moine se rendit chez le gouverneur de Tarente et raconta l'assassinat du négociant maltais avec des circonstances telles qu'il n'y avait point à en douter. Le gouverneur, en conséquence, ordonna de suspendre l'exécution, et Placido fut embarqué à Brindisi avec bonne escorte, et, huit jours après, débarqué à Reggio.

Tout le monde se rappelait encore la disparition de celui que Placido avouait avoir tué. Cependant, comme la population de Reggio se compose en grande partie de négociants et de marins, une partie des témoins nécessaires aux débats étaient en course. Le tribunal fut donc forcé d'attendre leur retour. Au fur et à mesure qu'ils rentraient, ils étaient appelés, et ils déposaient. Cette circonstance allongea tant soit peu l'instruction ; il en résulta que le procès dura un an. Comme la seconde fois, Placido fut condamné à mort.

Placido se prépara à faire une fin digne d'un chrétien. En conséquence, depuis le jour du jugement jusqu'à celui de l'exécution, il jeûna et pria constamment. Aussi le prêtre qui vint pour le préparer à la mort le trouva-t-il en état de contrition parfaite. Le saint homme passa toute la nuit à chanter les litanies de la Vierge avec son patient ; et, le matin, si fatigué qu'il fût, il ne voulut pas céder la place à un autre afin d'avoir à lui seul l'honneur de cette conversion. Placido se mit en route, accompagné de toute la ville, faisant arrêter de temps en temps son âne pour adresser au peuple des discours édifiants. À chaque station, la foule pleurait et se frappait la poitrine ; enfin, il arriva en vue de

la potence. Là, il fit halte une dernière fois et commença une allocution tellement touchante que ce n'était autour de lui que cris et sanglots. Tout à coup, il s'interrompit, comme frappé d'un souvenir subit et inattendu ; chacun lui cria de continuer.

— Hélas ! mes frères, s'écria Placido Brandi, je suis un misérable pécheur qui ne mérite pas votre compassion ; car vous croyez connaître tous mes crimes, et voilà que je me souviens d'avoir, huit jours à peine avant mon arrestation, cruellement mis à mort un pauvre colporteur dalmate qui était parti de Boggiano après l'*Ave Maria* dans l'espérance d'aller coucher à Castrovillari. Vous voyez bien que je suis indigne de votre pitié. Aussi abandonnez-moi à la colère du ciel comme je le mérite.

À ces mots, Placido se mit à pleurer d'une manière si lamentable que tous les assistants demandèrent au ciel la grâce de faire une aussi belle mort. Malheureusement pour le salut du patient, qui était assuré, s'il eût été pendu en disposition pareille, un juge d'instruction se trouvait dans la foule. En entendant le nouvel aveu du condamné, il somma les gardes de ne pas faire un pas de plus en avant et de reconduire, au contraire, Placido Brandi en prison. Placido Brandi se débattit de toutes ses forces ; il voulait absolument mourir. Il fallut employer la violence pour le transporter dans son cachot. Arrivé là, on lui ôta soigneusement tous les objets à l'aide desquels il pourrait se donner la mort ; de sorte que les gendarmes eurent la satisfaction de le retrouver plein de vie lorsqu'ils vinrent, au milieu de la nuit, le prendre pour le transférer de Reggio à Castrovillari.

Arrivé là, on vit bien que Placido Brandi avait dit la vérité ; car, sur son indication, on retrouva le cadavre à l'endroit même qu'il avait désigné. Cette circonstance, qui prouvait la bonne foi du coupable, abrégéa l'instruction. Le procès ne dura donc que trois mois et douze jours, et comme la troisième fois, Placido fut condamné à mort.

Au grand étonnement de tout le monde, Placido ne montra pas, cette fois, la même résignation que dans les occasions précé-

denes. Il eut des mouvements d'impatience avec le geôlier et des distractions avec son confesseur. Enfin, au moment de marcher au gibet et comme l'exécuteur lui passait l'habit de pénitent dans lequel il devait mourir, il profita du moment où le bourreau sans défiance venait de lui délier les mains pour lui donner un croc-en-jambes et s'élançer par la porte qu'il voyait entr'ouverte. Malheureusement, deux gendarmes qui étaient postés dans le corridor mirent leur carabine en travers ; force fut donc à Placido Brandi de rentrer dans son cachot et de laisser achever sa toilette.

Le moment de partir arriva. Placido était visiblement inquiet ; il monta sur son âne, la tête tournée vers la queue, et s'avança à reculons, suivi de la confrérie de pénitents dont on lui avait fait revêtir le costume. Ils portaient la bière dans laquelle le patient devait être enseveli et chantaient l'office des morts, ce qui n'était, il faut l'avouer, récréatif ni pour sa vue ni pour ses oreilles. Néanmoins chacun s'attendait que Placido interromprait la marche par quelques-uns de ces beaux discours comme il en avait fait dans la dernière cérémonie où il avait joué pareil rôle ; mais l'espoir des assistants fut trompé : Placido n'ouvrit la bouche que pour se plaindre de ce que sa monture allait trop vite. Ce n'était plus le même homme ; il n'avait plus rien à avouer.

Au pied du gibet, le confesseur l'abandonna pour le livrer entièrement au bourreau. Placido baisa une dernière fois le crucifix, puis monta assez courageusement à l'échelle. Cependant il était facile de voir qu'il n'était plus soutenu que par cette volonté morale qui fait que l'homme de cœur meurt bien toutes les fois qu'il meurt en public. Parvenu au plus haut des degrés, il regarda de tous les côtés : il lui restait encore une lueur d'espérance ; mais lorsqu'il vit, du point élevé où il était, la quantité de troupes convoquée à la cérémonie, il comprit bien que sa bande, si dévouée qu'elle fût, ne pouvait s'exposer à une pareille lutte. Alors il se passa quelque chose d'étrange en lui : un vertige le prit qui fit que tout parut tourner sous ses pieds ; le ciel devint noir, et la terre, de flamme. Il lui sembla être suspendu au-dessus



d'un gouffre où des milliers de démons l'attendaient, les yeux ardents. Il voulut crier, mais la voix s'arrêta dans son gosier, ses oreilles tintèrent comme si sa tête était devenue le battant d'une cloche. Il fit un dernier effort, rompit les liens qui retenaient ses mains, mais ses mains ne trouvèrent pas d'appui et ne battirent que l'air. Il essaya de penser à Dieu et de l'appeler à son secours ; mais avant que son cerveau eût pu réunir les éléments nécessaires à une pensée, il perdit la vue et le sentiment. Le bourreau avait délicatement profité de la seconde pendant laquelle le patient regardait autour de lui pour lui passer la corde au cou. Placido Brandi était pendu.

Les pénitents s'élançèrent aussitôt sur l'échafaud pour s'emparer du cadavre, qui leur appartenait du moment que le bourreau était descendu de l'échelle ; mais comme par hasard personne parmi eux n'avait de couteau, les uns soulevèrent le corps par les pieds tandis que les autres dénouaient la corde ; aussitôt qu'ils furent en possession du pendu, ils le couchèrent proprement dans sa bière, et, la portant sur leurs épaules, ils s'acheminèrent vers la communauté, suivis du bourreau, de ses deux aides et de son âne. Au bout de cent pas à peu près, ceux qui portaient la bière crurent entendre un grognement sourd qui sortait du cercueil même ; mais comme aucun d'eux ne communiqua son observation à un autre, ils continuèrent leur route. Bientôt, à ce grognement succéda une toux enrouée et cependant assez bruyante pour que les six porteurs s'arrêtassent instantanément, immobiles comme des cariatides. Puis, d'un même mouvement et comme s'ils s'étaient donné le mot, ils laissèrent tomber la bière. Le cadavre roula hors du cercueil en faisant quelques contorsions et force grimaces, comme un homme qui aurait avalé une arête. Il n'y avait pas de doute, Placido Brandi avait été dépendu à temps.

C'est ce que pensait le bourreau, qui, tirant aussitôt le poignard que les exécuteurs portent toujours pour achever le patient en circonstance pareille, se précipita vers le ressuscité, qui avait

déjà repris assez de connaissance pour comprendre le danger, sinon assez de force pour s'y soustraire. Mais alors un secours imprévu vint en aide au pauvre diable : les pénitents s'élançèrent entre lui et l'exécuteur, prétendant que, puisque Placido avait été pendu, il avait satisfait à la justice et n'appartenait plus aux hommes, mais à Dieu. Le bourreau insista, les pénitents s'entêtèrent ; le bourreau appela ses valets à son secours, les pénitents se rangèrent devant leur protégé qui, assis sur son derrière, était parvenu à reprendre son centre de gravité et qui en profitait pour rappeler ses idées en se frottant les yeux. Une lutte s'établit, d'un côté avec l'acharnement de la vengeance, de l'autre avec le dévouement de la charité, les uns criant, les autres chantant, les uns appelant le diable à leur aide, les autres priant Dieu de les protéger. Bref, il était impossible de préjuger à qui resterait la victoire, lorsque Placido, revenu entièrement à lui, pensa qu'il était de la dernière inconvenance de laisser de saints hommes comme ses défenseurs exposer ainsi leur salut pour lui tandis que lui, qui était si intéressé à la solution de l'affaire, les regardait les bras croisés. En conséquence, il saisit aux mains d'un enfant de chœur la croix qu'il portait, et, se frayant un passage au milieu des combattants, il assena de son arme bénite un si terrible coup sur la tête du bourreau que celui-ci tomba comme un bœuf frappé d'un coup de masse. Les deux partis jetèrent un grand cri ; contre toutes les habitudes reçues, le patient avait tué l'exécuteur. Les valets épouvantés prirent la fuite, et les pénitents emportèrent Placido Brandi en triomphe, chantant à tue tête le *Gloria in excelsis Deo*.

Cet événement donna matière à un cinquième procès ; mais celui-ci s'instruisit par contumace. Placido n'avait pas voulu quitter ses bons amis les pénitents, et comme leur église avait droit d'asile, on lui avait établi dans la sacristie un petit logement provisoire dont il se trouvait à merveille, comparativement à celui qu'il aurait dû occuper. Placido Brandi fut condamné à mort une cinquième fois ; mis le cas était si étrange que l'on envoya

l'instruction au roi Ferdinand, lequel envisagea la chose du côté comique et, ne voulant pas risquer de briser sa puissance royale contre un homme si évidemment protégé par la puissance divine, fit à Placido Brandi grâce pleine et entière, à la condition qu'il abandonnerait sa troupe et vivrait à Cosenza aussi honnêtement qu'il lui serait possible. Ces conditions parurent à Placido si raisonnables qu'il les accepta sans discuter, s'assura que la grâce était en bonne forme, embrassa ses bons amis les pénitents et partit joyeusement pour le lieu de sa destination.

À cette époque, il habitait honorablement Cosenza sans qu'il lui fût resté de sa pendaison autre chose que la marque de la corde autour du cou ; et comme cette marque simulait le second grade de l'ordre de Saint-Janvier, on n'appelait généralement Placido Brandi que *le Commandeur*.

## VI

### Le bandit par droit divin

Lorsque Placido Brandi avait été arrêté, Marco Brandi, son fils, avait tout naturellement pris la place de son père. C'était donc, comme nous l'avons dit, non pas un chef par élection, mais un héritier légitime, un bandit de droit divin.

Il en résultait que Marco Brandi, libre comme tout montagnard, brave comme tout Calabrais, était dans le fait un bon chef de bande ; seulement, il exerçait sa profession comme on exerce une profession apprise de jeunesse, en métier et non en art, avec conscience et loyauté, mais sans enthousiasme.

Aussi, à peine Marco Brandi avait-il appris la manière miraculeuse dont son père avait échappé à la mort qu'il était parvenu sous un déguisement jusqu'à lui et lui avait offert de résigner entre ses mains le commandement qu'il avait exercé par intérim. Mais le bonhomme lui avait expliqué les conditions moyennant lesquelles il avait obtenu sa grâce, et, tout en lui offrant les conseils de sa vieille expérience, il lui avait fait part de la détermination qu'il avait prise de se retirer définitivement des affaires. En conséquence, Marco Brandi était revenu vers sa troupe, avait réglé les comptes d'un chacun et avait fait parvenir à l'ancien chef, en une traite sur le meilleur banquier de Cosenza, la part qui lui revenait dans les prises pour tout le temps de sa gestion. Il y avait joint sa part à lui en priant son père de la lui faire valoir du mieux qu'il lui serait possible afin d'avoir cette ressource si d'un jour à l'autre il lui prenait l'envie de se retirer à son tour.

Puis, ces arrangements faits, il avait continué ses expéditions dans la montagne, à la grande satisfaction de ses compagnons qui, ne voyant pas, comparativement à eux, dans Marco Brandi un homme d'une supériorité terrassante, le respectaient moins

peut-être, mais l'en aimaient davantage. Aussi avaient-ils éprouvé une profonde terreur quand, trois ans auparavant, leur chef avait, comme nous l'avons raconté, manqué d'être pris et ne s'était sauvé qu'en enjambant le mur du jardin de l'abbaye, où sœur Marthe l'avait humainement nourri tout le temps qu'il y était resté caché. Ils se soumièrent donc sans murmures aux conditions proposées par la madone, quoique ces conditions les exilassent pendant trois ans du véritable centre de leurs opérations. Ils se retirèrent donc à la distance convenue et parcoururent tout le reste de la Calabre en respectant Nicotera et ses environs.

Le délai fixé était écoulé depuis trois jours lorsqu'ils y revinrent, et cela à leur grande joie ; car les uns avaient des relations d'amour, d'autres, de famille, et d'autres enfin, d'amitié, tant à Scylla qu'à Monteleone et au Pizzo. Partout ailleurs, ils s'étaient regardés comme exilés ; là, au contraire, ils étaient chez eux.

Aussi, le soir de l'orage, ces braves gens étaient-ils tranquillement, dans une maison située à quelques pas de la route, à fêter leur retour le verre à la main, lorsque Marco Brandi, en sortant par hasard, aperçut le caporal Bombarda qui, ainsi qu'il l'avait écrit à maître Adam, revenait passer son congé dans sa famille. Marco Brandi avait hérité de son père la haine des uniformes ; peut-être, à jeun, se fût-il contenté de mépriser le jeune artilleur ; mais quelques verres de muscat calabrais lui avaient monté à la tête ; il résolut donc de ne pas laisser le voyageur achever paisiblement son étape. En conséquence, il gagna la route et se mit à marcher côte à côte avec le caporal.

Au bout d'un instant de silence qui fut consacré par les deux jeunes gens à s'observer mutuellement :

— Vous êtes militaire ? dit Marco Brandi en toisant le caporal de la tête aux pieds.

— Un peu, répondit Bombarda en relevant sa moustache.

— Dans quel corps ? continua le bandit.

— Dans l'artillerie à pied, répliqua le militaire, d'un ton qui indiquait la supériorité qu'il accordait à ce régiment sur tous les

autres.

— Triste corps ! fit Marco Brandi en allongeant la lèvre inférieure en signe de mépris.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le caporal Bombarda parut réfléchir profondément à ce qu'il venait d'entendre ; puis, comme s'il n'eût pas compris :

— Vous dites ? reprit-il.

— Je dis : triste corps ! continua son interlocuteur avec le même flegme.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, mon mignon ? reprit le caporal.

— Parce que c'est un corps qui fait plus de fumée que de feu, plus de bruit que de besogne ; voilà pourquoi. Et quel grade occupez-vous dans l'artillerie ?

— Le grade de caporal, dit Bombarda, d'un air qui indiquait la certitude que sa position personnelle allait le relever aux yeux de son compagnon de voyage.

— Pauvre grade ! murmura Marco Brandi en avançant, cette fois, les deux lèvres en signe de dégoût.

— Comment, pauvre grade ? s'écria le jeune militaire, doutant encore qu'un homme eût réellement l'impudence de prononcer devant lui de semblables paroles.

— Sans doute, répondit Marco Brandi, est-ce que vous ne connaissez pas le proverbe : *Besogna dieci otto caporali per far' un' coglione*.

Le bandit n'avait pas achevé ces paroles que l'artilleur avait le sabre à la main.

— Tu vois bien que je te dis la vérité, s'écria Marco Brandi en faisant un pas en arrière, puisque tu mets le sabre à la main contre moi qui suis sans armes.

— Tu as raison, dit l'artilleur, renfonçant l'arme dans sa gaine : et maintenant, continua-t-il, as-tu un couteau ?

— Est-ce qu'un Calabrais marche jamais sans cela ! répondit Marco en tirant de la poche de sa culotte l'instrument demandé.

— Bien ! dit le caporal en suivant son exemple. À combien de pouces nous battons-nous ?

— À toute la lame, répondit le bandit ; de cette manière, il n'y aura pas moyen de tricher<sup>1</sup>.

— Soit, s'écria l'artilleur en se mettant en garde.

— Et maintenant, ajouta son adversaire, veux-tu que je te dise une dernière chose pour te donner du cœur si tu en manques ? C'est que, si tu me tues, tu serais fait sergent.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je suis Marco Brandi.

— En garde ! dit l'artilleur.

— Défends-toi, dit le bandit.

Les deux jeunes gens se jetèrent l'un sur l'autre, animés d'une de ces rages de tigre comme en éprouvent les Méridionaux. Aussi c'eût été une chose terrible à voir que ce duel au couteau, sur une grande route, illuminé par les éclairs et accompagné par la foudre. Mais comme il n'y avait aucun témoin, nul ne peut dire ce qui se passa. Seulement, une troupe de sbires qui se rendait de Reggio à Cosenza vit, au moment où elle débouchait à l'angle de la route, un homme qui tombait en poussant un grand cri. En même temps, un autre homme, apercevant les cavaliers, prit la fuite ; les gendarmes pensèrent qu'un assassinat venait d'être commis et firent feu. Marco Brandi, atteint alors d'une balle dans le côté, désespéra de regagner la montagne et se jeta dans la première maison qu'il trouva sur sa route. Nous avons vu quel hasard fit que c'était au père même du malheureux caporal Bombarda que le bandit avait demandé l'hospitalité, et comment le vieillard, dans le premier mouvement de sa douleur, l'eût sans

1. Pour comprendre cette provocation, il faut savoir qu'en Calabre et en Sicile, on se bat habituellement au couteau ; seulement, selon la gravité de l'offense ou l'intensité de la haine, on se bat à un pouce, deux pouces ou trois pouces, puis enfin, à la lame tout entière. Dans les premiers cas, les combattants pincent entre le pouce et l'index le fer à la distance indiquée, de sorte que les doigts servent de garde et empêchent le couteau de pénétrer plus loin qu'il n'a été convenu.

doute livré à ceux qui le cherchaient, sans la prière tacite mais expressive de Gelsomina.

Il fallait tout l'amour que maître Adam portait à sa fille pour qu'il étouffât ainsi le cri paternel qui demandait vengeance au plus profond de son cœur. Mais, le premier mouvement de lutte passé, il fut sublime à la fois de grandeur et de simplicité ; les deux blessures étaient graves : trois jours, Marco Brandi et le caporal Bombarda furent entre la vie et la mort, et, pendant ces trois jours, le vieillard pria également pour le meurtrier et pour la victime, tandis qu'au milieu de ces deux moribonds couchés dans la même chambre, Gelsomina veillait comme l'ange de l'espérance et de la résignation. Quant à la vieille Babilana, elle n'avait rien compris à toute cette aventure, si ce n'est qu'il y avait deux blessés dans la maison. Elle effilait en conséquence de la charpie et taillait des bandages ; seulement, comme l'un de ces blessés était son fils, de temps en temps, sans interrompre son ouvrage, elle essuyait une grosse larme avec le revers de sa main.

Il n'y avait pour tout chirurgien à Nicotera qu'une espèce de barbier, bavard mais crédule, à qui l'on dit que les deux jeunes gens revenaient ensemble lorsqu'ils avaient été attaqués par la troupe de Marco Brandi et laissés pour mort sur la route. Le détachement qui avait poursuivi l'assassin avait continué sa route vers Cosenza, persuadé que le brigand avait regagné sa bande, de sorte que nul ne se doutait dans le village de ce qui s'était réellement passé. Les deux blessés eux-mêmes furent longtemps à comprendre comment ils étaient l'un près de l'autre. Le frater avait recommandé le silence aux malades, et, aussitôt que Marco Brandi voulait parler, Gelsomina lui appuyait la main sur la bouche ; et comme il aimait beaucoup cette manière de lui imposer silence, il se taisait avec assez de docilité. Quant au caporal Bombarda, sa sœur opérait sur lui le même effet sans avoir besoin d'employer le même moyen. Il lui suffisait de porter un doigt à sa bouche, et alors la jeune descendante des Grecs, élancée, gracieuse et noble comme ses aïeules, semblait dans cette pose



antique une statue du Silence retrouvée dans quelque fouille d'Herculanum ou de Pompéi.

Enfin, on permit aux blessés de parler à voix basse ; c'était encore une manière de dialogue fort au goût de Marco Brandi. Pour entendre ce qu'il avait à lui dire, il fallait que la jeune fille se penchât sur son lit, et le bandit avait la voix si faible que Gelsomina était obligée d'approcher ses joues presque contre ses lèvres. Cependant, toute faible qu'était cette voix, Marco avait toujours à raconter des choses d'une longueur étrange et qui contrastaient avec l'échange rapide de paroles que faisaient, de l'autre côté de la chambre, le frère et la sœur. Aussi, quoique le caporal Bombarda fût celui qui était blessé le plus grièvement, par un de ces bizarres et inexplicables caprices de l'organisation humaine, ce fut lui qui retrouva le premier la sonorité de la parole. Il en profita pour demander à Marco Brandi, pendant un instant où Gelsomina les avait laissés seuls, ce qui s'était passé depuis le moment où il ne se souvenait plus de rien. Marco Brandi, qui n'avait aucune raison de parler bas au caporal, retrouva pour lui répondre toute l'étendue de sa voix. À son tour, le caporal apprit au bandit ce qu'était son père et comment son état avait été toujours baissant depuis l'aventure de la madone. Marco Brandi remarqua que les malheurs successifs de cette famille dérivait de lui, et comme c'était un brave et honnête garçon, il résolut de les réparer, autant qu'il était en son pouvoir, en épousant Gelsomina. Aussi, lorsque la jeune fille rentra, prétextant la fatigue que lui avait causée le dialogue précédent, eut-il à voix basse avec elle un des entretiens les plus longs et les plus animés qu'il eût encore entamés. Quant à Gelsomina, elle ne répondit qu'en rougissant ; puis, tout à coup et au moment où rien ne présageait que la conversation dût finir, elle s'élança dans la chambre et alla se jeter au cou de son père en disant :

— Oh ! d'abord, père, j'en mourrai de chagrin si tu n'y consens pas.

Maître Adam écouta toute la petite confession de sa fille en

homme qui sent toute la gravité d'une pareille confiance. Son intention n'avait jamais été de contrarier Gelsomina dans son amour. Quant à la fortune, sa position personnelle ne lui permettait pas d'avoir pour l'établissement de ses enfants des prétentions exorbitantes ; cependant il fit quelques observations à Gelsomina sur la situation sociale de son futur époux. Non pas que la profession de bandit ne fût honorable et lucrative, quand on l'avait, surtout, comme Marco Brandi, exercée depuis son enfance ; mais elle offrait trop de chances à une femme de devenir veuve. Gelsomina cita alors à son père l'exemple de plusieurs jeunes filles des environs qui avaient fait des mariages semblables, lesquels avaient parfaitement tourné. Mais le vieillard fut inflexible : c'était chez lui une affaire de prévoyance et non de préjugés. Gelsomina eut beau lui rappeler le vieux Placido Brandi, qui menait une vie de patriarche à Cosenza, maître Adam lui répondit que c'était une exception, que tout cela avait tenu à une corde plus ou moins solide, et que ce n'était pas sur de pareilles possibilités qu'il fallait baser le bonheur de sa vie. Il y avait bien quelque chose de réel dans tout cela ; aussi Gelsomina revint-elle, avec moins de dépit qu'on ne l'aurait cru, rapporter à son amant la réponse de son père.

Cela donna gravement à réfléchir à Marco Brandi. Comme nous l'avons dit à nos lecteurs, il n'avait jamais été enthousiaste de son état ; seulement, il l'avait exercé avec honneur et courage parce que ces deux qualités étaient en lui et qu'il les eût transportées dans quelque situation de la vie où il se fût trouvé. Il répondit donc à Gelsomina qu'elle ne devait avoir aucun trouble à cet égard, qu'il reconnaissait la justesse des raisonnements de son père, qu'il était prêt à faire le sacrifice de sa profession à son amour, et que, dès lors, le consentement du vieillard ne tenant qu'à son abdication, il abdiquait ; seulement, il lui faudrait changer de localité, aller demeurer dans un pays où il fût moins célèbre. Au reste, la fortune qu'avait fait valoir pour lui son père, jointe à sa portion dans ce qui lui restait à partager avec ses

compagnons, non-seulement lui facilitait tous les moyens de déménagement, si dispendieux et si lointains qu'ils fussent, mais encore lui assuraient, en quelque lieu qu'ils fixassent leur domicile, non pas une fortune brillante, mais une existence douce et tranquille ; ce qui donnerait à maître Adam la facilité de faire sur tous les murs blancs des madones impuissantes et des âmes du purgatoire insolubles.

Cette proposition, dans l'état actuel des choses, était ce qui pouvait faire le plus de plaisir à maître Adam, car elle cadrerait merveilleusement avec ses plans d'avenir ; il l'accepta donc avec la même franchise qu'elle lui avait été faite. Marco Brandi échangea son amour avec la fille, et sa parole avec le père ; un baiser fut le gage de l'un, un serrement de main, le garant de l'autre. Puis, comme le caporal Bombarda, ramené par les raisonnements de son camarade de chambrée vers des idées plus droites à l'égard de la servitude militaire, ne voyait plus dans son état qu'un esclavage sans avenir, il résolut de partager la fortune de sa famille, et voilà comment, au bout de six semaines, les deux jeunes gens sortaient bras dessus bras dessous de la maison de maître Adam, l'un pour aller donner sa démission de chef de bandits, l'autre pour faire changer son congé provisoire en congé définitif.

## VII

### Les trois sous du compère Matteo

Quant à maître Adam, ce qui l'avait décidé à quitter Nicotera pour fixer ailleurs son domicile, c'était d'abord son amour pour Gelsomina, qui lui faisait regarder comme impossible de se séparer jamais de sa fille chérie, puis enfin, l'état de misère profonde dans laquelle il était tombé.

Nous avons dit que l'hospitalité de maître Adam était à la fois d'une grandeur et d'une simplicité sublimes ; en effet, le vieillard, en donnant asile à Marco Brandi, avait non-seulement oublié sa vengeance, mais encore sa pauvreté. Les besoins journaliers des deux blessés lui avaient bientôt, il est vrai, rappelé sa misère ; mais il s'était généreusement soumis à toutes les conséquences de la bonne action qu'il avait entreprise. Alors le vieillard, pour subvenir à la double dépense de ceux qui étaient malades et de ceux qui se portaient bien, s'était peu à peu défait des objets les moins nécessaires à son petit ménage ; puis, de ceux-ci, il était passé petit à petit aux ustensiles usuels ; enfin, il avait été obligé d'avouer sa détresse à Gelsomina, qui avait aussitôt mis à sa disposition ses aiguilles d'or, ses boucles d'oreilles et son collier.

Le vieillard les avait vendus en pleurant ; mais, pendant le premier mois, les deux blessés n'avaient manqué d'aucun soin ni d'aucun médicament ; ce terme passé, maître Adam, qui avait toujours tout payé comptant, avait eu crédit pendant une semaine ; enfin, les huit derniers jours de la convalescence s'étaient écoulés plus difficilement, car les créanciers non-seulement réclamaient le prix des objets fournis, mais encore ils n'en voulaient plus fournir d'autres. Néanmoins ils s'étaient écoulés, et comme ni le corporal ni Marco Brandi n'avaient eu le loisir

d'examiner la maison en y entrant, ils ne s'étaient point aperçus de l'état de dénûment auquel elle en était réduite lorsqu'ils en sortirent. Il y eut plus : comme maître Adam ne voulait pas que son fils se remît en route sans avoir quelque chose à faire sonner dans sa poche, il eut recours à la vieille amitié de son compère Matteo, qui fit mille difficultés d'abord, mais qui, enfin, vaincu par ses sollicitations, se hasarda, tout avare qu'il était, à lui prêter trois sous, avec promesse positive de la part de maître Adam que si, dans l'espace de huit jours, cette somme n'était pas remboursée, il lui donnerait un gage qui lui en répondît. Maître Adam souscrivit à cette condition, de sorte qu'au moment où le pauvre père serrait la main de son fils, il put encore lui glisser dans la main cette dernière marque de sa prévoyance paternelle que le caporal Bombarda se garda bien de refuser, quelque minime qu'elle fût. Il est vrai qu'il était loin de se douter qu'en l'acceptant, il devenait de trois sous plus riche que son père.

Ce ne fut que lorsque les deux jeunes gens furent partis que maître Adam sentit tout son dénûment : la maison était vide, et, du peu de meubles qui la garnissaient autrefois, il ne restait plus que les lits des deux blessés. Gelsomina s'assit sur l'un, et maître Adam, sur l'autre, tandis que la vieille Babilana apprêtait pour le souper les dernières provisions qui restaient encore, mais qui, épuisées en un ou deux repas, allaient laisser sans ressources la pauvre famille. Gelsomina pleurait. Maître Adam, absorbé dans ses pensées, cherchait au plus profond de son esprit un moyen de se tirer d'affaire. Tout à coup, une idée lumineuse sembla traverser son esprit ; il se leva et alla embrasser sa fille. Il venait de décider qu'elle partirait le lendemain matin pour passer, chez une tante qu'elle avait à Tropea et qui souvent la lui avait demandée sans qu'il consentît à s'en séparer jamais, tout le temps que durerait l'absence de Marco Brandi. De cette manière au moins, Gelsomina serait exempte des privations auxquelles il ne pouvait la soustraire si elle restait, et que lui et la vieille Babilana trouveraient toujours moyen de supporter, du moment qu'elles

n'atteindraient pas leur fille. Gelsomina fit quelques objections ; mais, vaincue par les instances de son père, elle consentit à partir le lendemain. En conséquence, au point du jour, maître Adam alla emprunter Balaam à Fra Bracalone, avec lequel il était, depuis le marché fait entre eux, resté dans les meilleures relations du monde, et comme ce n'était pas jour de quête, le sacristain le lui prêta sans difficulté. Gelsomina prit congé de sa mère et monta sur le dos de Balaam, qui se mit en route, tout joyeux de porter, cette fois, contre son habitude, un poids aussi léger.

Maître Adam avait choisi cette heure matinale pour que sa fille trouvât, en arrivant chez sa tante, un déjeuner qu'elle aurait cherché vainement à la maison. En effet, sa parente la reçut à merveille et fit grande fête à son beau-frère. Elle eût bien voulu le retenir un jour avec Gelsomina, mais le vieillard se rappelait qu'il avait laissé à la maison la pauvre Babilana seule, sans provisions et sans argent pour en acheter. Aussi ne voulut-il pas même se mettre à table, objectant qu'il avait promis de ramener Balaam avant midi. Seulement, il demanda la permission de mettre dans sa poche sa part du déjeuner, afin, disait-il, de la manger en route, mais, dans le fait, pour la reporter à sa femme. Puis il prit congé de Gelsomina, lui promettant de la revenir chercher le plus tôt possible.

Un nouveau désastre attendait maître Adam à son retour ; le propriétaire de la maison qu'il habitait et qui, depuis quelque temps, le poursuivait pour le payement de trois termes dont il était en retard, avait fait saisir chez lui. En apprenant cette nouvelle, maître Adam vit bien qu'il était enfin arrivé au bout de la lutte et qu'il lui fallait céder : il tira de sa poche les provisions qu'il rapportait à sa femme et dont il l'assura avoir pris sa part ; et tandis que celle-ci quittait un instant, pour leur faire fête, le rosaire qu'elle égrenait machinalement toutes les fois que les soins de la maison lui laissaient le loisir de dire ses prières, il se promena en long et en large avec l'agitation qui précède toujours une résolution désespérée. Enfin, il s'arrêta devant la vieille

Babilana, les bras croisés et en homme qui a pris sa décision.

— Eh bien ? dit la pauvre vieille avec un sentiment instinctif d'effroi.

— Femme, répondit maître Adam, le moment est venu d'avoir du courage !

— D'avoir du courage ! répéta Babilana, d'un ton moitié passif, moitié interrogateur.

— Sans doute. Ils ont saisi les meubles aujourd'hui ; ils me saisiront demain, moi.

— Ils te saisiront ! murmura la vieille femme ; mais ne devons-nous pas nous en aller de ce maudit pays avec nos enfants et notre gendre ?

— Oui ; mais ils ne me laisseront pas partir.

— Ils ne te laisseront pas partir ! Comment faire, alors ?

— Il ne me reste qu'une ressource, femme.

— Laquelle ?

— Celle de mourir.

— De mourir ! s'écria la pauvre créature en laissant tomber le morceau de pain que sa main tremblante portait à sa bouche.

— Oh ! mon Dieu, oui, de mourir ! c'est le seul moyen qui me reste de vivre tranquille.

— Explique-toi, dit la vieille.

— Écoute, dit maître Adam, je vais me mettre au lit ; tu courras chez le médecin, qui ne viendra pas parce qu'il saura qu'il n'a rien à gagner, soit qu'il me sauve ou qu'il me tue, et, demain matin, je serai mort faute de secours : voilà tout. Peut-être seulement qu'alors on lapidera ce coquin de médecin ; ça me fera plaisir.

— Ce n'est donc pas pour tout de bon que tu veux mourir ? murmura la bonne Babilana, qui commençait enfin à comprendre.

— Pas si bête ! dit maître Adam ; mais, une fois qu'ils me croiront mort, les créanciers seront moins durs pour toi peut-être. Quant à moi, j'arrangerai la chose avec Fra Bracalone, qui m'a promis de me garder, et je filerai à Rome, où vous viendrez tous

me rejoindre.

— À Rome ?

— Oui, à Rome ; c'est le pays des arts. Là, on appréciera peut-être le talent qu'ici on méprise, et puis je veux voir enfin ce fameux *Jugement dernier* de Michel-Ange dont on parle tant.

— Qu'est-ce que Michel-Ange ? interrompit Babilana.

— C'est un gaillard qui peignait aussi des âmes du purgatoire ; eh bien, nous verrons s'il n'y a pas moyen de lui faire son pendant.

— Je n'augure pas grand' chose de bon de tout cela, répondit la vieille en hochant la tête : c'est tenter Dieu.

— Que diable veux-tu qu'il nous arrive de pis que ce qui est ? Les situations désespérées ont cet avantage qu'elles ne peuvent changer qu'en mieux. Va chercher le médecin, femme.

— Eh ! s'il allait venir ?

— S'il allait venir, cela changerait peut-être la chose, et je pourrais bien mourir tout de bon. Mais sois tranquille, il ne viendra pas ; va donc, va.

— Il faut bien le faire, puisque tu le veux, dit la vieille, habituée à obéir passivement à son mari depuis vingt-cinq ans.

Et elle alla chercher le docteur.

Maître Adam, resté seul, s'approcha du fragment de glace devant laquelle il faisait sa barbe et commença à se peindre la figure comme un acteur qui jouerait le spectre de Ninus dans *Sémiramis*. Nous nous sommes trop étendu sur le talent du respectable héros de cette histoire pour qu'on ait la crainte que ce talent pût faiblir lorsqu'il l'exerçait sur lui-même et dans une circonstance aussi grave. Bientôt, en effet, la figure du vieillard présenta tous les symptômes d'une maladie mortelle arrivée à sa dernière période. Maître Adam en suivait les progrès avec une satisfaction d'amour-propre réelle. Enfin, lorsqu'il se crut suffisamment grimé, il alluma la dernière chandelle qui restait dans la maison, ménagea sa lumière comme aurait pu le faire Rembrandt et alla se coucher dans l'un des lits.



Ces préparatifs étaient à peine finis que la vieille Babilana rentra. Comme l'avait pensé maître Adam, le médecin avait non pas refusé de la suivre, mais, prétextant des visites plus urgentes, remis la sienne à un autre moment. La bonne femme venait donc rapporter cette réponse à maître Adam, lorsqu'elle l'aperçut étendu sur son lit et éclairé seulement par le rayon funèbre et vacillant de sa dernière chandelle. L'apparence de l'agonie était telle que, toute prévenue qu'était la pauvre Babilana, elle jeta un cri d'effroi en apercevant ce visage pâle et défiguré. Maître Adam se hâta de la rassurer ; mais, quelque chose qu'il pût lui dire, elle n'en était pas moins toute tremblante encore lorsqu'on frappa à la porte.

C'était le propriétaire, accompagnée des recors. Il avait appris la maladie subite de maître Adam et craignait quelque procès avec les héritiers, de sorte qu'il désirait, si la chose était possible, enlever les meubles du vivant du peintre. Ce n'était pas, comme nous l'avons dit, une opération difficile à terminer. Après avoir visité la première pièce, qui était déjà à peu près vide, ils entrèrent dans la seconde, et, sans être attendris par les plaintes du mourant, ils s'emparèrent d'abord du lit en face de celui où il était couché. Puis, remarquant que, par un raffinement de sybaritisme tout à fait indélicat chez un débiteur, maître Adam avait choisi le plus confortable pour y mourir, ils soulevèrent doucement le matelas sur lequel il était étendu, tirèrent adroitement les deux matelas inférieurs et le reposèrent à côté de la couchette. Pendant ce temps, la vieille Babilana pleurait et priait ; mais le propriétaire est, dans tous les pays du monde, un être à part et d'une nature peu accessible aux prières et aux larmes, de sorte que tout ce qu'elle put dire ne servit à rien. Les recors poursuivirent leur expédition et s'en allèrent enfin, laissant les deux chambres vides et les armoires ouvertes. Il est vrai que le malheureux propriétaire n'avait guère qu'une douzaine de mille livres de rente, ce qui, en Calabre, peut équivaloir à cinquante mille, et que la somme que lui devait maître Adam pouvait bien

monter à dix écus.

— Eh bien, mon pauvre homme, dit Babilana quand les gens de loi furent sortis, qu'avons-nous gagné à cette comédie ?

— Nous y avons gagné, répondit maître Adam, un bon matelas pour toi, femme ; tandis que si j'avais été sur pied, ils auraient tout pris. Mais chut ! on frappe.

— C'est le compère Matteo, dit la bonne femme après avoir regardé par le trou de la serrure.

— Bien ! Fais-le entrer, répondit maître Adam. Seulement, pour lui, je suis mort... Entends-tu ?

La vieille répondit par un signe de tête indiquant qu'elle avait parfaitement compris et alla ouvrir. Maître Adam croisa les mains sur sa poitrine, ferma les yeux et ouvrit la bouche.

— Tiens, ce pauvre compère ! dit Matteo en entrant ; ce que c'est que de nous !

— Oh ! mon Dieu, oui, répondit la vieille Babilana ; le Seigneur l'a enlevé de ce monde pour un meilleur.

— Et comment cela lui a-t-il pris ?

— Ça lui a pris ce matin par une grande faiblesse dans les jambes et des étourdissements de tête.

— Tiens, c'est justement ce que j'éprouve quand j'ai un peu bu, reprit le compère.

— Hélas ! ce n'était pas la même cause, répondit Babilana : le pauvre cher homme n'avait rien pris depuis vingt-quatre heures.

La pauvre femme disait la vérité en croyant mentir.

— Puis notre propriétaire est venu, qui a tout pris, comme vous voyez.

Le compère fit signe qu'il voyait parfaitement.

— De sorte que ça lui a porté le dernier coup, continua la vieille, et à peine ont-ils été sortis qu'il est mort... Aussi ils peuvent bien se vanter de l'avoir tué ! Oh ! la la ! mon Dieu !

— Il y a des créanciers bien impitoyables, dit le compère. Vous savez, mère Babilana, que votre mari me doit trois sous ?

— Oh ! mon Dieu, oui, ce pauvre cher homme, il m'a dit cela avant de mourir, et il regrettait bien de ne pas pouvoir vous les rendre.

— Vous a-t-il dit aussi qu'il m'avait promis un gage pour m'en répondre ?

— Oui, sans doute ; mais, vous le voyez, il n'y a plus rien.

— Dites donc, la mère, pour aller où il va, il n'a pas besoin de sa calotte grecque. J'en ai toujours eu envie pendant qu'il vivait ; ça me fera un souvenir de lui après sa mort ; moyennant cela, je vous tiendrai quitte de mes trois sous.

— Impossible, compère, impossible, s'écria la vieille ; il a demandé à être enterré avec. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! un si brave homme, je ne voudrais pas pour un royaume manquer à une seule de ses recommandations.

— En voilà une drôle d'idée, dit le compère, que celle d'être enterré avec son bonnet grec ! Est-ce qu'il a peur d'avoir froid à la tête par hasard ?

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! fit Babilana, comme si la douleur l'empêchait d'entendre.

— C'est bien ! c'est bien, la mère, murmura Matteo ; je vous laisse, parce que je suis sensible, que je ne puis pas voir pleurer sans pleurer moi-même ; mais il n'en est pas moins vrai que votre mari me devait trois sous, et qu'il avait promis de me donner un gage.

— Eh bien ?...

— Eh bien, c'est vous dire que, puisque vous ne pouvez pas me rendre les trois sous, je ne me ferai pas scrupule de prendre le gage où je le trouverai. Adieu, la mère.

— Adieu, ami de Job, murmura la vieille.

— Ah ! ah ! dit le compère en refermant la porte. Il paraît que tu tiens à ta calotte, mon brave homme : eh bien, moi aussi, j'y tiens !... Nous verrons lequel de nous deux sera le plus entêté !...

## VIII

### La calotte grecque

À peine le compère Matteo était-il rentré chez lui qu'on frappait pour la troisième fois à la porte de maître Adam ; mais, cette fois, c'était un ami.

Fra Bracalone avait, en arrivant de sa quête, appris l'accident advenu à maître Adam et s'était empressé d'accourir pour offrir au malade les secours spirituels et temporels. Les secours spirituels étaient quelques lieux communs qu'il avait retenus des exhortations *in extremis* du père Gaetano ; les secours temporels étaient un flacon de bon vin de Catanzaro, une poule pour faire du bouillon et quelques poissons renommés pour leur délicatesse et leur légèreté. C'était, comme on le voit, un brave homme que Fra Bracalone, esclave de sa parole et qui, aussitôt qu'il avait appris que le caporal Bombarda était en danger de mort, s'était empressé de lui apporter les indulgences promises. Mais, malheureusement, le caporal avait déjà repris toute sa connaissance, et comme c'était un esprit fort, il avait repoussé, dans son attachement pour les choses de la terre, les avances que Fra Bracalone lui faisait de la part du ciel. Le digne sacristain ne s'était pas tenu pour battu ; il se passait rarement plus de deux ou trois jours sans qu'il s'établît entre lui et le blessé quelque controverse sur les différents mystères de notre sainte religion, controverses dans lesquelles l'incrédule n'avait que trop souvent le dessus. Enfin, un jour que le moine et le caporal déjeunaient ensemble et que la table, outre un assez copieux assortiment de comestibles destinés à apaiser la faim, offrait trois carafons de vin destinés à étancher la soif, la discussion prit, comme d'habitude, une tournure théologique et tomba sur la Sainte-Trinité. Comme d'habitude encore, le caporal commençait à mener le moine tambour battant, le

défiant de lui démontrer la possibilité de la fusion d'une triple essence en une seule, lorsqu'une inspiration d'en haut illumina soudain l'esprit de l'homme de Dieu ; si bien que Fra Bracalone demanda au caporal s'il se convertirait au cas où il parviendrait à lui prouver cette possibilité. Le caporal, croyant ne s'engager à rien, accepta le défi. Alors Fra Bracalone prit une carafe vide, y versa les trois carafons pleins, et, étendant le bras vers son adversaire :

— Voici ma réponse, dit-il d'une voix triomphante.

— Comment cela ? répondit le caporal.

— *Tres in unum*, trois dans un.

L'argument était irréfutable ; aussi le caporal Bombarda, à compter de ce jour, rompit-il bravement avec l'incrédulité et crut-il au reste de nos saints mystères comme s'ils lui avaient été démontrés avec la même exactitude mathématique que celui de la Trinité.

Cette humilité avait touché profondément Fra Bracalone, et il s'était véritablement attaché à son néophyte. Aussi n'était-ce pas sans un chagrin véritable qu'il l'avait vu partir pour Messine. Il en avait résulté que cette affection inspirée par le fils lui avait fait oublier les anciens griefs contre le père. C'est ce que nos lecteurs ont pu déjà deviner lorsqu'ils ont vu Fra Bracalone prêter courtoisement son âne à maître Adam, et c'est ce qui ne doit leur laisser aucun doute en voyant le bon mouvement qui amenait au lit de mort de maître Adam le sacristain et ses provisions.

Fra Bracalone parut donc véritablement affecté lorsque la vieille Babilana, allant au-devant de lui dans la première chambre, lui annonça le malheur qui venait de lui arriver et lui demanda s'il ne voulait pas venir dire quelque prière au chevet du lit mortuaire. Mais le récit de la vieille rappelait au sacristain une autre promesse engagée : c'était celle de faire à son ami maître Adam des funérailles dignes de lui. Il refusa donc en disant qu'il n'avait pas trop de temps pour ordonner toutes les dispositions du convoi, et que, comme il devait veiller le mort dans l'église, il

réciterait près du cercueil toutes les prières que l'âme la plus exigeante pourrait désirer. Ce disant, il se retira, laissant ses provisions et promettant d'envoyer immédiatement une bière décente et qui n'aurait pas encore servi<sup>1</sup>.

Maître Adam n'avait pas perdu un mot de la conversation, et il voyait à la fois dans ce que venait de faire et de dire le sacristain un bon et un mauvais côté ; le bon côté, c'étaient les provisions apportées et dont le mort commençait à éprouver le besoin ; le mauvais côté, c'était cette exactitude scrupuleuse de Fra Bracalone à tenir ses engagements et dont le vivant s'épouvantait. En effet, si Fra Bracalone restait toute la nuit près de sa bière, il fallait que maître Adam se décidât à être enterré ou prît le parti de mettre le moine dans sa confiance. L'enterrement était désagréable, la confiance, dangereuse. Maître Adam avait compté sur la solitude de l'église pour sortir sans être vu, et le lendemain, sa femme eût expliqué sa disparition en disant que la madone de Nicotera lui était apparue en songe, conduisant glorieusement maître Adam au ciel. Dès lors, l'absence du corps s'expliquait facilement, le respectable peintre n'étant pas doué, comme Dieu, de l'universalité et ne pouvant pas être à la fois au ciel et sur la terre.

Ce beau plan se trouvait donc menacé dans son exécution ; mais nos lecteurs connaissent assez maître Adam pour avoir apprécié déjà sa foi inaltérable dans la Providence ; car il est à remarquer que ceux pour lesquels elle a le moins fait sont toujours ceux qui comptent le plus sur elle. Il s'occupa donc du présent, laissant l'avenir aux mains de Dieu, et ordonna à sa femme de préparer un souper tel qu'il convient à un homme qui n'a pas mangé depuis trente heures et qui, ce repas fait, ne sait plus

1. En Italie, on n'enterre pas comme chez nous dans un cimetière, mais dans un immense caveau situé au milieu de l'église et dans lequel on pénètre en levant une dalle. On laisse donc tomber le mort dans ce charnier, et, par-dessus chaque cadavre, on jette de la chaux vive pour prévenir les exhalaisons méphitiques. Cela explique comment une bière peut servir plusieurs fois.

quand il mangera.

La bonne Babilana se mit à l'œuvre et, avec l'aide de quelques voisines charitables, réunit ce qu'il fallait pour l'apprêter, car, de pot-au-feu, de gril et de poêle, il n'en était plus question chez maître Adam. À mesure qu'il n'y avait plus chez lui rien eu à frire, à griller ni à bouillir, il s'en était défait plus ou moins avantageusement. Grâce à cette obligeance qu'elle n'eût peut-être pas trouvée en toute autre occasion, la pauvre vieille en arriva glorieusement à ses fins, et, au bout de deux heures, elle eut apprêté un souper à faire revenir un mort ; aussi fut-ce l'effet qu'il produisit sur maître Adam, qui, en le voyant entrer, se leva comme Lazare avec un air de béatitude qui eût pu faire croire à ceux qui eussent regardé par le trou de la serrure que l'âme du digne peintre prenait un avant-goût de la béatitude éternelle. Dans ce moment, on frappa à la porte : la vieille Babilana se hâta de poser ses plats à terre et d'aller ouvrir : c'était la bière que l'on apportait.

Cet incident, qui eût peut-être produit une certaine impression sur un mort moins philosophe que maître Adam, ne lui ôta rien de son appétit. Le digne peintre fit, au contraire, en cette circonstance, un des meilleurs repas qu'il se souvînt d'avoir jamais fait. Il tordait sa dernière bouchée de poisson et avalait son dernier verre de vin, lorsque des chants aigres et discords se firent entendre à la porte. La vieille tressaillit.

— Ce sont les *anges* qui viennent me chercher, dit maître Adam. Tiens, femme, il reste encore un peu de vin dans la bouteille ; donne-leur cela. Qu'il ne soit pas dit qu'ils en ont été avec moi pour leur couronne de papier doré et leurs ailes de carton. Pendant ce temps-là, je vais m'ensevelir de mon mieux et comme il convient à un honnête trépassé. Va, femme, va !

La vieille obéit, fermant la porte derrière elle afin que maître Adam ne fût point dérangé dans ses petites dispositions. C'étaient effectivement les quatre enfants de chœur du village qui venaient, ainsi que c'est l'habitude, habillés en anges avec de longues

robes de calicot, des ailes de carton et des auréoles de papier, chercher le mort, qui devait passer la nuit dans l'église. Derrière eux étaient les porteurs et, derrière les porteurs, une partie des hommes du village, en tête desquels marchait le compère Matteo.

La bonne femme donna aux anges le peu de vin qu'elle avait ; mais comme, en raison de la misère bien connue de maître Adam, les envoyés célestes ne devaient compter que sur de l'eau claire, ils furent agréablement surpris de cette aubaine inattendue, si faible qu'elle leur eût paru sans doute venant d'un mort plus fortuné ; ils entonnèrent donc le *De Profundis* d'une voix véritablement reconnaissante, tandis que les porteurs chargeaient la bière sur leur brancard et prenaient la tête du cortège, accompagnés de quatre anges et suivis du compère Matteo qui menait le deuil et qui, grâce à l'habitude qu'ont les Calabrais de porter leurs morts à visage découvert, ne perdait pas de vue la bienheureuse calotte grecque dont la possession devait l'indemniser de la perte de ses trois sous.

On arriva à l'église à la tombée de la nuit ; elle était éloignée du village de toute la grandeur du jardin où s'était autrefois caché Marco Brandi et s'élevait au penchant de la montagne. C'était une de ces petites bâtisses pittoresques qui posent si bien pour le paysagiste, détachant comme elles le font la teinte chaude de leurs pierres sur le feuillage pâle des châtaigniers ; elle était, comme tout le reste de l'abbaye, en assez mauvais état, mais Fra Bracalone l'avait, avec des fleurs nouvelles et de vieilles tentures, restaurée de son mieux, vu la solennité de la circonstance.

Fidèle à sa promesse, il attendait sur le seuil le corps de son ami. Les porteurs déposèrent la bière sur une espèce d'estrade élevée au milieu du chœur, et, pendant que les anges chantaient leur dernier psaume, Fra Bracalone alluma autour du cercueil les six cierges promis. Cette exactitude scrupuleuse effrayait de plus en plus maître Adam, qui ne doutait aucunement à cette heure que le digne sacristain ne voulût accomplir sa promesse jusqu'au bout en le gardant toute la nuit. Le psaume achevé, les anges



sortirent de l'église, les porteurs suivirent les anges, et les habitants de Nicotera suivirent les porteurs, à l'exception toutefois du compère Matteo, qui trouva moyen de se glisser, sans être vu, dans un confessionnal. Il en résulta que maître Adam, au lieu d'un gardien, se trouva en avoir deux, circonstance qui, si elle lui eût été connue, eût certainement changé sa crainte en une véritable terreur.

Fra Bracalone poussa la porte derrière le cortège, et, revenant s'asseoir près de l'estrade, il commença à marmotter ses prières. Pendant ce temps, maître Adam réfléchissait sur ce qu'il avait de mieux à faire ; devait-il attendre que Fra Bracalone fût endormi, ce qui ne pouvait pas manquer d'arriver un peu plus tôt ou un peu plus tard ? Devait-il se confier à lui et lui faire connaître qu'il veillait un vivant ? Ce dernier parti lui parut le plus hasardeux ; d'ailleurs, il était toujours temps d'y avoir recours ; il résolut donc de prendre patience et se tint dans cette immobilité qu'il avait plus d'une fois, sans pouvoir l'obtenir, demandée à ses modèles. Quant au compère Matteo, il prenait patience, comptant, pour mettre son projet à exécution, ainsi que le faisait maître Adam de son côté, sur le départ ou le sommeil du sacristain.

Une partie de la nuit s'écoula ainsi, et tous deux, trompés dans leur attente, commençaient à se trouver assez mal, l'un dans son cercueil, l'autre dans son confessionnal, lorsque Fra Bracalone s'interrompit au milieu de sa prière et, se levant tout à coup comme un homme qui a négligé une chose de la dernière importance, se dirigea rapidement vers une petite porte donnant sur le corridor qui conduisait à travers le cloître de l'église à l'abbaye. En effet, le digne homme venait de se rappeler qu'il avait oublié une des promesses faites à maître Adam, celle de l'envelopper dans un froc béni, et il allait en toute hâte chercher dans sa cellule, située à l'autre extrémité du couvent, le saint vêtement préparé pour cette funèbre cérémonie.

Maître Adam et le compère Matteo crurent, chacun de son côté, que l'heure de la délivrance était venue ; en conséquence,

maître Adam souleva la tête, et le compère Matteo entr'ouvrit son confessionnal, le premier se voyant déjà libre et courant la campagne, le second se croyant déjà maître de la fameuse calotte. Mais, au moment où tous deux mettaient timidement la jambe, l'un hors de sa bière, et l'autre hors de sa guérite, un grand bruit se fit entendre sous le porche, et la porte s'ouvrit avec fracas, donnant passage à une troupe d'hommes armés qui se répandit en vociférant dans l'église.

Chacun retira sa jambe et se tint muet et immobile dans l'attente de l'événement.

## IX

### Les âmes du purgatoire

Cette troupe qui entrait ainsi tumultueusement et dans un moment si inopportun était la bande de Marco Brandi.

Depuis qu'ils avaient perdu leur chef, les brigands étaient en proie à une anarchie déplorable et à une indiscipline fatale. Pendant quelques jours encore après sa disparition, ils avaient été maintenus, il est vrai, dans leurs habitudes presque militaires par la crainte de le voir reparaître d'un moment à l'autre ; mais peu à peu l'idée qu'il était prisonnier ou mort avait acquis force de chose jugée, de sorte que, la main puissante qui comprimait toutes les passions mauvaises n'étant plus là, les malheureux avaient commencé de faire à leur caprice, agissant selon leurs instincts brutaux, n'ayant plus ni foi ni loi, jurant Dieu et diable à tout bout de champ, disant l'*Ave Maria* dans les cabarets et faisant orgie dans les églises.

Or, le soir du jour où nous sommes arrivés, ayant appris que la malle qui devait passer à dix heures et demie du soir sur la route de Gioja à Mileto transportait les contributions de Palerme à Naples, douze ou quinze de ces réprouvés s'étaient embusqués entre les deux villages et, mettant en fuite l'escorte qui accompagnait la voiture, avaient fait, sans respect pour le service de l'État, main basse sur les deniers publics ; en suite de quoi ils s'étaient retirés dans une auberge, où ils avaient soupé en gens qui ont deux estomacs et pas de conscience. Puis, à moitié ivres et pleins de défiance les uns envers les autres, ils avaient décidé qu'ils iraient partager leur butin dans l'église afin que, si l'un d'eux était capable de tromper ses camarades, il fût retenu par la sainteté du lieu. Ce qui avait été dit avait été fait, et c'est dans cette louable intention qu'ils venaient d'entrer si mal à point pour

maître Adam et le compère Matteo.

Ils avaient d'abord été étonnés de trouver l'église si bien éclairée ; mais, en y réfléchissant, ils avaient pensé que cette illumination faciliterait le partage qu'ils venaient faire, et, dans leur ignorance des moyens dont la Providence se sert pour punir les coupables et convertir les pécheurs, ils s'étaient félicités de cet incident inattendu. Quelques-uns d'entre eux, moins endurcis que les autres, avaient cependant essayé de faire comprendre au reste de la troupe que c'était une impiété par trop forte que de se livrer à une pareille occupation à la face d'un mort ; mais ils avaient été hués unanimement, et, par une de ces contradictions si communes chez les esprits grossiers, c'étaient ceux-là maintenant qui criaient plus fort que les autres pour faire oublier à leurs camarades leur primitive timidité.

Cependant, grâce à un reste d'obéissance pour les ordres du lieutenant, le bruit se calma peu à peu, chacun s'assit en rond, et l'on procéda au partage. On commença par les grosses pièces, ensuite on passa aux moyennes, puis enfin, l'on finit par les petites : tous comptes faits, il se trouva rester trois sous.

C'était une somme assez difficile à diviser entre quinze personnes, surtout dans un pays où le système décimal n'était pas encore adopté. Aussi fut-il décidé que les trois sous, au lieu d'être partagés, seraient tirés au sort. Chacun alors proposa un mode différent ; les uns offrirent de les jouer à pile ou face, les autres, à pair ou non, mais aucun de ces deux moyens n'obtint l'approbation générale ; ceux qui les avaient offerts soutinrent leurs propositions, ceux qui les avaient repoussés persistèrent dans leur refus ; la dissidence commençait à dégénérer en querelle, les gros mots faisaient présager les mauvais coups, lorsque le lieutenant éleva la voix en disant qu'il avait trouvé un moyen qui satisferait tout le monde et qui offrirait en même temps à la société une récréation des plus agréables. Cette double promesse calma les esprits, et l'on fit silence pour écouter le lieutenant. Son invention était, en effet, des plus ingénieuses : elle consistait

à dresser la bière de manière à faire du mort une cible ; chacun tirerait sur ce but un coup de carabine, et celui qui lui mettrait une balle au milieu du front aurait les trois sous. Le lieutenant ne s'était pas trompé, la proposition satisfit tout le monde ; aussi fut-elle reçue par des acclamations générales.

Chacun s'occupa aussitôt des préparatifs nécessaires à ce tir d'une nouvelle espèce. L'un calcula la distance, l'autre prépara la carabine ; celui-ci mesura la poudre, celui-là compta les balles ; puis, lorsque ces dispositions furent faites, tous ensemble entourèrent le cercueil afin de le soulever comme il était convenu ; mais à peine ces impies eurent-ils posé la main sur lui que maître Adam, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre s'il ne voulait pas être fusillé, se dressa tout debout dans sa bière en criant d'une voix de Stentor :

— Âme du purgatoire.

À ce cri et à cette apparition, les bandits se précipitèrent hors de l'église, oubliant sur le pavé du chœur non-seulement les trois sous en litige, mais encore les quinze parts qu'ils n'avaient point eu le temps d'emporter et qui formaient entre elles toutes une somme de sept mille cinq cent trente francs.

Maître Adam resta quelque temps les bras tendus et la bouche ouverte, émerveillé qu'il était lui-même de l'effet qu'il avait produit. Puis il sauta légèrement de sa bière, pensant que le moment était venu de gagner les champs à son tour ; cependant il était homme de trop de sens pour laisser ainsi à l'abandon le bien que Dieu lui envoyait, et comme il avait entendu dire souvent par Fra Bracalone lui-même que, d'un voleur qui en vole un autre, le diable ne fait que rire, il se prépara à faire rire le diable de toute son âme en volant à lui seul quinze voleurs à la fois. En conséquence, il prit le drap qui avait servi à l'ensevelir, l'étendit à terre et y réunit en un instant et en une seule les quinze portions différentes. Il en était à la dernière et contemplait avec l'avidité de la misère ce monceau d'or, d'argent et de billon étalé devant lui, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule, et qu'une voix fit

retentir à son oreille ces mots aussi terribles qu'inattendus :

— Part à nous deux, compère.

Maître Adam se retourna vivement et vit Matteo qui, debout derrière lui et les bras croisés, le regardait d'un air goguenard. Il n'y avait pas deux partis à prendre : il fallait ou tout perdre ou partager la somme et s'assurer le silence en achetant un complice. Maître Adam n'hésita donc pas une minute, et, avec cette rapidité de décision que le lecteur lui connaît, il invita le compère Matteo à s'asseoir en face de lui et à tendre son mouchoir. Le partage fait, ils se trouvèrent avoir chacun trois mille sept cent soixante-cinq francs.

Restaient les trois sous qui avaient causé la contestation entre les voleurs. Maître Adam en fit l'observation en riant.

— Justement, dit le compère Matteo en étendant la main vers eux, ce sont les trois sous que je t'ai prêtés ; donne-les-moi.

— Par exemple, répondit maître Adam en s'en emparant, en voilà une curieuse ! Je te fais cadeau de trois mille sept cent soixante-cinq francs, et tu me réclames encore tes trois sous !

— Je te les réclame parce que tu me les dois, reprit le compère, et je te les réclamerai tant que tu ne me les auras pas rendus. Allons, te voilà riche assez pour payer tes dettes. Voyons, donne-moi un peu mes trois sous.

— Tes trois sous ! par exemple, tu pourrais bien dire mes trois sous.

— Veux-tu me donner mes trois sous ! s'écria le compère Matteo en saisissant maître Adam aux cheveux.

— Veux-tu me laisser mes trois sous ! s'écria maître Adam en empoignant le compère Matteo au collet.

Tous deux étaient trop avancés pour reculer ; d'ailleurs ils étaient entêtés comme des Calabrais ; aussi chacun continua-t-il de tirer à lui en hurlant à tue-tête : « Mes trois sous ! mes trois sous ! »

Laissons ces deux vénérables antagonistes se colleter à loisir et crier à leur aise, et revenons à la troupe de Marco Brandi.

Les brigands s'étaient sauvés comme si tous les diables de l'enfer eussent été à leurs trousses. Mais, si atroce cependant que fût leur panique, il avait bien fallu qu'ils s'arrêtassent lorsque l'haleine leur avait manqué. Les uns alors s'étaient appuyés contre des arbres, les autres s'étaient assis sur des quartiers de roche ; ceux-ci s'étaient jetés ventre à terre, ceux-là s'étaient couchés sur le dos ; tous, enfin, soufflaient à qui mieux mieux, lorsqu'il vint à l'esprit de l'un d'eux qu'ils pourraient bien s'être trompés et avoir été dupes d'une méprise de leurs sens. Il hasarda timidement cette opinion ; mais l'apparition était encore trop récente pour qu'il ramenât ainsi de prime abord beaucoup de monde à son avis. Au bout de quelques minutes, cependant, la tranquillité de la nuit, la limpidité de l'air, la fraîcheur de la montagne calmèrent peu à peu les esprits. Toute cette nature qui les entourait était si majestueuse et si pure qu'ils ne pouvaient comprendre qu'à un quart de lieue à peine de l'endroit où ils s'étaient arrêtés, l'ordre matériel du monde fût troublé dans une de ses premières lois. Ce n'était pas précisément ainsi que ces réflexions leur venaient ; mais, de quelque façon qu'elles leur vinsent, elles n'en faisaient pas moins d'impression sur eux. Il en résulta qu'après quelques minutes d'un nouveau silence, tous étaient à peu près convaincus qu'ils s'étaient trop pressés de sortir de l'église, d'autant plus qu'ils y avaient laissé leur argent et leurs armes. En conséquence, l'un d'eux proposa de retourner les y prendre, et quoique, d'après ce qui s'était passé lors de la première opinion émise un instant auparavant, on eût pu penser que cet avis serait médiocrement accueilli, il en fut tout le contraire, chacun ayant pris du cœur et chassé la crainte. Mais comme, en reprenant du cœur et en chassant la crainte, chacun aussi avait gardé la honte, on se releva silencieusement, et la troupe se remit en route sans prononcer un seul mot.

Cependant, malgré la résolution belliqueuse qu'ils venaient de prendre à l'unanimité, à mesure qu'ils s'avançaient vers l'église, les bandits sentaient renaître dans leur poitrine ces vagues fré-

missements, symptômes certains du retour de la crainte. De temps en temps, celui qui marchait en tête s'arrêtait pour écouter, et toute la troupe s'arrêtait et écoutait comme lui. Alors il se faisait un grand silence qui permettait à chacun d'entendre le bruit de son propre cœur ; puis on se remettait en route d'un pas d'autant plus ralenti qu'on se rapprochait davantage du lieu terrible où tout le monde allait et où personne n'avait le désir d'arriver.

Enfin, on parvint au sommet d'une colline d'où l'on apercevait l'église comme une masse noire aux fenêtres ardentes. C'était la preuve que l'estrade mortuaire était toujours dressée. Les bandits se regardèrent les uns les autres en s'interrogeant des yeux pour savoir s'ils iraient plus loin. Enfin, le lieutenant, voyant l'hésitation générale, prit son parti et déclara qu'il irait seul, parce qu'étant en état de grâce, attendu qu'il s'était fait donner, le matin même, l'absolution par un moine qu'il avait volé, il avait moins à risquer que les autres. Les bandits promirent de l'attendre ; le lieutenant fit le signe de la croix et partit.

Ses camarades le suivirent des yeux au milieu de cette belle nuit orientale, plus limpide et plus claire que nos crépuscules d'occident, et le virent s'avancer d'un pas assez délibéré vers l'église, s'effaçant à mesure qu'il s'éloignait d'eux. Enfin, il se perdit peu à peu dans les teintes sombres de l'horizon nocturne, et toute la troupe demeura en silence et immobile, les yeux fixés sur l'endroit où il avait disparu et où il devait reparaître. Deux minutes se passèrent ainsi au milieu d'une tranquillité solennelle qui inspirait à leurs âmes superstitieuses plus de craintes qu'ils n'en eussent éprouvées au bruit de la fusillade. Puis ils virent poindre dans les ténèbres une forme humaine qui se rapprochait rapidement. Leur premier mouvement, il faut l'avouer, en voyant la célérité de la course du lieutenant, fut de fuir sans l'attendre ; mais, s'apercevant bientôt que personne ne le poursuivait, ils eurent honte de leur frayeur. De son côté, le lieutenant les eut à peine aperçus qu'il redoubla de vélocité ; enfin, au bout de quelques minutes, il arriva, pâle, haletant et les cheveux hérissés.



— Eh bien, dit un des bandits, est-ce que cette âme maudite y est toujours ?

— Je crois bien ! répondit le lieutenant, s'interrompant pour souffler entre chaque mot. Oui, oui, elle y est, et bien d'autres avec elle.

— Tu les as donc vues ?

— Non ; mais j'ai écouté à la porte.

— Alors comment sais-tu qu'elles sont en si grand nombre ?

— Comment je le sais ? répondit le lieutenant. Je le sais parce que je les ai entendues demander chacune leurs trois sous ; ainsi, jugez combien il faut qu'il y en ait puisque, sur une somme de sept mille cinq cent trente francs, il n'y a que trois sous pour chacune d'elles.

On devine, dans les dispositions d'esprit où étaient les brigands, l'impression que produisit sur eux un pareil récit. Chacun fit tout haut le signe de la croix et tout bas le vœu de vivre désormais en honnête homme, tant le lieutenant avait raconté la chose avec un merveilleux accent de vérité. Le fait est qu'il était arrivé à la porte de l'église au plus chaud de la dispute et au moment où maître Adam et le compère Matteo se gourmaient de telle manière et criaient de telle sorte qu'ils n'avaient pas même vu qu'ils étaient entourés par une douzaine de gendarmes, de la présence desquels ils ne s'aperçurent qu'au moment où le brigadier leur cria d'une voix de tonnerre :

— Bas les armes, misérables ! vous êtes mes prisonniers !

## X

### Un tremblement de terre

Quand Marco Brandi arriva dans la capitale de la Calabre, il trouva la moitié de la ville renversée, ce qui restait de maison vide, et la population courant la campagne : il y avait eu dans la nuit un tremblement de terre.

Marco Brandi avait couché dans une auberge isolée à trois lieues de Cosenza. Pendant son premier sommeil, il avait senti que son lit marchait, et il avait pris cela pour un rêve. Le matin, il se trouva au milieu de la chambre, et comme il vit en même temps le jour à travers les murs qui s'étaient gercés dans deux ou trois endroits, il comprit ce qui était arrivé. Quant au propriétaire de l'auberge, qui dormait moins profondément que son hôte, à ce qu'il paraît, il s'était sauvé à la première secousse et avait laissé Marco Brandi maître de la maison.

Marco Brandi, qui aurait arrêté sans le moindre scrupule un voyageur ou une diligence passant sur la grande route, aurait regardé comme indigne d'un honnête bandit de sortir d'une auberge sans y payer sa dépense. Il calcula donc ce que pouvait valoir le souper et le lit qu'on lui avait donnés, joignit à son estimation quelques carlins pour la fille, laissa le tout à l'endroit le plus visible de la chambre et sortit de la maison non sans quelque inquiétude sur les effets qu'avait dû produire à Cosenza la secousse qui avait passé pour lui d'une manière si douce qu'il ne s'en était, comme nous l'avons dit, aperçu que le lendemain matin. En effet, à mesure qu'il avançait, ses craintes devenaient de plus en plus fondées, car toutes les maisons qu'il rencontrait sur sa route offraient des traces plus ou moins terribles de l'événement. Mais ce fut bien pis lorsqu'il arriva au sommet des montagnes qui dominant Cosenza du côté de Martorano, et qu'il

put embrasser d'un coup d'œil auquel échappaient encore les détails l'ensemble du désastre qui s'était étendu d'un bout à l'autre de la ville avec toute la variété et tous les accidents du caprice. Ainsi, au milieu d'une rue entièrement reversée, une maison était restée debout ; une autre, dont la façade s'élevait du côté du nord, avait fait un demi-tour sur elle-même et regardait le midi ; celle-ci avait disparu entièrement, engloutie dans un gouffre qui s'était refermé sur elle ; celle-là était restée suspendue sur de frêles étais et vacillait comme un homme ivre ; puis du milieu des décombres sortaient des gémissements humains et des hurlements d'animaux plaintifs à glacer le sang dans le cœur des plus braves.

Marco Brandi s'avança au milieu de cette scène de désolation, le cœur serré à l'idée que son père était peut-être parmi les victimes et cherchant partout quelqu'un à qui s'informer de lui. Mais les rues étaient désertes. Le vieux Placido Brandi habitait le quartier opposé à celui par lequel son fils était entré, de sorte que celui-ci était forcé d'aller à l'autre bout de la ville avant de rien apprendre. En arrivant au petit fleuve qui la traverse, il vit qu'il était tari et qu'en tarissant, il avait laissé son lit à sec. Des ouvriers creusaient avec acharnement ce lit en plusieurs endroits, dirigés par les savants du lieu, qui avaient lu dans Jornandès qu'Alaric, enfermé dans trois cercueils, le premier d'or, le second d'argent et le troisième de bronze, avait été enterré dans le lit du fleuve, détourné par ses soldats, puis que, l'inhumation finie, ceux-ci avaient permis au Busento de reprendre son cours. Cette fois, ce n'était pas la main des hommes qui avait péniblement entrepris cette œuvre gigantesque, c'était Dieu qui avait soufflé sur le fleuve, et le fleuve avait disparu. Marco Brandi s'approcha des travailleurs pour leur demander ce qu'ils cherchaient là tandis que les malheureux blessés, ensevelis sous les débris des maisons, attendaient en vain du secours ; ils répondirent qu'ils cherchaient le corps d'Alaric, qui était enterré là depuis quatorze cents ans. Marco Brandi crut que le tremblement de terre avait

rendu fous les Cosenzois et continua son chemin.

Au bout de deux cents pas environ, il vit un autre groupe composé d'un vieillard, de trois ou quatre moines et d'une douzaine de sœurs de la charité. Ceux-là fouillaient une maison d'où l'on entendait sortir des cris lamentables. Marco s'approcha et reconnut son père dans le vieillard qui dirigeait les travaux. Les deux Brandi se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, puis chacun s'empara d'une pioche et se mit à l'œuvre de plus belle ; ils eurent le bonheur de sauver une femme et deux enfants.

Quant aux travailleurs du Busento, ils étaient au comble de la joie : ils venaient de retrouver un petit cheval de bronze qui valait bien un écu.

Marco Brandi et son père coururent à une autre maison, tandis que les savants continuaient leur fouille ; toute la journée, les uns travaillèrent dans le but de sauver les vivants, et les autres, de dépouiller un mort. Le soir, écrasés de fatigue, Placido Brandi et son fils se retirèrent dans la maison du vieillard ; elle était restée, elle troisième, debout au milieu des ruines de toute une rue ; les savants bivaquèrent dans le lit même de la rivière.

Il y avait chez les deux Brandi, qui restaient ainsi dans une maison qui pouvait s'écrouler d'un moment à l'autre, un courage bien insouciant ou une foi bien robuste, car ils étaient à peu près les seuls qui osassent demeurer sous un toit dans une pareille nuit. Tous les habitants s'étaient réfugiés dans la campagne et avaient bâti à la hâte une espèce de bivac avec des charpentes et de la paille. Ce camp improvisé eût ressemblé à s'y méprendre à un kral de Hottentots si l'aristocratie, qui se glisse partout, même dans les tremblements de terre, n'avait rompu l'uniformité sauvage de ces habitations improvisées par l'aspect d'un assez grand nombre de voitures tout attelées, avec leurs maîtres dans l'intérieur et leurs cochers sur le siège, les propriétaires des équipages ayant trouvé cette demeure plus confortable et surtout moins vulgaire que celle des baraques. Au reste, rien n'était plus douloureux que l'ensemble de cette malheureuse population où

chacun avait quelqu'un ou quelque chose à regretter, et où ceux qui avaient le moins perdu étaient ceux qui n'avaient perdu que leur fortune.

La nuit fut terrible, car il est à remarquer que les suites d'une première secousse, à quelque heure qu'elle se soit manifestée, se reproduisent presque toujours pendant la nuit. On dirait que la terre craint de se livrer à ses délirantes convulsions à l'heure où le soleil la regarde, et qu'elle attend le sommeil de son roi pour retomber dans les accès de fièvre qui la font gémir et se tordre, dévorée par le feu qui brûle ses entrailles. À tout moment, des frissons couraient par le sol, les cloches sonnaient toutes seules, et les cris de *Terre moto ! Terre moto !* retentissaient plaintifs et épouvantables ; c'était une harmonie funèbre de bruits, de plaintes et de gémissements qui semblaient, en montant vers le ciel, le dernier soupir d'une de ces maudites dont parle l'Écriture. Le vieux Placido Brandi et son fils dormirent deux heures à peu près ; puis, quoique Dieu parût protéger le toit qui les couvrait, ils sortirent de la maison non pour fuir ou pour se plaindre, comme faisaient la plupart des habitants, mais pour essayer de porter secours aux malheureux qui pouvaient respirer encore, ensevelis sous les débris de leurs maisons. Ils furent arrêtés sur le seuil par une procession bizarre qui venait à eux. C'était un cortège composé d'une trentaine de capucins dont les uns portaient des flambeaux et dont les autres, nus jusqu'à la ceinture, se fustigeaient avec des cordes armées de clous et qui parcouraient la ville, faisant pénitence publique pour leurs péchés et pour ceux de leurs concitoyens.

Sur leur route, des hommes et des femmes sortaient des ruines, pareils à des spectres, et venaient s'agenouiller, mêlant leurs prières à celles que chantaient les flagellants en battant la mesure sur leurs propres épaules, desquelles ruisselait le sang. Le vieillard et son fils s'agenouillèrent ainsi que les autres, commençant comme eux les saintes litanies. Mais, au moment où ces martyrs de l'expiation passaient devant eux, la voix de Marco Brandi

s'arrêta tout à coup, sa main saisit le bras de son père : il venait de reconnaître dans le chef des flagellants son lieutenant Paolo, et dans les autres le reste de sa bande, qu'il croyait au milieu des montagnes de la Calabre, occupée de tout autre chose que de faire pénitence.

Marco Brandi ne pouvait en croire sa vue ; mais, trop religieux pour déranger ses amis dans leur pieuse occupation, il se contenta de les accompagner avec une multitude de peuple qui, voyant le dévouement des saints hommes, les suivait en chantant leurs louanges, ne doutant pas qu'une pareille offrande ne désarmât la colère de Dieu. En arrivant aux marches de l'église, les porteurs de flambeaux redoublèrent leurs chants, et les flagellants, leurs coups. Un si digne exemple gagna l'auditoire : tout le monde s'agenouilla, les hommes s'arrachant les cheveux, les femmes se frappant la poitrine, les mères fouettant leurs enfants, afin que l'expiation fût complète, depuis l'innocence, qui ne pouvait pas pécher encore, jusqu'à l'impuissance, qui ne pouvait plus pécher. Enfin, lorsque les chants furent finis, les porteurs de flambeaux rentrèrent les premiers dans l'église ; les flagellants les y suivirent un à un, et Paolo, comme un général qui commande la retraite, demeura le dernier ; il allait y rentrer à son tour, lorsque Marco Brandi l'arrêta par le bras. Le lieutenant, dont la conscience était probablement assez chargée encore malgré la pénitence qu'il venait d'accomplir, essaya de dégager ses mains sans se retourner, jugeant prudent de ne pas montrer son visage à celui qui manifestait d'une manière si évidente son désir de se mettre en rapport avec lui ; mais, en ce moment, il entendit son nom prononcé par la voix bien connue de Marco Brandi.

— Le capitaine ! s'écria-t-il en se retournant.

— Moi-même, répondit Marco. Mais que diable faites-vous ici ?

— Vous le voyez, capitaine, la grâce de Dieu nous a touchés, et nous faisons pénitence.

— Cela tombe à merveille, répondit Marco Brandi, car je

venais vous donner ma démission, et j'avais grand'peur d'avoir affaire à des endurcis.

— Je vous félicite, capitaine, sur votre retour vers la sainte voie, répondit avec un air de profonde contrition le lieutenant ; mais vous allez nous dire comment vous vous trouvez ici quand nous vous pensions prisonnier ou mort.

— Et vous, vous allez me raconter comment je vous trouve affublés du froc de capucins quand je vous ai laissés drapés dans des manteaux de bandits.

— Oui, capitaine ; mais entrons dans l'église, nous y serons plus tranquilles qu'ici. J'ai toujours peur qu'il n'y ait parmi la foule quelque gendarme qui croie faire une action agréable au Seigneur en me mettant la main sur le collet, et tout à l'heure, quand je me suis senti arrêté par vous, j'avoue que je n'étais pas le moins du monde rassuré ; j'ai déjà assez de contrition pour la pénitence, mais pas encore assez de foi pour le martyre.

— Soit, dit Marco Brandi en suivant Paolo et en riant en lui-même de la terreur qu'il avait causée à son lieutenant.

Arrivé dans la sacristie, Marco Brandi y trouva le reste de sa bande, qui le reçut avec une joie réelle ; car, nous l'avons dit, le chef était fort aimé. Cependant un sentiment de crainte se mêlait à cette joie ; les pauvres diables avaient peur que Marco Brandi ne vînt les rejoindre avec la volonté de les ramener dans le chemin du crime. Mais Paolo se hâta de les rassurer en leur apprenant que leur chef était, sinon repentant comme eux, du moins converti, et qu'il venait, au contraire, pour leur donner sa démission et les relever de leur serment. Du moment que cette nouvelle fut connue, rien ne troubla plus la joie de leur réunion. Marco Brandi leur apprit les motifs qui lui faisaient désirer de rentrer dans la vie privée. Ils y applaudirent de tout leur cœur et lui racontèrent à leur tour comment un mort leur était apparu au moment où ils allaient partager dans une église le fruit du vol et comment, déjà touchés de cette apparition, ils s'étaient retirés dans la montagne avec l'intention de renoncer au métier qu'ils

avaient exercé jusqu'alors, lorsque le tremblement de terre de la nuit précédente, lequel était évidemment causé par le sacrilège qu'ils avaient commis dans un lieu saint, était encore venu corroborer leur pieuse résolution. Ils étaient donc partis aussitôt pour Cosenza, où était un couvent de capucins renommé à vingt lieues à la ronde pour sa sainteté ; ils s'étaient fait conduire près du prieur et lui avaient confessé leurs péchés, se soumettant d'avance à subir telle pénitence qu'il lui plairait de leur imposer. Le prieur, qui n'oubliait jamais le bien de son ordre lorsqu'il n'était pas en opposition avec le service de Dieu, avait songé à tirer parti d'une repentance si grande et si inattendue. En conséquence, il avait organisé cette procession nocturne qui devait faire d'autant plus d'honneur à son ordre que les pénitents frapperaient plus fort. Nous avons vu comment les bandits avaient fait la chose en conscience ; aussi la sainte inspiration du prieur recevait-elle déjà sa récompense, et chacun était-il grandement disposé, dans le cas où le tremblement de terre n'aurait pas d'autres suites, à attribuer la cessation du cataclysme à l'intercession bienheureuse des révérends pères capucins.

Du moment que Marco Brandi avait reconnu Paolo, et que Paolo lui avait dit que toute la troupe était là, le chef avait eu aussi, de son côté, l'idée de tirer parti de ces hommes dont il connaissait le courage et dont il avait plus d'une fois éprouvé le dévouement. Il leur adressa donc la parole en brave qui sait qu'il s'adresse à des braves, loua ce qu'ils venaient de faire, mais ajouta qu'il croyait que leur repentir serait encore plus agréable à Dieu si, après avoir employé les moyens spirituels pour détourner les malheurs à venir, ils voulaient maintenant redescendre aux moyens temporels pour réparer, autant qu'il était en leur pouvoir, les malheurs passés. Ils étaient là quinze hommes vigoureux, braves et adroits ; c'était autant qu'il en fallait pour porter des secours dans les différents endroits où l'on pouvait supposer que les secours fussent encore utiles, et trois ou quatre malheureux arrachés à la mort, et dont la voix intercéderait pour eux,



n'étaient pas un renfort de prières à mépriser pour des gaillards auxquels le ciel pouvait peut-être reprocher d'avoir songé un peu tard à se mettre en état de grâce. Une pareille proposition ne pouvait qu'être acceptée ; aussi fut-elle reçue avec enthousiasme, et, sous la conduite de leur chef, les bandits se répandirent aussitôt dans la ville, s'exposant avec une merveilleuse audace et rendant par leur exemple un peu de courage aux plus désespérés. Aussi leurs efforts furent-ils grandement récompensés, et déjà cinq ou six personnes avaient été tirées par eux des décombres, lorsqu'ils entendirent de grands cris du côté du Busento. Ils y coururent à l'instant ; mais, quelque diligence qu'ils eussent faite, ils arrivaient trop tard. Dieu, qui avait dit la veille au fleuve de se tarir, venait de lui ordonner de reprendre sa route, de sorte que les vagues étaient revenues tout à coup, bondissantes comme des chevaux de course, et emportaient vers la mer les respectables savants qui, dans leur ardeur archéologique, n'avaient pas voulu abandonner la place où ils espéraient retrouver le tombeau d'Alaric.

Cet accident fut le dernier que l'on eut pour cette fois à déplorer dans la capitale de la Calabre. Les secousses qui se succédèrent perdirent peu à peu de leur intensité, de sorte que, le matin, avec le jour qui éclairait son désastre, le courage de le supporter revint à cette malheureuse population, laquelle, au reste, ignore toujours quels étaient ceux à qui elle devait rendre grâce pour les secours qu'elle avait reçus d'une manière si inespérée et si miraculeuse, les bandits étant prudemment rentrés à l'aurore au couvent des capucins, et Marco Brandi s'étant renfermé avec son digne père pour recevoir sa bénédiction et régler toutes les petites affaires d'argent relatives à son mariage.

## XI

### Dévouement

Nous avons dit que le père de Marco Bradi était un homme d'ordre ; aussi tous ses comptes étaient-ils en règle, et son fils n'eut-il qu'à se louer de la manière en même temps honorable et lucrative dont il avait fait valoir ses fonds. Mais comme, dans les circonstances présentes, le jeune fiancé avait besoin d'argent comptant, il prit un millier d'écus en or et quinze à seize mille francs en bons payables au porteur, sur les maisons Mariekof de Naples et Tortonia de Rome, et laissa le reste, qui pouvait monter à la même somme à peu près, entre les mains intelligentes qui avaient presque doublé sa petite fortune.

Marco Brandi avait ses raisons pour ne pas repasser deux fois par la même route. Au milieu du trouble qui régnait à Cosenza, il n'avait point été reconnu, et c'était chose concevable, chacun étant trop préoccupé de ses craintes personnelles pour s'occuper sérieusement d'aucune autre chose que l'événement qui avait renversé une moitié de la ville et qui, à chaque nouvelle secousse, menaçait du même sort la moitié qui était restée debout. Il se dirigea donc vers San-Lucido, et là, ayant fait prix avec des pêcheurs pour le passage, il se fit conduire, tout en longeant les côtes, à Tropea.

En arrivant dans cette ville, il apprit à la fois deux nouvelles auxquelles il était loin de s'attendre : c'est que maître Adam venait de mourir, et que Gelsomina était depuis quelques jours chez sa tante ; il se fit aussitôt indiquer la demeure de la bonne femme, et il trouva la pauvre enfant au milieu de plusieurs jeunes filles de son âge, lesquelles venaient lui apporter ces consolations banales qui doublent la douleur au lieu de la calmer ; et la douleur de Gelsomina était grande, car, malgré son caractère

capricieux et son esprit impatient, Gelsomina avait un bon cœur, et de tout ce cœur elle aimait son pauvre père. Aussi, à peine vit-elle la porte s'ouvrir et sur le seuil apparâtre celui qu'elle aimait que, sentant que Dieu lui envoyait une âme où verser la sienne, elle se jeta au cou du jeune homme en éclatant en sanglots. Le bruit s'était répandu que la jeune fille devait épouser un ami de son frère ; chacun reconnut le fiancé dans le nouvel arrivant et, cédant à un mouvement instinctif de discrétion, se retira pour les laisser seuls.

Marco Brandi n'essaya point de consoler Gelsomina ; au contraire, il lui parla des excellentes qualités de maître Adam, de son amour pour elle, de tout ce qui pouvait, enfin, fondre son cœur, et la jeune fille éprouva dans les larmes qu'il lui fit répandre le seul et réel soulagement que pût recevoir sa douleur. Puis, peu à peu, quelques paroles d'amour se glissèrent au milieu des pleurs comme un rayon de soleil dans un orage ; Marco Brandi cessa de se plaindre du présent pour espérer dans l'avenir ; il parla de ces projets de bonheur que maître Adam avait faits avec eux et qu'ils seraient obligés d'accomplir sans lui, si bien qu'il finit par soulever avec une délicatesse d'instinct qu'on n'aurait pas dû attendre d'un montagnard à demi sauvage le crêpe qui s'était étendu sur l'horizon de la pauvre Gelsomina. Elle avait commencé par l'écouter, elle finit par lui répondre ; elle avait fait, conduite par la Résignation, le premier pas vers l'Espérance.

Vers la fin de la journée, un bruit étrange commença de circuler par la ville. On disait que Fra Bracalone, tout en passant avec Balaam pour aller faire sa quête habituelle dans les villages voisins, avait laissé échapper quelques paroles mystérieuses sur certaine résurrection qui pourrait être plus douloureuse à la famille que la mort même. Aux détails qu'on lui avait demandés sur les derniers moments de maître Adam, il avait répondu en secouant la tête comme un homme qui ne veut rien dire de positif, mais qui n'empêche pas que l'on conjecture tout ce que l'on voudra. Ces demi-confidences étaient revenues à la tante de

Gelsomina ; la tante, qui ne comprenait pas qu'il pût exister quelque chose de pis que la mort, vint faire part à sa nièce de toutes les rumeurs dont le digne sacristain pouvait seul donner l'explication. L'espérance est la dernière chose qui s'éteint au cœur de l'homme ; Gelsomina commença donc à espérer sans pouvoir même se rendre compte de ce qu'elle espérait. En ce moment, Fra Bracalone parut au tournant de la rue avec son âne. Gelsomina voulait courir à lui ; sa tante la retint. Mais, au moment où Fra Bracalone passait devant la porte, Marco Brandi lui barra le passage en le priant d'entrer. Le sacristain reconnut son ancienne connaissance, qu'il croyait, comme tout le monde, l'ami du caporal Bombarba, et, pensant qu'à un moment ou l'autre, il fallait que Gelsomina sût la vérité, il aima mieux qu'elle l'apprit de sa bouche ; car, de cette manière, elle l'apprendrait avec tous les ménagements qui pouvaient l'adoucir.

Fra Bracalone avait dit vrai : la nouvelle qu'il apportait était pire que celle qui était connue. Maître Adam affilié à une bande de voleurs, maître Adam faisant le mort pour partager les deniers volés à l'État dans l'église même où il allait être enterré, c'était à n'y rien comprendre pour tous ceux qui avaient vu la longue et laborieuse lutte qu'il avait soutenue contre la misère. Aussi Gelsomina, ne pouvant supporter la violence des différentes émotions qui se succédaient en elle, tomba-t-elle évanouie entre les bras de Marco Brandi à la fin du récit de Fra Bracalone.

Marco Brandi était un homme de tête qui savait par expérience que les évanouissements des femmes sont quelquefois longs, mais rarement dangereux. Il remit en conséquence Gelsomina aux mains de sa tante, et, emmenant Fra Bracalone dans une pièce voisine, il le pria de lui raconter la chose dans tous ses détails.

Ces détails, nouveaux pour Marco Brandi, ont peu de choses inconnues à apprendre au lecteur. Le digne sacristain avait, comme nous l'avons vu, quitté maître Adam au moment où il s'était aperçu qu'il avait oublié la partie la plus essentielle de la promesse qu'il lui avait faite. Après une absence de dix minutes

environ, il revenait donc avec le froc, lorsqu'il entendit un grand bruit dans l'église qu'il avait laissée quelques instants auparavant silencieuse comme un tombeau. Il s'approcha sur la pointe du pied, poussa doucement la porte et aperçut le chœur envahi par une douzaine de brigands qui se partageaient un tas d'or. Fra Bracalone, qui n'avait pas la moindre prétention à la bravoure, n'eut pas un instant l'intention d'attaquer seul une troupe aussi formidable. En conséquence, il se retira aussi doucement qu'il était venu et sortit de l'abbaye pour aller faire sa déposition chez le juge. À la porte de cet honorable magistrat, qui tient un rang si distingué dans les villages de la Calabre et de la Sicile, il trouva l'escorte qui accompagnait la malle, laquelle s'était ralliée et venait chez le même personnage dans le même but. La honte d'avoir été mis en fuite presque sans combat, la crainte de la destitution que devait naturellement amener pour eux le vol de l'argent qui leur était confié, le désir d'un avancement s'ils parvenaient à prendre leur revanche et à se ressaisir de la somme qu'ils s'étaient laissé enlever, la facilité de surprendre les bandits sans défense et au moment où ils s'y attendaient le moins, tout rendit aux sbires le courage qu'ils avaient un instant perdu, et, conduits par Fra Bracalone, ils pénétrèrent dans l'abbaye au moment même où maître Adam mettait en fuite toute la bande en se dressant dans son cercueil et en la foudroyant avec les terribles paroles *Âme du purgatoire !*

Maintenant, nos lecteurs devinent le reste ; le brigadier et sa troupe, au lieu d'avoir affaire à Paolo et à sa bande, n'avaient plus trouvé dans l'église que le compère Matteo et maître Adam. Mais comme l'argent volé était là, comme les deux vénérables personnages étaient entourés d'armes toutes chargées, il était évident qu'ils étaient les complices, sinon les chefs de cette terrible bande de brigands qui désolait la contrée. Quelques-uns allèrent même jusqu'à penser que ce nom de Marco Brandi n'était qu'un nom de guerre adopté par maître Adam, et qu'il n'existait pas de par le monde d'autre Marco Brandi que le res-

pectable peintre.

En conséquence, maître Adam et le compère Matteo avaient été conduits dans la prison du village, et les pièces de conviction, déposées chez le juge.

À mesure que Fra Bracalone avançait dans sa narration, le voile qui couvrait jusqu'alors la conversion si subite et si inattendue de Paolo et de ses compagnons se soulevait aux yeux de son auditeur. Une seule chose lui restait à comprendre, à lui qui connaissait mieux que personne l'existence du véritable Marco Brandi et l'innocence de maître Adam : c'était la cause réelle de cette mort simulée qui avait eu pour le faux trépassé des suites si terribles ; mais, là-dessus, comme Fra Bracalone ne pouvait pas lui donner d'autres renseignements que ceux assez vagues qu'il possédait lui-même, il congédia le brave sacristain, qui reprit avec Balaam la route de Nicotera, et il rentra dans la chambre de la jeune fille.

Elle était revenue de son évanouissement, mais une fièvre terrible s'était emparée d'elle. Marco Brandi s'approcha avec inquiétude de son lit ; elle avait la parole brève, l'haleine courte et les yeux ardents ; elle reconnut cependant le jeune homme ; mais, tout en le reconnaissant, elle le reçut avec une espèce d'effroi. C'est qu'elle comprenait que ce dernier malheur qui frappait sa famille lui venait encore, comme tous les autres, de Marco Brandi ; il y avait une fatalité qui réagissait de cet homme sur sa famille et qui commençait à l'effrayer. La première fois qu'il était apparu dans le village, c'était pour ruiner le crédit du peintre ; la deuxième fois, c'était pour briser le cœur du père, et la troisième fois, pour flétrir la réputation de l'homme.

Ces idées s'étaient déjà présentées, du reste, à l'esprit de Marco Brandi lui-même, de sorte qu'il n'eut pas de peine à deviner les véritables causes du refroidissement de sa fiancée. D'ailleurs, la fièvre qui la brûlait devenait de plus en plus intense ; quelques mots sans suite échappés à ses lèvres sèches indiquaient un commencement de délire. Marco Brandi voulut

alors lui prendre la main, elle la retira. Il s'assit alors derrière le chevet du lit, de manière à ne point être vu de la malade qui, dans son délire toujours croissant, appelait son père avec tous les déchirements de la douleur filiale. Quant à lui, elle semblait l'avoir complètement oublié, ou si par hasard elle prononçait son nom, c'était avec un accent de reproche qui lui brisait le cœur. Marco Brandi comprit qu'un tel état ne pouvait pas durer. Faible et nerveuse comme elle l'était, Gelsomina serait tuée par trois jours d'un pareil délire ; le moyen de le faire cesser était de lui rendre son père. Marco Brandi n'hésita plus.

La violence de la fièvre venait enfin de se calmer ; les paroles sortaient plus rares de la bouche de la jeune fille ; la faiblesse et l'accablement succédaient à l'exaltation et au délire ; un sommeil plein de frémissements s'était emparé de la malade. Marco Brandi profita de ce moment ; il approcha une table du lit de Gelsomina, écrivit quelques lignes sur un morceau de papier, déposa dans un petit coffre l'argent et les traites qu'il avait reçues de son père et mit le papier sur le coffre. Puis il s'approcha doucement du lit de sa fiancée, posa ses lèvres sur ses lèvres, murmura un adieu qui devait être le dernier et sortit de la maison sans faire part à personne de son projet.

Le lendemain, lorsque Gelsomina rouvrit les yeux, la première personne qu'elle vit au chevet de son lit était son père ; elle jeta un cri, car elle crut que c'était encore une des visions de sa fièvre. Mais le vieillard la prit dans ses bras, et ses larmes et ses baisers l'eurent bientôt convaincue que tout était réel. Alors elle lui demanda comment il se trouvait là, lui qu'elle croyait captif et sous le poids d'une accusation capitale. Le vieillard n'y comprenait rien lui-même. À deux heures du matin, le juge était entré dans sa prison et lui avait annoncé qu'il était libre. Maître Adam ne se l'était pas fait dire à deux fois ; il avait couru annoncer cette bonne nouvelle à la vieille Babilana ; puis, songeant à l'inquiétude que devait avoir sa fille, soit qu'elle le crût mort, soit qu'elle le sût prisonnier, il était parti aussitôt pour Tropea, où il

venait d'arriver un instant avant qu'elle ouvrît les yeux.

Il y avait dans tout cela quelque chose d'incompréhensible qui força Gelsomina à rassembler les souvenirs confus qu'elle avait conservés de la veille. Alors elle se rappela vaguement avoir vu Marco Brandi ; puis sa mémoire devint plus distincte, elle se reprocha la froideur avec laquelle elle l'avait reçu. Mais, à partir de ce moment, elle ne se souvenait plus de rien que de l'impresion ardente d'un baiser qui avait percé son sommeil et était demeuré sur ses lèvres. Elle regarda avec effroi autour d'elle : Marco Brandi n'était plus là. Au moment où son père était de retour et hors de danger, toutes les facultés tendres de son cœur étaient revenues vers son amant ; elle appela Marco Brandi, mais Marco Brandi ne répondit point, et ce fut sa tante qui entra.

Elle, au moins, pouvait lui donner quelques renseignements. Marco Brandi était parti la veille à dix heures du soir sans dire à la bonne femme où il allait, mais en la prévenant qu'il laissait une lettre pour Gelsomina. En effet, maître Adam n'eut qu'à tourner la tête pour apercevoir cette lettre sur le coffre. Gelsomina s'en empara et lut ce qui suit :

*Tu as raison, ma Gelsomina, c'est moi qui ai causé les malheurs de ta famille, c'est donc à moi de les réparer. Il n'y a qu'un moyen de sauver l'innocent, c'est de livrer le coupable. Demain, ton père sera libre. Ce que je laisse dans le coffre appartient à ton père ; c'est un bien faible dédommagement de la fortune que je lui ai fait perdre et des chagrins que je lui ai causés.*

*Adieu ! je ne te demande plus ton amour, mais je réclame mon pardon.*

MARCO BRANDI.

Maître Adam ouvrit le coffre, espérant qu'il renfermait d'autres renseignements ; mais il n'y trouva que les vingt mille francs que Marco Brandi avait reçus de son père.

— Partons pour Nicotera, s'écria Gelsomina en se soulevant



de son lit ; il faut que je le revoie avant qu'il meure !

## XII

### La robe de nocces

Le désir de Gelsomina, si sacré qu'il fût, ne put être exaucé ; en arrivant à Nicotera, la jeune fille et le vieillard trouvèrent le prisonnier au secret.

C'était une capture des plus importantes que celle de Marco Brandi, et le gouvernement y prenait un intérêt d'autant plus grand que cet audacieux batteur de grande route avait plus d'une fois partagé avec lui les impôts de la Sicile. Or, le gouvernement napolitain, comme tous les gouvernements, et même plus qu'aucun autre gouvernement, tient à ne pas voir détourner de leur destination les fonds de ses contribuables. Il en résultait que Marco Brandi non-seulement n'avait aucune grâce à attendre, mais encore était traité d'une façon beaucoup plus rigide pendant le procès que ne l'eût été tout autre bandit qui eût eu la précaution de respecter les deniers de l'État et de ne s'attaquer qu'aux voyageurs.

Aussi le procès fut court. Il est vrai que Marco Brandi, infidèle aux traditions paternelles, ne fit rien de ce qu'il fallait faire pour qu'il traînât en longueur ; il avoua d'un seul coup et sans aucune réserve tous les méfaits qu'il avait commis. Aussi le jugement ne se fit pas attendre : Marco Brandi fut condamné à mort.

À cette nouvelle, Gelsomina, qui ne s'était pas encore remise de sa première maladie, retomba dans un état plus déplorable que jamais. Dans l'autre occasion, elle reprochait à son amant d'avoir perdu son père, et, dans celle-ci, elle accusait son père d'avoir tué son amant : la pauvre famille, depuis quelque temps, semblait maudite et ne faisait que rebondir de douleur en douleur.

Quant à maître Adam, ordinairement si fécond en ressources, il était à sec, cette fois, et ne trouvait que des larmes à mêler aux

larmes de sa fille ; il avait bien pensé à aller se jeter aux pieds du roi et à lui rappeler que c'était lui qui avait peint sur les étendards du cardinal Ruffo Notre-Dame du Mont-Carmel ; mais, outre qu'il y avait déjà plus de vingt ans que la chose s'était passée, ce qui pouvait bien faire que Ferdinand l'eût oubliée, pour peu surtout qu'il eût quelques-uns de ces motifs qu'ont souvent les rois pour ne pas se souvenir, douze ou quinze jours au moins étaient nécessaires pour un pareil voyage ; il fallait donc attendre les événements et se confier en Dieu.

Marco Brandi avait écouté son jugement le visage calme et sans hauteur ni forfanterie. Du moment qu'il avait pris la résolution de dévouer ses jours pour sauver ceux de maître Adam, il avait envisagé toutes les conséquences de son sacrifice et s'était familiarisé peu à peu avec l'idée de la mort. Cette résignation, pour laquelle son courage seul eût suffi, lui fut facilitée encore par l'idée cruelle qui lui était venue, dans cette nuit où Gelsomina lui redemandait son père, que la jeune fille avait cessé de l'aimer ; or, que lui était désormais la vie sans l'amour de Gelsomina !

Le pauvre garçon était loin de se douter, comme on le voit, qu'au moment où il allait mourir pour son père, Gelsomina se mourait à cause de lui. Elle avait fait tout au monde pour voir Marco Brandi, mais la chose lui avait été cruellement refusée : les juges craignaient qu'un ami, en visitant le prisonnier, ne lui donnât quelque arme au moyen de laquelle il échapperait à l'action de la justice ; ils voulaient un exemple, et Marco Brandi avait l'honneur d'être réservé à moraliser par son supplice toute la Calabre citérieure, qu'il avait scandalisée par son exemple.

Maître Adam ne quittait pas le chevet du lit de sa fille ; le pauvre père, qui n'avait jamais vécu que par elle, semblait devoir s'éteindre avec elle. Sans cesse il était là, les yeux fixes, pleurant quand elle dormait et souriant à son réveil. Tous les deux jours, le digne Fra Bracalone, qui était devenu l'ami de toute la maison, apportait la fleur de sa quête ; mais la bonne Babilana avait beau

épuiser, pour apprêter ces provisions, les trésors de sa science culinaire, elle seule y goûtait du bout des dents. Quant à maître Adam, il buvait de temps en temps le reste d'un bouillon dans lequel Gelsomina avait trempé ses lèvres, mais c'était tout. Aussi était-ce un miracle comment il pouvait vivre ainsi nourri et abreuvé seulement de sa douleur paternelle.

Pour Gelsomina, ce n'était plus la même enfant : ses volontés fantasques, son entêtement capricieux avaient disparu ; elle était douce et gémissante comme une gazelle blessée, et son père s'inquiétait plus de cette résignation qu'il ne l'eût fait de son désespoir. De temps en temps, Fra Bracalone, qui se mêlait un peu de médecine, lui tâtait le pouls ; puis, en se retournant, il faisait clapper tristement sa langue et secouait douloureusement la tête. Le saint homme ne pensait ni à ses images saintes, ni à ses gâteaux bénits, ni à son tabac miraculeux. Il gardait toutes ces ressources pour prévenir les maladies chez ceux qui se portaient bien, mais il ne se risquait pas à essayer leur influence sur les malades ; puis, d'ailleurs, avec ses amis intimes, il avait le bon esprit de ne pas affecter lui-même une foi bien profonde pour toutes ces reliques tant recherchées par les autres, et qu'il leur distribuait avec une prodigalité qui aurait dû éclairer ces âmes crédules sur le peu de cas que le digne sacristain en faisait lui-même.

On avait voulu cacher à Gelsomina la condamnation fatale ; mais elle avait été publiée par tout le village à son de tambour, de sorte que Gelsomina, en entendant le son de cet instrument qui ne retentissait que dans les grandes solennités, avait écouté avec d'autant plus d'attention qu'elle avait remarqué que maître Adam cherchait à l'en distraire. L'enfant avait donc étendu la main sur la bouche de son père, et, à moitié dressée sur son lit, elle avait entendu jusqu'aux dernières paroles du crieur, qui avait annoncé l'exécution pour le lendemain. Alors elle était retombée sur son lit, les yeux fermés et sans mouvement ; puis, à partir de cette heure, ses lèvres seules avaient remué, et il y avait déjà un jour

qu'elle était ainsi, indiquant par le seul mouvement de ses lèvres qu'elle vivait encore, lorsqu'elle entendit le pas de Fra Bracalone qui, selon son habitude, venait visiter sa malade ; alors elle se retourna vers son père et le pria de la laisser seule avec le sacristain.

Maître Adam n'était plus qu'un automate sans volonté ; il se leva de sa chaise et sortit de la chambre avec un mouvement lent et mécanique ; Gelsomina rouvrit alors ses yeux ardents de fièvre et fit signe à Fra Bracalone de venir s'asseoir auprès d'elle.

— Mon père, lui dit-elle, lorsqu'il eut fait ainsi qu'elle le désirait, il faut que je le voie.

— Mais vous savez bien, mon enfant, répondit le bon sacristain, que c'est chose impossible, puisqu'il est au secret.

— Mon père, continua Gelsomina, on m'a toujours dit que les condamnés passaient leur dernière nuit dans une chapelle ardente.

— C'est vrai, murmura Fra Bracalone.

— Eh bien, c'est ce soir que commence sa dernière nuit ; où la passe-t-il, lui ?

— Dans l'église de l'abbaye.

— Mon père, dit Gelsomina, saisissant les deux mains du sacristain avec une force dont celui-ci eût été loin de la croire capable, cette église est la vôtre. Vous pouvez donc me conduire par quelque porte qui ne sera pas fermée. On ne le détachera pas de l'anneau auquel il sera attaché ; les gardes resteront là. Vous vous tiendrez à la porte par laquelle nous serons entrés : vous n'aurez donc rien à craindre.

— Mais quelle est votre intention, ma pauvre enfant ? Une entrevue ne fera que vous rendre à tous deux cette séparation encore plus cruelle.

— Puisqu'il faut qu'il meure, mon père, je veux qu'il meure au moins mon époux. C'est moi qui le tue, je veux avoir le droit de porter son deuil pendant le reste de ma vie ; toutes les formalités étaient remplies, il n'y avait plus que le jour à fixer. Dieu a

marqué ce jour, je l'accepte.

— Mais votre père ? mais votre mère ?

— Ils m'accompagneront à l'autel.

— C'est impossible.

— Vous avez promis d'obtenir du prier qu'il dirait ma messe de nocés ; ce n'est plus gratis que je vous la demande : tenez, ouvrez ce coffre, et prenez-y ce que vous voudrez.

— Mais comment aurez-vous la force... ? répondit Fra Bracalone, sans même tourner la tête du côté que lui indiquait la jeune fille.

— Soyez tranquille, mon père, cela me regarde.

— Allons, dit le bon sacristain, il faut faire ce que vous voulez.

Gelsomina saisit la main de Fra Bracalone et la baisa.

— Allez prévenir don Gaetano, dit la jeune fille ; moi, je vais faire mes apprêts de noce.

Fra Bracalone sortit, et Gelsomina appela son père et sa mère.

— Je me marie ce soir avec Marco Brandi, leur dit-elle ; vous m'accompagnerez à l'autel, n'est-ce pas, mon père ? n'est-ce pas, ma mère ?

Les deux vieillards crurent qu'elle devenait folle et se mirent à pleurer.

— Il n'y a pas de temps à perdre pour faire mes habits, continua Gelsomina, les yeux brillants d'une ardeur fiévreuse ; une robe blanche, et voilà tout, une robe qui puisse me servir pour mon mariage et pour mon enterrement ; prenez Gidsa et Laure, elles viendront m'aider.

C'étaient deux de ses jeunes amies.

Maître Adam et la vieille Babilana sortirent, l'un pour aller chercher les jeunes filles, l'autre pour acheter l'étoffe que demandait Gelsomina, tous deux croyant obéir à un rêve de sa fièvre, mais tous deux aimant trop leur fille pour lui rien refuser.

Bientôt maître Adam revint avec Gidsa et Laure ; cinq minutes après, Babilana rentrait avec l'étoffe.

— Mes amies, dit Gelsomina en se levant sur son lit, vous allez m'aider, car il me faut une robe pour ce soir.

Les jeunes filles se regardèrent avec étonnement ; cependant elles firent un signe de tête, indiquant qu'elles étaient aux ordres de leur jeune amie.

Prenant alors des ciseaux, Gelsomina tailla l'étoffe elle-même, distribua leur tâche à ses deux compagnes, assises de chaque côté de son lit, se réservant la sienne, et toutes trois se mirent à l'ouvrage.

Pendant que les jeunes filles travaillaient, maître Adam disait les prières des morts.

Le soir, la robe fut faite.

## XIII

### Le viatique

Cependant Marco Brandi avait été conduit à l'église, où il devait passer la nuit. Au milieu de la nef, entourée de cierges ardents, était déjà la bière où le corps du condamné devait être déposé après l'exécution, et à l'un des piliers du chœur un anneau avait été scellé dans le mur, auquel pendait une chaîne assez longue pour qu'il pût s'agenouiller sur les marches de l'autel. Marco Brandi jeta un coup d'œil calme sur ces divers préparatifs ; seulement, il demanda qu'on lui déliât les mains pour qu'il pût les joindre en priant. Comme il était enchaîné par le milieu du corps, et comme un peloton de sbires, ayant leurs carabines chargées, ne devait pas le perdre de vue, cette grâce lui fut accordée.

Marco Brandi était accompagné d'un moine qui l'était venu trouver dans sa prison pour l'exhorter à la mort et qu'il avait reçu avec la vénération professée en tout temps par lui pour les hommes d'Église. Comme nous l'avons dit, ce n'était ni par désespoir ni par impiété, mais parce qu'il était né un poignard à la ceinture et la carabine à la main que le jeune homme avait adopté le métier qu'il exerçait ; aussi, au moment de mourir, ne voulut-il pas faire parade d'une vaine forfanterie, mais au contraire accueillit-il avec reconnaissance les consolations que l'homme de Dieu venait lui apporter. Cependant, soit qu'il ne voulût pas abuser du dévouement de son consolateur, soit qu'il désirât mettre à profit, en se recueillant, les exhortations saintes qu'il en avait reçues, Marco Brandi insista pour que le digne père allât prendre quelque repos. En effet, le moine, jugeant qu'il laissait le patient en lieu saint et que la vue des objets qui l'entouraient devait l'entretenir dans de pieuses pensées, ne fit aucune difficulté de le laisser seul et se retira en promettant de le venir chercher à cinq



heures du matin.

Marco Brandi commença par faire sa prière, puis alla s'asseoir au pied d'une colonne où bientôt, plongé qu'il était dans ses souvenirs, il demeura immobile et pareil à une des statues de saints qui l'entouraient. Il y avait une heure à peu près qu'il était dans la même attitude et la même impassibilité, tant la vie s'était tout entière concentrée en sa pensée, lorsqu'il fut tiré de son engourdissement par le bruit d'une porte qui s'ouvrait. Il se retourna machinalement du côté d'où venait le bruit, et alors il vit un spectacle qu'il prit pour un rêve.

Gelsomina, pâle et grave, toute vêtue de blanc comme une fiancée ou comme une morte, s'approchait avec sa couronne de mariage, suivie de maître Adam et de la vieille Babilana. Le père et la mère s'arrêtèrent à quelque distance ; Gelsomina seule continua sa route vers Marco Brandi, qui, à mesure qu'elle avançait, se dressait lentement contre son pilier, ne sachant s'il devait en croire ses yeux ; enfin, Gelsomina s'arrêta devant lui.

— C'est moi, dit-elle, mon bien-aimé ; Dieu n'a pas voulu que nous soyons réunis sur la terre, mais il nous attend dans le ciel.

— Tu m'aimes donc toujours ? s'écria Marco Brandi.

— Regarde-moi et doutes-en encore. Ne suis-je pas assez pâle et assez mourante ? Nous ne nous quitterons que pour bien peu de temps, va, et tu n'auras pas longtemps à m'attendre.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, je vous remercie ! s'écria Marco Brandi ; je mourrai donc heureux, puisque je mourrai sûr de ton amour. Mais nous n'avons pas de temps à perdre ; c'est demain, sais-tu ?

— Tiens, écoute, dit Gelsomina.

Et l'on entendit retentir les premiers battements de la cloche.

— Voilà Fra Bracalone qui sonne notre messe de noces, et voilà le prieur Gaetano qui vient nous la dire.

En effet, une porte s'ouvrait à l'instant même dans le chœur, et le vieux prêtre montait lentement et gravement à l'autel,

portant devant sa poitrine et la tête inclinée le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Alors Marco Brandi comprit tout, et son amour s'augmenta encore, s'il était possible, de son admiration pour cette femme qui venait ainsi épouser à la face de la mort celui que la société rejetait. Alors tout ce qui restait de terrestre en lui disparut, et les deux fiancés s'avancèrent, simples et graves, vers le tabernacle, la chaîne du condamné lui laissant, comme nous l'avons dit, assez de liberté pour qu'il pût s'agenouiller sur les marches de l'autel. En ce moment, les portes de l'église s'ouvrirent, et les habitants de Nicotera, convoqués par l'appel de la cloche et réunis par la curiosité, entrèrent en foule, ignorant encore ce qu'ils allaient voir et stupéfaits de ce qu'ils voyaient.

Alors se passa, dans ce petit coin de la terre, dans cette pauvre église d'un misérable village, une de ces scènes solennelles si rares non-seulement dans l'histoire des individus, mais encore dans les souvenirs des peuples. Un mariage se célébra entre deux âmes ; car, pour les corps, ils étaient déjà promis, l'un à la justice humaine, l'autre à la miséricorde divine, et le cercueil qui devait les séparer était là.

La messe venait de finir, et le mari passait l'anneau au doigt de sa femme, lorsqu'un dernier spectateur entra qui manquait seul à cette scène : c'était le bourreau.

À cette vue, le reste de chaleur qui, pendant toute la cérémonie, avait soutenu la jeune fille parut se retirer tout à coup. Marco Brandi sentit se glacer la main qu'il tenait entre les siennes, et Gelsomina serait tombée de toute sa hauteur sur les dalles de l'église si sa vieille mère et le compère Matteo ne l'eussent retenue entre leurs bras. Quant à maître Adam, frappé de toute l'atonie du désespoir, il se tenait immobile, muet et les doigts crispés aux moulures d'une colonne.

On emmena le mari enchaîné et la femme évanouie ; les habitants de Nicotera sortirent de l'église derrière eux ; les pénitents prirent la bière et suivirent le cortège, et tout cela, sans que

maître Adam fit un mouvement qui indiquât qu'il comprît ce qui se passait sous ses yeux. Mais, au bout d'un instant, comme s'il eût été rendu par la solitude et le silence au sentiment de sa douleur, il regarda autour de lui, et, voyant l'église déserte, un sanglot douloureux s'échappa de sa poitrine ; et, se jetant le front contre la terre :

— Ô mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-il, il n'y a plus que vous qui puissiez les sauver.

— Il les sauvera, dit une voix derrière maître Adam.

Le pauvre père se retourna vivement et aperçut Fra Bracalone.

— Et comment cela ? s'écria-t-il.

— Par une sainte idée qu'il a envoyée à son humble serviteur, répondit le sacristain.

— Laquelle ? laquelle ? murmura maître Adam.

— À quelle heure doit avoir lieu l'exécution ?

— À cinq heures du matin, répondit maître Adam.

— À quatre heures et demie, envoyez chercher le saint viatique pour votre fille.

— Après ? après ? dit le père, qui commençait à comprendre.

— Le reste me regarde, répondit Fra Bracalone.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écria maître Adam en s'élançant hors de l'église, pourvu qu'elle ne soit pas morte d'ici là !

Marco Brandi avait été ramené à la prison entre le confesseur et le bourreau, les deux dernières heures qui lui restaient à vivre devant être consacrées aux consolations de la religion et aux apprêts du supplice. Au reste, les deux missions étaient faciles pour l'exécuteur des vengeances humaines et pour le ministre de la miséricorde divine. Marco Brandi était déjà détaché en esprit de la terre, et pour lui l'exécution n'était plus qu'une douloureuse formalité.

Aussi, lorsque l'heure sonna, il sortit d'un pas ferme et apparut aux habitants de Nicotera, rassemblés devant la porte de la prison, non-seulement avec le visage calme, mais encore avec le

sourire sur les lèvres. Sur le seuil, il s'arrêta, et comme il était élevé de quelques marches, il profita de cette position pour remercier les habitants de Nicotera qui, après avoir bien voulu assister à son mariage, allaient assister à sa mort. Puis, ayant embrassé le confesseur et le bourreau, il monta sur l'âne, les mains liées et le visage tourné vers la queue afin de ne point perdre de vue la bière portée derrière lui par les pénitents qui chantaient en chœur le *De Profundis*. Le cortège traversa ainsi toute la ville, car l'exécution devait avoir lieu à l'endroit de la route où avait été commis le dernier vol dont maître Adam avait été accusé et dont Marco Brandi s'était reconnu coupable. Il en résulta que le condamné devait passer devant la maison où agonisait Gelsomina, laquelle maison était située juste entre le village et la petite église de l'abbaye.

C'était la dernière épreuve réservée à Marco Brandi ; aussi la seule grâce qu'il eût implorée était-elle de se rendre au lieu du supplice par une autre route. Mais le juge, qui aurait cru déroger à ses devoirs en cédant à un sentiment humain, n'avait pas même daigné répondre à cette demande. Le patient suivit donc la marche indiquée et commença de s'avancer vers la demeure de maître Adam. Heureusement pour lui, tourné comme il l'était, il ne pouvait pas la voir ; car, par une prévoyance d'humanité instinctive sans doute, la justice italienne veut, comme nous l'avons dit, que le patient marche à reculons afin qu'au lieu de l'échafaud où il va souffrir, il ait devant les yeux le cercueil où il ne souffrira plus.

Cependant, par les objets qui l'entouraient, Marco Brandi pouvait deviner qu'il n'était plus qu'à quelque distance de cette porte qu'il avait franchie dans des circonstances si différentes et devant laquelle il allait passer pour la dernière fois. Bientôt, comme si chacun eût éprouvé une pitié profonde pour la pauvre enfant qui devait être veuve avant d'être femme, les chants se turent, les conversations cessèrent, et un profond silence s'étendit sur toute cette foule, qui continua son chemin, muette et tête bais-

sée. Marco Brandi jeta un coup d'œil en passant et vit que toutes les fenêtres de la maison hospitalière étaient fermées. La porte seule était ouverte, et, sur le seuil, maître Adam et la vieille Babilana étaient agenouillés et priaient. Le cortège continua sa route funèbre, et il avait dépassé déjà la maison d'une centaine de pas à peu près, lorsqu'au milieu de ce silence de mort qui l'enveloppait, on entendit retentir le tintement argentin et régulier d'une petite sonnette. Au même instant, à l'angle du mur qui montait vers l'église parut d'abord un enfant de chœur portant une croix d'argent ; ensuite, Fra Bracalone secouant avec la régularité de l'habitude la petite clochette dont on avait entendu le son ; puis enfin, le bon prieur Gaetano qui, se rendant à l'invitation de maître Adam, apportait le saint viatique à sa fille. Chacun alors jeta un grand cri de joie, car chacun devina ce qui allait se passer.

Le cortège s'arrêta aussitôt ; on fit descendre Marco Brandi de son âne, et juge, patient, exécuteur, pénitents, peuple et sbires, tout s'agenouilla pour laisser passer le saint viatique. Mais, au lieu de continuer son chemin, le prieur s'arrêta en face du juge, et, levant le calice où était renfermée l'hostie qu'il portait à la mourante :

— Juge, lui dit-il, je t'adjure, au nom du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, de délier les mains au condamné, car tout condamné qui rencontre sur sa route le saint viatique échappe à la justice de la terre, gracié qu'il est de droit par le roi du ciel.

Le juge inclina la tête en signe d'obéissance et alla délier lui-même les mains de Marco Brandi.

Alors don Gaetano, précédé de l'enfant de chœur et de Fra Bracalone, se remit en route, suivi du juge, du patient, de l'exécuteur, des pénitents, du peuple et des sbires ; car c'est l'habitude, en Italie, que tout ce qui rencontre le saint viatique l'accompagne jusqu'à la porte du mourant.

Gelsomina, quelque précaution qu'eût prise le cortège, l'avait entendu passer et avait fait un effort pour se lever et revoir encore

une fois ici-bas celui qu'elle ne devait plus retrouver que là-haut ; mais ses forces épuisées par tant d'émotions successives lui avaient manqué, et elle était retombée sur son lit, les yeux fermés et pâle comme si elle était déjà morte. Ce fut dans cet état que la trouva don Gaetano ; elle entendit le bruit de la sonnette, elle entendit les pas de l'homme de Dieu qui s'approchait de son lit, elle entendit la maison de son père qui se remplissait de monde, mais tout cela n'avait pas pu la tirer de son engourdissement. Tout à coup, une main prit la sienne, et, au seul contact de cette main, elle rouvrit les yeux. D'un côté de son lit était Marco Brandi, et de l'autre, don Gaetano ; puis, tout autour et agenouillés, maître Adam, Babilana, juge, exécuteurs, pénitents, sbires, enfin tout ce qui avait pu tenir dans la pauvre maison. La malade laissa errer un regard étonné sur toute cette foule ; puis, le ramenant enfin sur Marco Brandi :

— Sommes-nous déjà morts, dit-elle, et dans le ciel ?

— Non, répondit Marco Brandi, nous sommes vivants et bénis sur la terre.

— Et maintenant, dit le père Gaetano, recevez en chrétiens le Dieu qui vous sauve.

Et, posant l'hostie sur les lèvres pâles de la jeune fille, il se retira, accompagné de maître Adam, de Babilana, du juge, du bourreau, du confesseur, des pénitents, du peuple et des sbires, qui le reconduisirent religieusement jusqu'à la porte de l'église.

Il n'y eut que Marco Brandi qui resta près de Gelsomina pour ne plus la quitter.

## Épilogue

J'étais à Naples en 1835, au moment où il n'y était question que des miracles de sainte Philomèle.

Il n'est point que nos lecteurs n'aient entendu parler de sainte Philomèle ; c'est une élue de création moderne, il est vrai, mais qui, quoique datant de 1827 ou 1828 à peine, a tant fait de bruit depuis cette époque qu'elle a plus de réputation que telle ou telle martyre envoyée au ciel du temps de Tibère ou de Caligula. Cette réputation, au reste, s'est étendue au delà des frontières de l'Italie ; car, après l'avoir vue en quelque sorte débiter à Naples, je l'ai retrouvée depuis en grande vénération en Belgique, en Allemagne et même en France, où cependant nous ne vénérons plus grand'chose.

Cependant, comme sainte Philomèle nous est apparue, à nous, déjà parvenue à son apogée, nous avons été tellement ébloui de sa splendeur que nous nous sommes prosternés la face contre terre, et que nous l'avons adorée sans lui demander d'où elle venait ni comment elle était venue. C'était pourtant la partie la plus intéressante de cette vie si miraculeuse qui nous restait à apprendre, car c'était la partie obscure et cachée. Quant à moi, comme telle anecdote inconnue sur la jeunesse de César, de Charlemagne ou de Napoléon me paraît plus curieuse, je l'avoue, que le récit de la bataille de Pharsale, de Roncevaux ou d'Austerlitz, dont je sais tous les détails par cœur, je ne me contentai pas du présent, et, me tournant vers l'avenir, je voulus remonter le courant de ce fleuve de béatitude que je voyais majestueusement rouler vers la vénération européenne où il est parvenu. Je me mis alors en route avec ma patience accoutumée, et, de miracle en miracle, je parvins enfin à sa source. C'est donc des premiers faits et gestes de sainte Philomèle que je vais entretenir mes lecteurs, en les leur transmettant, si la chose est

possible, dans toute leur naïveté, et cela sans en tirer aucune déduction philosophique ni morale, prenant pour cette fois l'épigraphe de M. de Barante : *Scribitur ad narrandum non ad probandum.*

Nos lecteurs savent sans doute comment se font les nouveaux saints. De nos jours, où le martyre n'est plus à craindre et où les grandes vertus ne sont plus à espérer, les canonisations contemporaines, en devenant de plus en plus rares, avaient fait hausser le prix des anciennes reliques, et cela au point qu'il n'y avait plus moyen de s'en procurer à moins d'avoir, comme la ville de Paris, trente ou quarante millions de revenu. Cela devenait, disaient certains esprits sceptiques toujours disposés à railler de tout, on ne peut plus humiliant pour les cités qui, moins favorisées de la religion ou de la fortune, n'avaient point de reliques indigènes et se trouvaient trop pauvres pour se procurer un saint exotique. Il en résultait que tel chef-lieu de département, comme Arras par exemple, n'avait jamais pu parvenir à posséder que trois cheveux de la Vierge, tandis qu'un misérable village comme Saint-Maurice se trouvait être propriétaire des six mille squelettes de la légion thébaine. Une telle partialité dans la répartition des grâces divines était capable d'exciter, un jour ou l'autre, pour le partage des biens du ciel, une révolution pareille à celle qui avait amené la division des biens de la terre.

Heureusement, le pape Léon XII alla au-devant d'un pareil malheur en proclamant que toute ville, bourg ou village qui n'aurait pas de saint ou de sainte et qui désirerait s'en procurer un ou une pouvait en venir prendre dans les catacombes, où il en trouverait de tout rang, de tout âge et de tout sexe. C'était une excellente idée et dont il était incroyable qu'aucun de ses prédécesseurs ne se fût encore emparé ; car, les catacombes n'étant rien autre chose que les sépulcres des premiers chrétiens, les fidèles pouvaient y puiser sans crainte, certains qu'ils étaient, même en prenant au hasard, de ne pas tomber sur des saints apocryphes ou des reliques de contrebande.



Cette sage mesure porta ses fruits, et dès lors, il n'y eut plus un village, si petit qu'il fût, qui ne parvînt à se procurer sinon le corps tout entier, du moins l'omoplate ou le tibia de quelque martyr. Il en résulta dans la foi une recrudescence tout à fait satisfaisante pour les successeurs de Léon XII, qui n'eurent, depuis ce temps, qu'à s'applaudir d'une aussi heureuse inspiration.

On sait de quelles superstitions, de quelles erreurs le peuple italien surtout a chargé une religion si simple et si grande à sa source, et notre récit n'est qu'une preuve de plus de cette vérité que l'ignorance et le fanatisme peuvent altérer, par de ridicules pratiques, les plus respectables choses. C'est donc seulement des fausses croyances et non des véritables que nous parlons ici.

Or, vers la fin de 1826, les habitants d'un petit village situé à quelques lieues de Naples et nommé Mugnano eurent le malheur de perdre leur curé ; c'était un de ces bons et dignes prêtres peu ambitieux de bruit et de fortune, et qui se contentent d'édifier leurs ouailles par l'exemple de leurs propres vertus. Il en était résulté que le vieux curé de Mugnano, quoiqu'il eût trouvé son église sans la plus petite relique, n'avait pas songé à profiter du bénéfice de l'ordonnance de Léon XII et avait laissé ses paroissiens, qui, à défaut d'autre saint, s'étaient mis sous le patronage de saint Antoine, marcher tranquillement dans la même voie de salut où avaient marché leurs pères. Mais, une fois mort, le digne homme fut remplacé dans sa haute mission par le vicaire de l'église de Saint-Claire, lequel avait eu maille à partir avec son supérieur à propos de la Madone de l'Arc et qui, par conséquent, portait rancune à cette dernière.

Il ne fut donc pas plus tôt installé dans sa cure que l'idée lui vint d'élever autel contre autel et de rendre à cette Vierge, la plus miraculeuse des sept Vierges napolitaines, les tribulations qu'elle lui avait attirées. En conséquence, il ouvrit les yeux de ses paroissiens à l'endroit du dénûment où ils étaient relativement à une relique quelconque, et, lorsque le besoin de la présence réelle se fut fait généralement sentir, il proposa de partir pour Rome,

avec promesse de rapporter ce qu'il trouverait de mieux en saint ou en sainte ; cependant, comme la majorité préférait une sainte, et surtout une sainte jeune et jolie, tant la religion toute d'amour de ce peuple sensuel a besoin de rentrer dans les passions humaines, il prit l'engagement, autant qu'il était en son pouvoir, de ne pas rapporter un protecteur, mais une protectrice. Peut-être aussi la foule s'était-elle décidée en faveur d'une sainte de peur que saint Antoine, de qui, au reste, on avait eu jusqu'alors plutôt à se louer qu'à se plaindre, ne se formalisât qu'on lui donnât un successeur, tandis que le même motif de rivalité ne pouvait exister à l'égard d'une femme, à laquelle les lois de la politesse lui ordonnaient de céder sa place. Ces arrangements pris, l'ambassadeur partit pour Rome, descendit dans les catacombes, mit dans une malle les premiers ossements venus, les fit baptiser et bénir par le pape sous le nom mélodieux de Philomèle et les rapporta à ses paroissiens enchantés d'avoir enfin, pour la première fois, une sainte selon leur esprit et selon leur cœur. Cela n'empêcha point que les habitants de Mugnano ne conservassent une dévotion tout à fait convenable à leur ancien protecteur ; il n'y eut que les âmes ardentes et romanesques qui abandonnèrent entièrement le patriarche des cénobites pour leur nouvelle et poétique patronne. Mais saint Antoine n'avait pas vécu cent cinq ans sur cette terre sans connaître combien le cœur des hommes est ingrat ou variable. Il ne manifesta donc en aucune manière sa mauvaise humeur à l'égard de cette défection et laissa tranquillement la nouvelle commensale de l'église de Mugnano s'installer sur l'autel parallèle au sien.

Cependant, soit défaut d'occasion, soit timidité, la nouvelle sainte, malgré les espérances conçues, demeura près d'un an sans donner signe d'existence. Tout allait comme du temps de saint Antoine, c'est-à-dire ni mieux ni plus mal ; seulement, le curé disait deux messes au lieu d'une ; mais, pour les paroissiens, il n'y avait réellement rien de changé à l'ordre des choses.

Sur ces entrefaites, le fils unique d'un marchand de bestiaux

de Nocera tomba malade d'une espèce de paralysie. Son père, qui l'adorait, commença par appeler de Naples les meilleurs médecins qu'il y put trouver, et cependant tous les efforts de la science échouèrent contre la ténacité de la maladie. Après les médecins vinrent les charlatans ; mais, à leur tour, les poudres et les pilules restèrent sans résultat. Enfin, le pauvre père, levant les yeux de la terre au ciel, demanda un miracle, n'espérant plus une cure. Mais, soit que les sept madones auxquelles il s'adressa tour à tour lui gardassent rancune de n'être point venu directement à elles, soit que leur intercession fût usée par l'usage immodéré qu'elles avaient fait jusque-là de leur crédit, les choses demeurèrent dans le *statu quo*, et les madones se montrèrent aussi impuissantes que les charlatans et les docteurs. Le pauvre fermier ne savait donc plus à quel saint se vouer et revenait la mort dans le cœur de Naples à Nocera, lorsqu'il rencontra sur sa route un de ses compères qui demeurait à Sarno.

— Eh bien, notre malade, dit celui-ci en jugeant à l'air abattu du père de l'état dans lequel le fils se trouvait, il ne va donc pas mieux ?

— Tenez, ne m'en parlez pas, compère, répondit le fermier en essuyant une larme avec le revers de sa main ; j'en deviendrai fou.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je ne sais maintenant à qui m'adresser ; je ne vois guère que saint Janvier, et encore !...

— Peuh ! répliqua le compère, saint Janvier est bien usé, allez ; c'est tout au plus s'il lui reste l'influence d'exécuter convenablement son propre miracle ; ce qui fait qu'il est préoccupé toute l'année de son affaire à lui, et qu'il n'a pas le temps de s'occuper de celle des autres.

— Comment donc faire, alors ? répondit le fermier en soupirant.

— Écoute, dit le compère, je vais te donner un conseil, moi.

— Donne.

— Sais-tu ce que je ferais à ta place ?

— Non, puisque je te le demande.

— Eh bien, je m'adresserais tout bonnement à sainte Philomèle. C'est une nouvelle sainte et qui a sa réputation à faire. Va à elle, compère ; d'ailleurs, la position de ton fils est désespérée, n'est-ce pas ?

— Hélas ! répondit le fermier.

— Alors si sainte Philomèle ne lui fait pas de bien, elle ne lui fera pas de mal. Va à sainte Philomèle, compère, va !

— Ma foi, dit le fermier, je crois que tu as raison, et je vais suivre ton conseil. Adieu, compère.

— Adieu.

Et comme les deux amis étaient arrivés à l'embranchement de la route de Sarno à Norva, ils se séparèrent pour rentrer chacun chez soi.

Le lendemain, le fermier pensa à exécuter sa résolution. Au point du jour, il partit pour Mugnano, assista dévotement à la messe ; puis, lorsque la messe fut dite et l'église vide, il alla s'agenouiller devant l'autel de la sainte, faisant, pour se la rendre favorable, un vœu qui prouvait l'amour qu'il avait pour son fils.

Ce vœu était de donner à sainte Philomèle toutes les vaches qui suivraient le taureau le jour où le pauvre paralytique irait ouvrir lui-même la porte de l'étable.

À compter de ce jour, un mieux sensible se fit remarquer dans l'état du jeune homme. Six semaines après, il se leva du lit de douleur où il était couché depuis plus d'un an, et, traversant la cour sans aide, à la vue de sa famille et du village qui s'étaient réunis pour assister à ce spectacle, il accomplit à la lettre la première partie du vœu de son père.

Dix-neuf vaches sur trente suivirent le taureau.

Le fermier était à la fois très-heureux de voir son enfant en aussi bonne santé et fort triste que cette bonne santé lui coûtât si cher. Sainte Philomèle avait bien fait les choses, c'est vrai, mais aussi elle se faisait largement payer.

Le fermier pensa à son compère. Il lui avait déjà donné un si bon conseil qu'il ne se désespéra point d'être tiré par lui une seconde fois d'embarras. En conséquence, il prit son chapeau et sa canne, et partit pour Sarno.

La nouvelle du miracle y était déjà parvenue ; aussi le compère vit-il avec un profond étonnement la tristesse du fermier.

— Eh bien, lui dit-il, ce qu'on m'avait dit n'est-il donc pas vrai ?

— Eh ! mon Dieu si ! répondit le père.

— Alors tu dois être heureux.

— Oui, très-heureux ; seulement, je suis aux deux tiers ruiné.

— Comment donc cela ?

— Rien de plus simple, compère ; j'ai fait vœu, le jour où mon fils irait ouvrir l'étable lui-même, de donner à sainte Philomèle toutes les vaches qui suivraient le taureau.

— Eh bien ?

— Eh bien, il a été ouvrir l'étable hier, et, sur trente vaches qui y étaient renfermées, dix-neuf sont sorties.

— Diable ! fit le compère ; voilà qui devient embarrassant. Tu ne veux pas manquer à ton vœu ?

— Dieu m'en garde !

— Alors voici tout ce qui te reste à faire.

— Voyons.

— C'est, tout en conduisant tes vaches au curé de Mugnano, qui est probablement le chargé d'affaires de la sainte, de prendre en même temps avec toi la moitié de leur valeur en argent. Il y a toute chance que le saint homme, qui n'est pas prévenu de l'aubaine qui lui arrive, n'aura pas immédiatement le débit de dix-neuf vaches, à moins qu'il ne les conduise au marché de Naples, ce qui n'est pas probable. Un pareil troupeau n'est donc qu'un embarras pour lui. Offre-lui la moitié de la valeur des dix-neuf vaches en argent, et, de cette manière, s'il accepte, ce qui est presque certain, tu ne perdras que neuf vaches et demie, et tu ne seras ruiné qu'au tiers.

— Pardieu ! compère, reprit le fermier avec un sentiment d'admiration profonde, tu es le meilleur conseiller que je connaisse. C'est dit : demain, j'irai trouver le curé de Mugnano avec le troupeau et l'argent.

— Hum ! dit le compère, je ne prendrais que l'un ou l'autre, moi.

— Oui ; mais s'il ne veut pas de ce que j'aurais pris avec moi, il faudra que j'y retourne alors, et ce sera un jour perdu.

— Fais comme tu voudras, dit le donneur de conseils ; cependant...

— Adieu, compère, adieu.

— Tu es bien pressé.

— Que veux-tu ! je ne peux pas me lasser de voir mon pauvre enfant sur ses jambes. Cette bonne Philomèle, en voilà une sainte un peu miraculeuse ! Allons, adieu.

— Adieu, compère.

Et le fermier reprit le chemin de sa ferme, enchanté du moyen que lui avait ouvert son ami et ne doutant pas qu'il ne réussît à sa satisfaction.

Il partit donc le lendemain, chassant devant lui ses dix-neuf vaches et portant dans sa poche la moitié du prix qu'elles valaient, c'est-à-dire cinq cents écus romains. La route se fit sans encombre, et il arriva à Mugnano sous les meilleurs auspices du monde. Puis, arrivé là, il fit entrer ses dix-neuf vaches dans le préau du presbytère et monta chez le curé.

Il le trouva fort étonné de ce qui se passait ; le curé, comme nous l'avons dit, ignorait le vœu fait à sa sainte, de sorte qu'il ne savait comment expliquer l'invasion de son domicile par les hôtes cornus qui mugissaient à qui mieux mieux dans sa cour ; mais tout lui fut bientôt expliqué en quelques paroles par l'honnête fermier. Et comme il n'y avait au fond de tout cet événement rien que de fort gracieux pour lui et de tout à fait honorable pour sa patronne, il reçut le voteur avec un visage qui lui donna bon espoir pour la négociation qu'il désirait entamer.

En effet, le curé fut assez accommodant à l'égard des vaches ; il comprit à merveille que mieux valait pour sainte Philomèle être payée en argent qu'en nature, et après avoir débattu quelque temps le prix, il finit par accepter les cinq cents écus romains que lui apportait le fermier.

Celui-ci descendit alors dans le préau, enchanté d'en être quitte à si bon marché et sans que la sainte eût aucun reproche à lui faire ; puis, arrivé là, il se mit en besogne de faire sortir ses vaches de la cour. Ce n'était pas chose facile : elles avaient trouvé un peu d'herbe fraîche poussant à l'ombre des grands murs, de sorte qu'elles ne s'émurent aucunement des injonctions qui leur furent faites de quitter un si bon pâturage. Ce voyant, le fermier s'avança vers celle qui était la plus proche de la porte, et, la prenant par la queue, il voulut, à l'exemple de Cacus, la faire sortir à reculons. Mais le bon fermier fut encore moins heureux dans l'emploi des moyens coercitifs qu'il ne l'avait été dans l'essai des voies persuasives : la vache, à qui cette manière de marcher était insolite, se cramponna sur ses quatre pieds, ne bougeant pas plus que si elle eût été de bronze et mugissant sur un ton lamentable en preuve du désagrément qu'elle ressentait. Alors, en voyant cette obstination qui lui parut surnaturelle, une pensée toute naturelle vint à l'esprit du fermier : c'est que sainte Philomèle ne ratifiait pas le traité passé en son nom entre lui et le curé, et qu'au contraire de son chargé d'affaires, qui préférait l'argent aux vaches, elle préférait les vaches à l'argent ; en conséquence, il lâcha tout à coup la queue qu'il tirait un instant auparavant avec l'acharnement d'un bramine, et, montant quatre à quatre l'escalier, il entra tout effaré, pâle et cependant couvert de sueur chez le bon curé, juste au moment même où celui-ci venait de déposer les cinq cents écus dans le tiroir de son secrétaire : l'homme de Dieu, en entendant ouvrir la porte, se retourna, et, reconnaissant le fermier :

- Eh bien, lui dit-il, mon brave homme, qu'y a-t-il encore ?
- Il y a, mon père, dit celui qui entra, que sainte Philomèle

est mécontente du marché que vous avez fait.

— Et qui vous le fait croire ?

— C'est que mon troupeau ne veut pas sortir de votre cour.

— Et vous en augurez ?...

— Qu'elle veut les vaches et non pas l'argent.

— C'est ce que nous allons voir, dit le curé.

— Comment cela ?

— Vos vaches ne veulent pas vous suivre, n'est-ce pas ?

— Pas pour un diable.

— Et vous êtes bien convaincu que c'est sainte Philomèle qui les empêche de sortir ?

— Pardieu !

— Eh bien, voilà, dans le tiroir de ce secrétaire, l'argent que vous m'avez donné. Si sainte Philomèle, comme vous le croyez, aime mieux l'argent que les vaches, puisqu'elle empêche les vaches de sortir, elle empêchera l'argent d'entrer. Un miracle n'est pas plus difficile que l'autre.

— C'est juste, dit le paysan ; poussez le tiroir, vous verrez qu'il n'entrera pas.

Le curé fit un mouvement de tête en signe d'assentiment et poussa le tiroir, qui glissa comme par magie.

— Ah ! fit le fermier, plein d'étonnement.

— Vous voyez bien, dit le curé.

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que nous commettons une grave erreur, mon cher ami, répondit le curé en mettant la clef du tiroir dans sa poche ; j'ai cru que sainte Philomèle voulait l'argent et non pas les vaches.

— Oui.

— Vous avez cru, vous, que sainte Philomèle voulait les vaches et non pas l'argent ?

— Oui.

— Eh bien, comme je vous l'ai dit, nous nous trompions tous les deux : sainte Philomèle veut l'argent et les vaches.



Et il revint chez lui sans vaches et sans argent.

Le lendemain, le curé de Mugnano refusa, des reliques de sainte Philomèle, cent mille ducats que lui offrait un spéculateur.

En France, le procureur du roi l'eût envoyé faire un tour devant la sixième chambre.

On comprend facilement qu'avec la rage d'investigation que le public me connaît, je ne pouvais rester deux mois à Naples sans offrir mes dévotions à la sainte qui avait débuté par un pareil miracle ; d'ailleurs, ma profession d'auteur dramatique exige presque toujours que j'aie visité les localités afin que ma mise en scène soit exacte ; je prévins donc mon cicerone que je comptais sur lui pour une course *extra muros* ; puis, par une belle matinée du mois d'octobre, nous partîmes pour Mugnano.

Il n'y avait pas encore assez longtemps que sainte Philomèle était en vogue pour que le village se ressentît bien visiblement de sa protection matérielle. C'est un joli petit bourg pittoresque et gracieux comme tous les coins de l'Italie où quatre maisons sont groupées au pied d'une église : rien ne me détourna donc de mon but, et j'allai droit à sainte Philomèle, pour laquelle j'étais venu.

Comme sainte Rosalie de Palerme, la vierge de Mugnano est couchée dans l'autel même qui lui est consacré et qui lui sert de châsse ; elle est revêtue d'une robe bleu et argent, et est couronnée de roses blanches ; c'est une jolie figure de cire modelée sur les ossements mêmes que le curé de Mugnano a apportés de Rome. Elle n'avait point encore, à cette époque, le grand cordon de Saint-Janvier dont Sa Majesté le roi de Naples l'a décorée à l'occasion de la grossesse de sa première femme : preuve évidente qu'il reconnaissait que ce second miracle n'était pas au-dessous du premier.

Comme l'église, à part les riches *ex-voto* dont elle était tapissée, n'offrait rien d'autrement remarquable, je priai mon guide, maintenant que j'avais vu la sainte, de me conduire sur le lieu du miracle. En conséquence, nous sortîmes par une petite porte, nous suivîmes un corridor humide, et nous nous trouvâmes dans

la cour des vaches.

Je m'avançai aussitôt vers une fresque qui représentait le miracle : le peintre avait choisi le moment où le fermier, tirant par la queue sa vache indocile, commence à soupçonner qu'il y a probablement une cause surnaturelle dans l'obstination de l'animal ; ce sentiment, au reste, était assez habilement rendu, et la figure du brave homme offrait à la fois un singulier mélange de crainte et d'étonnement.

Cette fresque m'étonna ; il y avait à la fois, dans son exécution, une absence d'étude et un sentiment artistique qui indiquaient l'homme enfant de ses propres œuvres. Bref, c'était un ouvrage fort au-dessus de toute cette peinture des rues que l'on rencontre à chaque pas en Italie ; aussi, me retournant vers mon cicerone :

— Savez-vous que cette fresque n'est point mal ! lui dis-je.

— Pardieu ! me répondit-il, je le crois bien, elle est de maître Adam le Calabrais ; on l'a fait venir exprès de Nicotera pour la peindre.

— Qu'est-ce que maître Adam ? lui demandai-je.

— Vous ne le connaissez pas ?

— Voilà la première fois que j'entends prononcer son nom.

— Eh bien alors, me dit mon cicerone, puisque vous me demandez toujours des légendes, je vais vous en dire une.

Et il me raconta l'histoire qu'à mon tour j'ai mise sous les yeux de mes lecteurs, tout en regrettant de ne pas pouvoir lui conserver dans notre langue le pittoresque et la naïveté qu'elle avait dans le patois napolitain.

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

I. La madone qui parle .....	5
II. La poste aux lettres .....	15
III. Fra Bracalone .....	24
IV. Marco Brandi .....	36
V. Le commandeur .....	43
VI. Le bandit par droit divin .....	52
VII. Les trois sous du compère Matteo .....	60
VIII. La calotte grecque .....	68
IX. Les âmes du purgatoire .....	75
X. Un tremblement de terre .....	82
XI. Dévouement .....	90
XII. La robe de noces .....	98
XIII. Le viatique .....	104
Épilogue .....	111